
3 1761 07961721 3



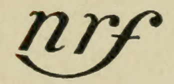


VALERY LARBAUD

A. O. BARNABOOTH

SON JOURNAL INTIME

8e édition



223115
5. 6. 28

PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (VIme)

PQ
2623
A65 A66
1922

A. O. BARNABOOTH

VALERY LARBAUD

A. O. BARNABOOTH

SON JOURNAL INTIME

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRE NUMÉROTÉS DE 1 A 100

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1922

JOURNAL

PREMIER CAHIER

FLORENCE

Florence, hôtel Carlton.
Lung'Arno Amerigo Vespucci.

11 avril 190...

Je suis depuis bientôt quatre heures dans cette curieuse ville américaine, bâtie dans le style de la Renaissance italienne, et où il y a trop d'Allemands. Hier matin j'étais à Berlin ; sur le quai de la gare d'Anhalt, Stéphane agitait son grand mouchoir.

Traversé, en Harmonika-Zug, une Allemagne qui hésitait encore beaucoup entre l'hiver et le printemps, — le petit museau froid sous la voilette. Je me suis penché sur elle tendrement : au revoir, ma Germanie aimée.... Quand je reviendrai, les marronniers des restaurations verseront sur les tables une ombre vigoureuse. Mais c'est l'automne que je préfère dans les guinguettes des banlieues. On y est presque seul, parmi les larges feuilles tombées, et devant vous est un grand pot de bière blanche.

très amère. Vers quatre heures du soir on s'en va doucement. Au-dessus de la sortie, il y a un transparent de toile sur lequel on peut lire : “ Auf Wiedersehen ! ”

Mais vient l'hiver de l'Europe Centrale ! le froid immense et plein de dignité. C'est alors que je retrouve mon Allemagne, comme une épouse aimable et comme un foyer chaud. La vie devient décente et propre, avec des occupations sérieuses ; c'est le temps des études philologiques, avec des cigarettes et des baisers. Et le soir, sur la glace bleue des étangs, on patine jusqu'à la nuit dans les jardins royaux, tandis qu'au loin les lumières de la ville mouillent le ciel entre les branchages couverts de neige.

A travers les hautes glaces de mon wagon-salon, j'ai vu venir et s'éloigner toutes les petites villes. Et j'aurais voulu passer ma vie dans chacune d'elles, humblement ; allant tous les dimanches à la chapelle ; prenant part aux fêtes locales ; fréquentant la noblesse du pays. Au loin, les grandes destinées feraient leur tapage inutile.

Pendant l'arrêt à la frontière autrichienne, le valet attaché au wagon-salon m'apporte plusieurs brassées de journaux. Eprouvé une secousse : un grand illustré de Vienne publie ma photographie (peu ressemblante, et rajeunie, on me donnerait seize ans !) avec ce seul commentaire :

Mr A. Olson Barnabooth
10,450,000 livres sterling de rentes !

Quelques pages plus loin, une note apprend au lecteur

que je suis " probablement un des hommes les plus riches de cette planète " et qu'en tous cas je suis " certainement le plus jeune des grands milliardaires ". Le chroniqueur qui me vieillit d'un an, me félicite d'avoir fondé des hôpitaux et des asiles dans l'Amérique du Sud ; mais il ajoute : " La manière de vivre du jeune multi-millionnaire ne diffère pas de celle de la plupart des oisifs de son monde. "

J'ai d'abord pesté contre l'impertinent. J'ai même eu un instant de véritable chagrin, tout seul dans mon wagon-salon ; y avait-il au monde un homme plus injustement traité que moi ? un caractère plus méconnu que le mien ? C'était si peu moi, mes rêves, mes aspirations, ma physiologie et mes élans d'enthousiasme, c'étaient tellement " les autres ", ce jeune multi-millionnaire fondateur d'hôpitaux !

Et " oisif " moi qui consume ma vie dans la recherche de l'absolu ! C'est toi qui es un oisif, petit journaliste courbé toute la nuit sur une table.

Puis, j'ai bientôt reconnu, dans cette note, l'ironie cérémonieuse que je remarque chez tous les hommes de fortune modeste avec lesquels j'entretiens des rapports (de plus en plus rares, heureusement). Je les aborde sans arrière-pensée, d'homme à homme, familièrement, à l'américaine. Et eux, ils me font des courbettes, et en baissant la tête, ils me tirent la langue. Dans la façon obséquieuse dont ils me serrent la main, je sens tout leur mépris pour moi. Ils ne cherchent même pas à se cacher,

quand ils me font ces grimaces ; ils estiment qu'un milliardaire est trop stupide, pour s'apercevoir qu'on le flagorne. Ils sont tellement subtils.

J'ai d'abord cru que cette ironie n'était qu'un rictus d'envie. Oh, mais alors, le malentendu se dissiperait dès les premières paroles. Et je faisais des bassesses pour qu'un pauvre consentît à m'admettre sur un pied d'égalité. Eh bien, non, ce n'est pas de l'envie ; c'est l'incapacité de voir et d'aller au-delà de certains concepts, de certains faits. C'est de la sottise, tout simplement. — “ Mais comprenez donc que, malgré mes 10.450.000 livres sterling, je vous vaux bien ! ” Ils ne comprennent pas, ils continuent à rire du gros richard stupide. Tous les gestes que je fais, toutes les idées que j'exprime leur paraissent d'un comique prodigieux. Songez donc : un milliardaire se permettre d'avoir des idées.

Il me faudrait entreprendre de grandes choses, lancer de grandes affaires de finance, comme fit mon père — mon père que Wall Street, éblouie, surnomma “ l'Inca ”, — il me faudrait troubler toute l'économie d'un monde, pour que ces petits hommes comprennent enfin qu'ils sont tout juste dignes d'être mes instruments. Et je pourrais faire cela. Mais à quoi bon ? jamais ils ne sentiront la tendresse de mon cœur solitaire, et le reste n'est rien.... Une fois de plus, mon expérience dément tout ce que m'avaient dit mes instituteurs : je n'ai trouvé d'esprits fins et d'âmes délicates que chez les riches et parmi les grands.

Un instant, songé à écrire au chroniqueur viennois : " Monsieur, je n'ai que vingt-trois ans ; mais ne rectifiez pas, c'est inutile. Pour le reste, je vous demande humblement pardon d'avoir été cause que vous avez montré votre inintelligence. " Mais il aurait pris cela pour une raillerie. Et cependant....

Et, comme toujours, j'ai trouvé moyen de passer mon ressentiment sur moi-même. A la gare frontière d'Ala, j'ai abandonné mon wagon-salon pour un compartiment de seconde, presque plein. Public d'honnêtes bourgeois de Munich. J'ai choisi la face la plus épanouie, et pendant une heure, je n'ai fait que parler de mes châteaux, de mes villas, de mon yacht, de mes automobiles, de mes " immenses propriétés " (en restant au-dessous de la réalité, car ils ne m'auraient pas cru ; et en me gardant bien de dire que j'ai fait vendre tout cela — ils n'auraient plus compris). — " Ah, vous ne voulez voir en moi qu'un homme riche, pauvres petits hommes satisfaits de vos vingt mille marks l'an, — eh bien, vous êtes servis ! Riez, riez donc du ridicule parvenu vantard de sa richesse ! ' Pendant ce temps, je sentais couler en moi de brûlantes larmes intérieures. — J'avais certainement la fièvre ; j'étais ébloui de honte. Eux souriaient, ils retrouvaient en effet leur type favori du " Parvenu vantard de la bourse ", c'était tout à fait ça. Pas un ne comprenait.

Je pensais finir par un éclat de rire : " Messieurs, je viens de me moquer de vous, copieusement ! " Ou bien j'aurais dit que " le mépris du pauvre est le commen-

cement de la sagesse ", ou quelque lamentable bouffonnerie de ce genre. Mais, pas du tout. A Vérone je suis descendu tranquillement en saluant l'honnête compagnie, et je suis rentré dans mon wagon-salon.

J'étais comme un enfant après une crise de sanglots. Mon chagrin m'avait quitté, tout s'apaisait en moi ; je me sentais très bon. J'avais expié la peine qu'on m'avait faite, et l'harmonie était rétablie entre le monde et moi.

J'ai fait la dernière partie du voyage, de Bologne jusqu'ici, dans un wagon de troisième, plein de jeunes Pfarren prussiens. Je n'oublierai jamais ces gargouilles penchées à la portière, dégorgeant toute la bêtise d'un grand peuple sur les paysages trop savants pour eux et trop simples, de l'Italie. Les villages les plus lointains en étaient éclaboussés. L'art et la religion, naturellement... " Sensualité déréglée... pratiques superstitieuses..." Tout le rouleau du phonographe.

Et la lumière italienne sur tout cela ; la douce, l'indulgente, l'intelligente lumière toscane, légère, et un peu attristée.

Florence, 12 Avril.

Courses, une partie de la journée ; Via Tornabuoni, via de Vecchietti, via Strozzi, place Victor-Emmanuel. Reconnu par plusieurs personnes (le petit comte Bettino, etc.), les anciens hôtes du Casino Barnabooth. Télégrammes à Poole, à Charvet, à Briggs, à Thomas et à

Lock, pour qu'ils m'adressent ici ma garde-robe d'été. Comme ils me préparent tout à l'avance, j'aurai cela dans trois jours.

J'ai cependant fait de nombreux achats dans les boutiques florentines. Des chemises, des cannes, des articles de voyage, des objets de cuir, de la papeterie de luxe. Tout cela est étalé sur les tables et les fauteuils de mes deux salons. (J'ai, au Carlton, une suite de dix fenêtres sur l'Arno, salle à manger, fumoir, salle de bains aussi grande que la chambre à coucher ; on a doublé le personnel, à mon étage.)

Passé l'après-midi et la soirée à défaire ces paquets, me ruant, ciseaux en mains, sur les ficelles, dispersant les papiers à la volée sur les tapis, m'enivrant de l'odeur de neuf de toutes ces choses bien faites, les embrassant parfois, et dansant de joie dans l'appartement encombré. Je crois que jamais je ne me lasserai d'acheter des objets de luxe, — c'est chez moi fort comme une vocation. Je me rappelle l'accueil que je faisais à mes jouets, à ces grandes caisses peintes en bleu, toutes pleines des dernières nouveautés de Paris et de Nuremberg, qui m'arrivaient vers le milieu de l'été, en décembre, là-bas, chez nous. Ces jouets que mon père faisait venir pour moi d'un autre hémisphère, où Noël se fêtait sous la neige. Je n'ai pas changé.

Dans quelques jours je distribuerai tout cela au personnel de l'hôtel, puisque je n'ai plus de maisons où entasser mes emplettes et puisque je me suis interdit de porter avec

moi en voyage autre chose que la petite malle dalmate en bois recouvert de linoléum et de cuivre rouge, où sont classés par pays et par valeurs, les petits cahiers de papier monnaie que ma banque de Londres m'envoie chaque mois.

Les valets si distingués et les jolies servantes suisses du Carlton sauront-ils apprécier mes cadeaux ? Je me demande ce qu'ils disent d'un homme qui voyage sans suite et sans bagage, et qui loue tout le premier étage d'un hôtel ?...

Voici que le soir tombe. J'ai déjà vu tomber ce soir-là quelque part, ou un soir qui lui ressemblait beaucoup ; était-ce à Prague ou à Eupatoria ?

On prépare un bain pour moi. Le bruit de l'eau chaude tombant dans la baignoire, la vapeur qui se répand font toujours passer en moi des images voluptueuses.

J'ai pris mon bain, et j'achève de dîner. Les plats étaient beaux à voir, avec leurs hautes cuirasses d'argent. Je suis content du maître d'hôtel.

Je ne sortirai pas, ce soir. Dehors, les reverbères sont déjà allumés. Je reconnais cette clarté du gaz italien dans la limpidité de la nuit italienne. Rien ne change, et la vieillesse du monde grandit sur moi.

Florence, 13 Avril.

Promenades à pied, dans les rues profondes et fraîches. Le matin, de petites voitures chargées de choses odorantes

remplissent de vacarme les carrefours sombres. Au bout d'une ficelle, un joli panier descend du troisième étage, le long du mur, jusqu'à hauteur d'homme. Un maraîcher y met des salades et des fruits, et le facteur qui survient y dépose une lettre. On voit sur l'accoudoir le bras nu ensoleillé qui tient la ficelle. Le panier remonte en faisant des bonds d'allégresse. Des popolane qui passent me raillent. Plus loin une petite fille traverse la rue devant moi et me crie : “ Signorino ! ” d'une voix grêle... J'ouvre mes mains à l'air tiède, je souris aux coulées de soleil qui coupent les bandes grises et les bandes vertes des perspectives où tournent les rues sans trottoirs. Et à la limite du ciel, les toits plats, grands chapeaux de soleil, avancent un peu, faisant une ombre courte au front des maisons ; des toits avec leur armature ; vrais et beaux comme une expression homérique. L'après-midi, un peu de tramontane râclait la pierre.

Mon premier voyage d'homme libre : puisque je me suis libéré de mes devoirs sociaux ; évadé de la caste où le destin voulait m'emprisonner ; puisque je ne suis plus l'esclave de mon écurie de course et de mon équipage de chasse ; puisque je ne rencontre plus, au bout de tous mes chemins, le démon de la propriété immobilière.

Tour aux Cascine et retour le long de l'Arno. Ces quais de pierre, ce parapet à la double bande rose fané et jaune pâle, de brique et de pierre, cette chaussée droite et dure ; comme on s'attache à l'Italie ! qu'y a-t-il de si beau et de si aimable dans le paysage provincial que je

vois de ces fenêtres : les champs dorés de l'Arno entre les ponts et, oltr'Arno, la masse aveugle et le dôme ennuyé de San Frediano au milieu des maisons vieilles et nues ; et ce bout de campagne déjà, avec une ou deux villas jaunes entre des cyprès et de petits cèdres déchiquetés ? Je ne sens rien ici de l'antique République. C'est plutôt un ennui vague de n'être plus le Salon de l'Europe et d'avoir vu fuir le dernier Grand-Duc de Toscane. Une Florence provinciale et vivant des souvenirs de l'époque léopoldine, et de la bousculade des cinq années où elle fut capitale. Anciens carnavals, mascarades de la Pergola et des Uffizi, courses de chars devant Sainte-Marie-Nouvelle, est-ce que ces printemps d'autrefois n'étaient pas plus gais que ceux-ci ; autre chose que ce Danemark d'été ?

Les journaux de ce soir publient le portrait de Stéphane et sont remplis des extraits du discours qu'il a prononcé aux cérémonies du jubilé royal de Saxe. Nous l'avions préparé ensemble, ce fameux discours, et j'en avais fait une parodie qui nous avait rendus malades de rire. — Mon pauvre Stéphane, quand seras-tu libre, toi aussi ?

Carlton Hôtel, Florence, 14 Avril.

Désir d'aller jusqu'au Val d'Ema voir l'ancien Casino Barnabooth. Mais le désir plus fort de flâner dans les pasticcerie du centre de la ville m'a retenu. Ce soir, j'y songe avec quelque regret. J'imagine le Casino Barna-

booth, pauvre maison aux contrevents fermés, toute seule dans la nuit sur les collines parfumées. Il était cramponné à flanc de côteau, entre des chemins pleins d'inutiles détours. Le jardin carré était en terrasse, sur quatre murs gris. On avait tout fait pour qu'il n'y eût ni ombre ni verdure dans ce jardin. Oh, mes buis taillés en lions, en tortues et en pintades (ou en paons, peut-être ?), o cantaros noirs inclinés sur la soif de midi juste ! Et mes bosquets de lilas qui n'ont jamais fleuri, et mon labyrinthe où il n'était pas possible, avec la meilleure volonté du monde, de s'égarer.

Cartuyvels l'a vendu à une société de spéculateurs, et il est vide, en ce moment.

Cartuyvels, le fidèle C. — Je suis content d'avoir enfin échappé à sa surveillance en faisant vendre mes biens. Sous prétexte d'administrer ma fortune, il cherchait à être mon mentor. Il y a entre nous un malentendu que le temps seul pourra dissiper. Il croit qu'il est seul de nous deux à prendre la vie au sérieux. Il estime qu'en ce moment je ne fais que m'amuser, jeter ma gourme à tous les vents de l'Europe. Il se dit aussi que cela n'aura qu'un temps, et que je finirai bien par me ranger.

Toute cette ferveur de ma jeunesse, cette ardente quête de Dieu, pour Cartuyvels c'est " la noce " qu'il faut bien que tout jeune homme " dans ma position " fasse. Son œil plein d'expérience (de son expérience à lui) me surveille, et attend, attend que le poulain échappé revienne au ratelier.

Et moi je pense : « Pauvre homme, ton petit bonheur te suffit donc ? Tu bois et tu manges et tu dors, et jamais tu n'as songé à déchiffrer l'énigme de la vie. Tout de suite tu as rejeté le monde comme on repousse, agacé, un rébus difficile, et tu as choisi la routine, la vie animale, pour ta part... » Mais je sens que je suis injuste à son égard.

La vente de mes biens, cette évasion hors de mon milieu social, l'a d'abord atterré. Il croyait déjà que je me rangeais, que j'allais m'enliser dans des habitudes, et que bientôt mon âme serait écrasée sous l'énorme faix de ma richesse. Son attente a été bien trompée. Mais il s'est vite remis. Cette action, que je considère comme d'une importance presque symbolique, est pour lui une frasque un peu plus forte que les autres, voilà tout. Son regard dit clairement : « Tôt ou tard, ça viendra. »

Et par moments, j'ai peur. Est-ce que *ça viendra*, vraiment ? Ce jour où je me mettrai au service de mon argent, où j'aurai tourné le dos à l'absolu ; où je serai un satisfait, comme Cartuyvels, comme presque tout le monde, — ce jour où j'abdiquerai Tout ! Ah, non ! plutôt mourir, Fidèle !

Avoir avec lui une explication... Lui montrer qu'il se trompe, lui faire bien sentir tout ce qu'il est, remuer toutes les fondations de sa vie en sa présence, — et puis enfin lui crier : « Mais moi, je ne te méconnais pas, Fidèle ! moi, je t'estime terriblement, mon bon vieux ! »

Florence, Jeudi 15 Avril.

Le *Florence Herald* et *la Nazione* signalent mon arrivée ici, et rappellent la fête donnée au casino Barnabooth l'été dernier en l'honneur de la colonie américaine de Florence. Décidément les reporters tiennent à ce que je sois américain des Etats-Unis. La date de cette fête pourtant devrait les faire réfléchir : le 28 mai, anniversaire de l'Indépendance du—

Rencontré, au jardin Boboli, Maxime Claremoris, le seul homme pauvre qui ait jamais osé m'emprunter de l'argent (les autres ont toujours l'air de me dire : " Moi, je ne vous dois rien. " C'est pour cela que j'aime Maxime Claremoris). — Son veston étant déchiré au coude, il m'aborde en disant :

— Tu vois, Archie, j'ai un veston à crevés.

Il me viendra voir au Carlton. Dieu sait dans quelle mauvaise auberge des chiassi loge cet adorateur de la beauté pure. Je tâcherai de le garder dans une de mes chambres.

Allant à la poste, j'ai revu, devant la Loggia, quelques-uns des Pfaffen prussiens en la compagnie desquels j'ai fait la dernière partie du voyage de Berlin à Florence, l'autre jour. Avec des sourires de paysans qui regardent la vitrine d'un grand bijoutier, ils commentaient le groupe des Sabines, et je voyais bien qu'ils le trouvaient... hé, hé ! petits polissons ! — Et dire que la tête de Méduse, que Persée leur présentait, ne les a pas pétrifiés !

Ils se sont dirigés, l'âme tranquille, vers les Offices, où un groupe de parsons anglais les a rejoints. Eprouvé un malaise à la pensée que mes tableaux favoris allaient être reflétés par tous ces yeux niais et durs, où l'idée ne lutte même pas pour traverser la matière, mais demeure ensevelie — dans quelles digestions ? Ah, l'Angelico, les Filippino Lippi, le Saint Sébastien du Sodoma, l'Annonciation de Léonard, la douce petite vierge du Bugiardini, les dessins de Mantegna, vus par ces yeux-là ! Il me semble qu'on expose soudain aux rires du vulgaire mes plus tendres pensées, mes aspirations les plus secrètes.

La plupart de ces jeunes prêtres sont des barbares et des barbares possédés par un démon respectable. Pour eux, l'art n'est au fond qu'un vestige de la sauvagerie primitive, et le génie est un danger permanent pour la société.

On se demande ce que l'Italie peut faire pour eux. Ils partiront, ayant tout blasphémé, mais certains d'avoir augmenté ce qu'ils nomment leur culture, et plus convaincus que jamais de l'excellence des esprits médiocres, qui sont les seuls bien ordonnés, les seuls respectables, enfin la Majorité écrasante, la Voix du Peuple, l'Homme Normal des aliénistes, n'ayant que les passions que l'on doit avoir, chacune en son temps : christianisme au Quatrième siècle, patriotisme avant-hier, socialisme hier matin, et l'amour sans phrases et sans arts, et même un goût modéré pour la modération.

16 Avril.

Poole m'envoie mes vêtements d'été. Passé la matinée à les essayer. Pas d'ornements inutiles dans cette œuvre du tailleur royal, une coupe simple, même très simple et un peu lourde, et qui semblerait provinciale, ici et en France. Comme c'est loin de ce chic que les demoiselles de magasin trouvent distingué !

Le linge, les cannes, les chaussures, les cravates et les chapeaux étant arrivés dans l'après-midi, j'ai distribué tout ce que j'avais acheté ici, au personnel du Carlton.

Je me demande ce qu'ils pensent de moi, surtout je voudrais connaître l'opinion du sommelier, qui surveille avec tant de décorum le service de ma table. Se doute-t-il qu'il sert un vagabond et un sans-patrie d'une espèce assez dangereuse ?

Car, depuis que j'ai dématérialisé ma richesse, jamais elle ne m'a mieux paru, avant tout, une puissance malfaisante. Parfois, songeant au bien et au mal que je puis faire avec mon argent, un vertige me saisit, et le bien, — quelques stupides aumônes faites sans amour à des gens sans amour, — le bien me paraît si fade, si éloigné, si impossible que je n'y puis pas arrêter ma pensée. Et au contraire, toutes les fautes, tous les vices, toutes les cruautés, tous les mauvais exemples, toutes les bassesses semblent émaner naturellement, et malgré moi, de ma richesse énorme.

Par exemple, il m'est arrivé de considérer longtemps un billet de vingt livres sterling. Je ne voyais avec netteté que le mal que je pouvais tirer de ce papier. Cette vision était si délicieuse et si douloureuse qu'aussitôt une sorte de fièvre m'agitait. Au contraire, je n'arrivais pas à voir le bien que j'aurais pu faire ; et dès qu'il me tentait un peu, c'est qu'un élément de cruauté, ou du moins de curiosité s'y mêlait. — C'est clair : je suis naturellement vil.

Et peut-être que je me vante, même en disant cela, — peut-être que je suis tout simplement *nul* ; plutôt mauvais que bon, mais trop faible pour nuire, et que c'est ma richesse seulement qui me rend nuisible [1].

Mais peut-être aussi me trompé-je complètement sur moi-même.... Lorsque mon fidèle Cartuyvels me fait respectueusement sentir que, dans telle ou telle circonstance, je me suis conduit comme un blanc-bec, j'accepte la remontrance en toute humilité ; je désespère de mon intelligence ; je sens que toute ma vie je ne serai qu'un blanc-bec. Ce n'est qu'après, lorsque je me remémore la circonstance, que l'injustice des reproches de Cartuyvels m'apparaît.

“ J'ai été dupe, oui, mais *volontairement dupe*. Toute la différence est là. Encore une fois tu n'y es pas, Fidèle ! ton explication de ma conduite n'explique rien du tout.

[1] Sans qu'il paraisse s'en douter, l'auteur s'applique la définition de l'esclave : *Non tam viles qnam nulli sunt.*

V. L.

Au contraire, tu devrais te régler sur moi, et te laisser duper, en poussant la délicatesse jusqu'à faire semblant de ne l'avoir pas voulu. Toutes les âmes généreuses eussent fait ce que j'ai fait. C'est toi qui es un naïf, de croire que la dupe n'a pas, toujours et partout, le beau rôle, etc. " Mais, est-ce que je sais si ma première impression n'est pas la seule juste ?

Le danger, avec nous autres hommes, c'est que, lorsque nous croyons analyser notre caractère, nous créons en réalité de toutes pièces un personnage de roman, auquel nous ne donnons pas même nos véritables inclinations. Nous lui choisissons pour nom le pronom singulier de la première personne, et nous croyons à son existence aussi fermement qu'à la nôtre propre. C'est ainsi que les prétendus romans de Richardson sont en réalité des confessions déguisées, tandis que les *Confessions* de Rousseau sont un roman déguisé. Les femmes, je crois, ne se dupent pas ainsi.

L'image que chacun se fait de soi-même : comme on la voit du premier coup d'œil, chez les hommes mûrs ! Chez moi elle n'est pas encore formée, voilà tout, — et c'est ce qui me fait croire à la sincérité de mon analyse personnelle. Mais avec les années mon personnage se fixera sans doute ; alors j'écrirai " Je " sans hésiter, croyant savoir qui c'est. Cela est fatal, comme la mort...

Ecrit à Socorro et à Conception pour qu'elles sachent que je suis ici. La veille de mon départ de Berlin, je leur avais télégraphié que j'allais à Lussin-Piccolo. Ce n'est

qu'au dernier moment que j'ai fait attacher mon wagon-salon au Süd-Brenner.

A dix-sept heures, visite de Maxime Claremoris. Toujours le même. Inattentif à bien des choses parce qu'il se donne tout entier à une seule, qu'il appelle le Culte de la Beauté (les majuscules sont de lui). Toujours plein de véhémence, il déclame contre les restaurations des tableaux et des monuments ; contre la bondieuserie ; contre les critiques officiels. Ses incessants voyages, et sa revue d'art, *Le Pèlerin Passionné* dévorent ses petits revenus. Je n'ai pu, cependant, le décider à prendre une de mes chambres au Carlton.

— Archie, jamais je ne pourrais dormir dans une chambre meublée avec si peu de goût. Je préfère, de beaucoup, les meubles en bois jadis blanc de ma trattoria.

— Oui, tu ne t'élèveras jamais jusqu'à la compréhension du style Parvenu. Et ton adresse, à propos ?

— Palazzo Cimiciajo.

J'ai été content de retrouver ce vieux " Pèlerin Passionné ".

Florence, 18 avril (dimanche).

Levé trop tard, pour le service à Saint-Mark's. Passé toute la journée à l'hôtel. — J'aurais souhaité la visite de Max. Personne n'est venu.

Regardé passer les endimanchés florentins sur le trot-

toir d'en face, le long du parapet de l'Arno. L'Arno, jaune et boueux, roulant de temps en temps un fiaschetto vide, répandait l'ennui. Avec les premières lueurs des réverbères, les noirs endimanchés sont revenus des Cascine. Des pas traînaient. Cette foule avait un air de fausse élégance insupportable. Jamais le dimanche florentin ne m'avait tant rappelé les dimanches des grandes villes du Nord, où l'on sent, tout l'après-midi, une désespérante odeur d'excrément refroidi. Il fallait regarder de près pour s'apercevoir que c'était une foule italienne. D'elle émanait ce qui est peut-être la véritable sagesse de la vie, une médiocrité résignée.

Me penchant sur elle, j'ai parfois cru porter en moi toute la tristesse et au même instant toute la joie du monde. J'étais plein de remords, de désirs de destruction, de pitié et de tendresse. Je me suis senti à la fois très jeune et très vieux.

19 avril.

Ce matin, pris le tramway de Galluzzo, à la Porte Romaine. De Galluzo, à pied à la Chartreuse d'Ema.

La vue sur la vallée de la Greve n'est comparable, pour la paix et la jubilation muette qui s'en dégagent, qu'au spectacle qu'on a des collines qui entourent la ville de Monmouth. Mais ces collines toscanes sont plus douces et plus parfumées que celles de la Wye. Ici, le lumineux silence est tout plein du fouillis scintillant des

oliviers, le soleil répand de plus haut une clarté plus vive, et les grandes ombres sont comme des eaux limpides.

Parti avec la bénédiction du moine qui m'avait servi de guide dans les couloirs de la Chartreuse. A Galluzzo, je m'attendais à être pris du désir de faire les quelque deux milles qui me séparaient du Casino Barnabooth. Mais non ; je n'ai même pas senti qu'un fragment de ma vie était à jamais enfermé parmi les oliviers de cette vallée. A midi, je passais le Ponte alla Carraia.

Des lettres m'attendaient. C'est l'indiscrétion commise par les journaux florentins qui me les vaut. Des demandes d'argent, venant de personnes que je n'ai jamais vues. " Vous qui êtes si bon pour les pauvres. " Cela revient comme un refrain.

Je finirai par répondre, quelque jour. Je dirai que, d'abord, je ne suis pas bon ; que j'ai une âme basse (cela je n'en suis que trop certain) ; et que, lorsqu'on a une âme basse, on ne saurait jamais être bon.

Et surtout " bon pour les pauvres " ! Oh, je finirai par crier la vérité : *Je hais les pauvres !* les ignobles Pauvres ! Les infâmes Pauvres ! Les sans-le-sou, la puante Canaille ! Je les hais, et de toute la haine que peut nourrir une *âme basse* de paria pour les castes supérieures. M'ont-ils assez piétiné, m'ont-ils assez craché au visage, les immondes pauvres ! Comme leurs sourires m'ont percé le cœur, et comme ils savent bien me renvoyer tout de suite à mes milliards, sans me donner le temps de parler, de m'excuser un peu, de leur montrer que, malgré

tout, je suis un homme comme eux. Ils me dénient tout : la faculté d'aimer, de comprendre les choses, de penser par moi-même, de posséder des amis sincères. Et le geste qu'ils ont pour dire : " Bah ! il se consolera bien avec ses billets de banque : laissons-le ! " J'aurais beau avoir le génie de Dante et la science de Pico de la Mirandole, — je serais toujours pour eux " le milliardaire américain, le jeune oisif ", un niais, un grotesque sans esprit et sans talent qui achète et publie sous son nom les livres et les inventions des autres — de Messieurs les Pauvres, justement ! Et j'aurais beau consacrer les neuf-dixièmes de mes revenus à fonder des hôpitaux et des institutions charitables, — ils m'accuseront toujours de chercher à me rendre populaire, ou simplement à faire parler de moi et de mon argent, ou bien ils diront que j'ai des " ambitions secrètes ".

Oui, écrire tout cela, et tout dire pendant que j'y serais. Parler des cris de joie que je poussais quand je lisais dans un journal qu'une famille entière venait de mourir de faim. Ah ! que cela me vengeait bien, moi, homme humilié cent fois par cette " faim " que les pauvres étalent sous mon nez. Et comme je me frottais les mains lorsque l'une de mes automobiles venait d'éclabousser quelque passant à l'aspect pitoyable, ou d'écraser le chien du mendiant aveugle ! Bon, ça ! Toujours ça de pris ! Ah mes maîtres ! hommes tout purs, vous qui feriez tant de choses belles et bonnes si vous aviez seulement les loisirs que j'ai, et qui par conséquent êtes tous supérieurs

à moi et d'esprit et de cœur, supérieurs à ce " stupide milliardaire ". Un peu de boue sur vous, mes seigneurs, sur ces vêtements râpés dont vous êtes si fiers, que vous opposez avec tant d'arrogance à mes jaquettes neuves de chez Poole ! un peu de ma boue sur vous. — Et allez donc dire que je n'ai pas une âme basse !

Mais aussitôt la question se pose : Ai-je le droit de dire tout cela ? — " Les Coloniaux, nous autres Coloniaux ". (Car la formule " nous autres Américains " ne signifie pas autre chose, avouons-le donc une bonne fois.) *Je suis un colonial.* L'Europe ne veut pas de moi ; je n'y serai jamais qu'un touriste. Et voilà le secret de mes colères. Car il y a encore en Europe des pays où la richesse, qui est une force respectable, est respectée, et où les commis de magasin en mal de belles lettres et de ruskinisme ne bafouent pas les riches. Il y a notre Vieille Maison, avec son humble façade blanche divisée en carrés par les antiques poutres noires, — l'Angleterre. Et il y a les saintes Espagnes aux grandes églises toutes dorées. Et nous venons à elles, *nous autres coloniaux*, comme si la Découverte datait de l'autre jour, et pleins des souvenirs des guerres indiennes, de l'arrivée des Pères Pèlerins, du débarquement de Villegagnon dans la baie de Rio, et des " Old Thirteen ". Tout cela d'hier.

" Ah, s'asseoir à la table de la grande civilisation ; voir le Pape, les Rois, les Evêques, assister à la cérémonie de la création des nouveaux chevaliers, aux messes pontificales, à l'entrée du Lord Maire dans Londres ! Et

toucher les colonnes du Parthénon, les ruines romaines de Nîmes et de Pola, les piliers des cathédrales gothiques, le treillis de plomb des vitraux dans les maisons Tudor !"

Ayant visité tous les musées et tous les champs de bataille, le colonial plus riche qu'aucun des rois d'Europe, s'attend à prendre place dans l'ordre social de la vieille patrie : il demande son rang de Riche-Homme à la cour de l'Empereur. Mais voici le grand choc : cet ordre social n'existe plus ! L'antique demeure *s'américanise* ; le gachupin triomphe dans les salons madrilènes ; les nouveaux chevaliers ne portent pas l'épée ; la chrétienté a renoncé à la Croisade, et personne ne croit plus à la Révolution. Pauvre Colonial qui en est resté à Washington et au Libertador....

Il y a de quoi se mettre en colère ! Car c'est nous qui sommes le *vieux peuple*. Tôt ou tard, chacun de nous s'en aperçoit, à courir l'Europe et ses capitales. Nous songeons aux figures sérieuses de nos enfants, aux yeux droits et assurés de nos jeunes filles ; nous voyons bien que nos visages ressemblent singulièrement à ceux des portraits du dix-huitième siècle. Ces têtes *d'avant* 89, si fréquentes à Lima, et chez les Porteños, et dans le Massachusetts. Le vieux peuple, certes, et il n'y a pas de place, et pas d'avenir, pour nous en Europe, — dans ces jeunes démocraties à peine formées, et qui chercheront longtemps encore leur voie.

J'écris ceci au retour d'un café-concert (le Savonarole) où j'ai entraîné Maxime Claremoris. Je pensais le mettre

en fureur, car il déteste cette espèce de spectacle, qu'il prétend " bas " (sa tare puritaine déguisée en " Amour de la Beauté Pure "). Mais il a trouvé, au parterre, un " être de Beauté " et l'a contemplé tout le temps qu'a duré la représentation. Il m'a reconduit jusqu'à mon hôtel. Il est tard.

20 avril.

Ce matin, avant de sortir, relu mon journal d'hier. De pauvres paradoxes d'écolier (on voit même très bien l'endroit où je donne au raisonnement l'entorse nécessaire). Pourtant j'étais sincère. Ma grosse colère tâchait de couvrir de ses grondements le cri de mon amour-propre blessé. Car il est bien vrai que les pauvres ont le droit de croire qu'ils ont plus d'esprit que nous autres riches : la nécessité les rend subtils, l'envie leur aiguise le sens ; qu'ils fassent un héritage et bientôt ils laisseront leur intellect en friche. Mais moi, il y a longtemps que j'ai pénétré dans les domaines du raisonnement impersonnel et de la pensée pure, et que, rejetant mes biens comme un vêtement trop lourd, je me suis élancé à l'assaut de l'absolu. Et c'est maintenant que je suis débarrassé du fardeau de ma richesse immobilière que je puis lutter d'égal à égal contre les pauvres dans le monde des idées abstraites : j'ai désormais autant de loisirs qu'eux. Mais si je me trompais ? Si je n'en étais encore qu'aux débuts de la vie intellectuelle, lorsqu'on commence à peser le pour et le contre sans mettre son moi dans la balance ?

Toujours la même chose : j'enrage, devant moi-même, d'être encore si jeune ; la pensée que je suis riche me torture et je suis jaloux de mes milliards parce qu'ils semblent diminuer mon mérite aux yeux d'autrui ; et enfin l'idée que je suis un colonial m'ôte tout courage ! Et cependant... Cartuyvels dirait : " On n'est jamais content de son sort. "

Retenu, presque toute la journée, Max Claremoris à mes côtés. Sa conversation m'amuse, — allons plus avant : il me distrait de moi-même au point que je deviens un peu lui ; ma personnalité s'agrandit de la sienne. Au début de nos relations, peu suivies du reste, je l'évitais, croyant qu'il offusquait mon moi, qu'il déteignait sur moi ; j'en étais arrivé, en lui parlant, à imiter les intonations de sa voix et son charmant brogue irlandais. Et j'en souffrais, car j'étais si fier et si jaloux de ce que je croyais être mes " caractéristiques " ! J'ai progressé, maintenant : j'ai senti que cette faculté d'imitation est une de mes bonnes qualités. Pour comprendre un caractère, ne faut-il pas le recréer, le reconstituer et pour cela endosser ce caractère, devenir cela ? Les jeunes gens qui ont de bonne heure une personnalité toute formée vont-ils jamais bien loin ? Ou bien ne fais-je que chercher, en cet instant, des excuses à ma sempiternelle nullité ?

Hier soir, au Savonarole, pendant que je m'enivrais de cymbale et me soûlais de tambour, Max crayonnait sur son carnet de poche le profil d'un jeune homme qu'il avait aperçu au parterre. C'était une façon de montrer

qu'il refusait de prendre part à un " amusement bas ". J'étais tout à fait honteux d'y prendre part, et j'essayais de railler les émotions très sincères que faisaient naître en moi les couplets patriotiques (j'étais prêt à verser mon sang pour l'Italie !) et je tâchais de faire taire les grandes et nobles voix qui répondaient, du fond de mon cœur, à la musique saccadée et bien scandée des couplets grivois de la diseuse napolitaine.

Ce matin encore, nous promenant le long des bosquets de myrtes des Cascine, le Pèlerin a fait allusion aux " plaisirs bas ". J'ai baissé la tête, me sentant coupable, mais coupable au seul point de vue de Max ; car mille arguments se levaient en moi pour me justifier. A quoi bon ? Et j'ai senti que je ne serais jamais qu'un " esprit bas "... pour les esprits faits comme celui du Pèlerin.

Déjeuné ensemble au Cencio, M. parlant tout le temps :

— Tu ne peux pas t'imaginer, Archie, ce qu'un homme tel que moi souffre, par la faute des agents de publicité ! Certaines affiches font de mon existence visuelle un purgatoire inouï. C'est exactement comme si on te répétait, toutes les dix secondes, quelques-unes de ces formules : " Bovril, they want more ! " — " Try it in your bath ! " — " Little liver pills ! " — " Lung-tonic ! " — " Bi-Di-Vi ! " etc. Et ici, le lion qui vous tire une langue sur laquelle on lit : " Volete la Salute ? " Positivement, cela finira par me rendre idiot !... Et la place que ces insanités tiennent dans notre vie. Une entrevue dont tout notre avenir dépendait ; nous nous souviendrons

toujours qu'elle eut lieu près d'un mur sur lequel était une de ces affiches jaunes qui vantent une poudre insecticide ! "

J'ai ri, d'abord. Puis j'ai songé à lui répondre : " Pourquoi non ? Cette affiche parlant d'une poudre insecticide ne représentait-elle pas bien l'indifférence de la nature ? Ne nous disait-elle pas clairement qu'il y a d'autres occupations que les nôtres, et d'autres intérêts, et d'autres passions, et d'autres douleurs ? Et que tout est relatif ? Et qu'importe que nous périssions si la poudre insecticide de Motte et Cie se vend bien ? Mais les mots qu'il aurait fallu, et que je viens de trouver si aisément, ne se sont pas présentés sur-le-champ. Du reste, le Pèlerin parlait déjà d'autre chose. Il me disait comment il avait réussi à " supprimer un peu de laideur ". Il achète toute la " bondieuserie " que ses moyens lui permettent d'acheter, " les Saint-Jean et les Saint-Joseph en biscuit ; tu sais, ces Saint-Joseph qui ont l'air de sortir de la boutique d'un coiffeur de campagne " ; il les casse à coups de marteau, et les réduit en menus morceaux qu'il jette ensuite aux latrines (j'aurais beaucoup à lui dire, là-dessus aussi).

Passé la plus grande partie de l'après-midi à Gambrinus et Place Victor-Emmanuel. Suite des déclamations de M. contre les architectes modernes, contre le Risorgimento, et ce qu'il appelle les " idoles nationales ". Sa haine pour Garibaldi dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

— J'ai souillé, détruit ou galvaudé plus de deux cents monuments, gravures ou portraits du Chevalier de

l'Humanité. Entendons-nous, ce n'est pas lui, l'Agriculteur, qui me dégoûte, non, il ne m'a rien fait, à moi personnellement ; mais c'est cet ignoble culte du héros, s'exprimant par une iconographie d'une bassesse insurmontable. C'est cette déification qui me met hors de moi. Quelle sale littérature, et quel enthousiasme de fête foraine !... Et le Roi Galant-Homme ! encore un qui m'est cher, grâce au monument qu'on lui fait au Capitole ; — cette espèce d'apothéose d'un pompier, du Pompier par excellence, — un pompier qu'on verra partout à Rome, on abat même des palais pour qu'on puisse mieux le voir ! Triste symbole d'une triste époque. Quand donc élève-t-on des statues aux incendiaires ? Ah non ! toute l'histoire du XIX[e] siècle est à refaire, dans l'autre sens.

Pendant le dîner (aux frais de Max, chez Lapi) il a entamé le chapitre de l'anticléricalisme italien.

— C'est le grand moteur des illustres idioties. Oh, une loi qui forcerait tous ces imbéciles à se rouler — sous peine de mort — aux pieds de tous les moines et de tous les prêtres qu'ils rencontrent dans leurs rues !

Et il a bu au pouvoir temporel des papes.

Rentré ; un peu fatigué d'avoir entendu tant de paroles.

Mercredi.

J'étais encore au lit lorsque Max C. est arrivé, m'annonçant son départ pour Rome.

— Je vais voir s'il n'y a pas moyen de débarrasser le

Capitole du monument au Pompier. J'appartiens à une Société " Pro Roma "... Et puis on peut toujours compter sur l'intervention de la Providence : ce monument étant une injure gratuite au Pape, on peut espérer le voir réduit en poudre, au jour de l'achèvement, par le tonnerre de Dieu !

" *Venge, ô Seigneur, tes Saints égorgés, dont les os...*" Hein, ce sonnet de Milton, ce déclenchement du vol des aigles ! Est-ce que tu sens cela, homme riche ? Ah, la sottise du siècle est intolérable ! A bas le Pape franc-maçon ! Vivent Grégoire XVI et les Jésuites ! Je refuse absolument de reconnaître l'unité italienne. — A propos, ne peux-tu pas me prêter deux cents lire pour aller d'ici dans l'Etat Pontifical ? Et un vêtement que tu ne mets plus ? et deux ou trois cravates qui ne soient pas dans le goût de Piccadilly, qui t'es si cher ?

De la main, je lui désigne la malle dalmate et les armoires où il peut fouiller.

— Ne te gêne pas, Pèlerin, prends autant de billets de cent lire que tu voudras. Tu es le seul pauvre que je connaisse qui soit assez intelligent pour oser m'emprunter de l'argent.

— Pauvre, oh ! tu sais, je ne suis pas plus fier de ma pauvreté que tu n'es fier de ta richesse.

— Alors, pourquoi, homme pauvre, m'as-tu appelé homme riche ?

— Piqué, hein ? Je vous demande mille pardons, égrège Seigneur.

Déjeuné, chez Doney, avec Max et le petit comte Bettino rencontré hier au Gambrinus. Max parlant anglais, Bettino se penchait à chaque instant vers moi pour murmurer :

— Come dice ?

Ce fut assez désagréable, Bettino n'ayant pas trouvé l'occasion de dire de ces choses fines et gracieuses, comme seuls les italiens savent en dire.

Thé (avec Max seul) à l'Albion ; dîner au Carlton : et, comme le train que M. devait prendre ne part qu'à minuit et demie, j'ai offert au Pèlerin une place dans la loge que j'ai louée au Savonarole.

— Que trouves-tu donc de si beau dans la Beauté, Pèlerin ? Tu vois bien que je me contente de la laideur, de la sottise et de l'ordure, moi, qui te vaux bien. Je t'assure que par certains côtés Garibaldi et son culte me plaisent beaucoup. Et vois donc ces trois belles filles blanches, oui ces danseuses anglaises, qui beuglent des polissonneries rythmées ? Cela ne te dit rien, cette chair grande et saine, du peuple, sortant de cette écume cramoisie des dentelles ; et cette odeur de cavours et de virginias, et la grosse caisse tonnante d'allégresse, et le cri des cymbales gifflées ? — Je veux dire : la combinaison de tout cela ?

Il a une façon de me répondre : " Mais, oui " qui me rejette tout de suite à mes milliards, à mes vingt-trois ans, et à mon esprit présumé faible de gamin trop riche.

Je viens de l'accompagner à la gare, et vais dormir.

22 avril.

Le départ de M. m'a soulagé. Je ne sais pas encore assez m'isoler, je ne devrais pas permettre que le premier venu empiétât sur moi de la sorte. Que mes chambres soient occupées et mon temps accaparé, passe encore, mais pourquoi faut-il que mes opinions, mes sentiments, etc. se laissent refouler par les opinions et les sentiments d'autrui ? Aujourd'hui tout cela s'est tassé, et mes penchants comprimés, cauchés et crossés durant ces derniers jours, se détendent et s'épanouissent de nouveau.

Du reste, cette réaction avait commencé hier soir : je m'étais assimilé l'état d'esprit du Pèlerin assez complétement pour le surmonter. Mais ce n'est qu'aujourd'hui, — en faisant des pas dans mon appartement et en regardant l'Arno désert et jaune couler entre les deux murs de ses quais, — que j'ai trouvé tout ce que j'aurais pu dire à Maxime Claremoris.

Mais cet homme qui, dans la vie, ne voit que des lignes ! Comment pourrait-il comprendre les passions qui m'agitent et qui me guident ? Toute sa conversation est hors de la vie, avec les événements historiques, avec les choses qui ne dépendent de personne et que Dieu seul arrange à son gré. Dans les bibliothèques de petites villes où j'ai résidé, j'ai trouvé des livres obscurs, généralement écrits par des révérends campagnards, et dans lesquels toute l'histoire humaine était ingénieusement expliquée et le doigt de Dieu suivi à la trace. Méditations sans fin de

célibataires sans baignoire, et qui puent le renfermé. Les vues de Claremoris me les rappellent. Qu'il est donc loin de moi ! Il ignore l'amour, la pitié, et cette espèce de fureur qui me porte à vouloir du bien, ou à vouloir du mal — je ne sais pas au juste — mais frénétiquement, à certaines personnes. Ce jeune homme dont il a enregistré le profil, l'autre nuit au Savonarole, j'aurais cherché à le connaître, moi, j'aurais entrevu tout de suite une amitié héroïque, des aventures à deux ; ma vie aurait pu être toute changée par une telle rencontre...

Oui, Max a dix ans de plus que moi ; ce qui, en apparence, explique bien des choses. Il a donc plus de sagesse que moi. Mais qu'est-ce que cette sagesse, sinon l'usure de nos sentiments, et le refroidissement de notre ferveur ? La présence en nous d'une plus grande quantité de la sottise du monde (nous en absorbons un peu plus chaque année, sans doute) et l'acquisition de ce *fonds d'indifférence*, qui n'est qu'un fonds d'imbécillité ?

Mais n'est-ce pas, plutôt, que je souffre d'être méconnu par Max ? Méconnu, c'est-à-dire, insuffisamment apprécié à mon gré. Il a lui aussi dans la tête le type tout fait de l'homme riche incapable de comprendre et d'aimer sincèrement les œuvres d'art, et il m'applique ce masque, d'abord, sans réfléchir, sans me voir. Sans doute, il pense qu'il me fait grand honneur en m'empruntant de l'argent, et que les milliardaires comme moi ne sont bons qu'à nourrir les esthètes comme lui.

Esthète, oui, c'est cela. Au fond, il est très 1880, ce

cher Pèlerin, très ami d'Oscar Wilde, et Homme des Cathédrales, et décadent ; un Montmartrois de Leicester Square. En somme très limité, et incapable de se rendre compte que, de nous deux, c'est moi qui suis l'artiste et lui qui est l'amateur...

C'est mon dépit qui vient de parler, et je suis injuste à l'égard d'un homme de valeur qui a fait ses preuves. L'amour-propre, toujours ! mais où trouver les charbons ardents à mettre sur sa tête ?

Je viens de secouer ma vilaine humeur. Dehors, le soir printannier m'attendait avec impatience depuis une grande heure, — et je suis allé le rejoindre. Suivi le Lung' Arno de la Piazza Manin jusqu'au Ponte Vecchio. Le soir et la joie de vivre m'ont accompagné. Je ne désirais plus rien. Nous étions ces bons animaux paisibles qui peuvent être heureux partout, puisqu'un peu de lumière et d'air leur suffit. Les chérubins que Dieu place debout aux angles des toits plats laissaient voir aux mortels des pans de leurs vêtements célestes. Je me sentais très petit, très pauvre et très pur ; et le nombre des choses aimables était si grand que j'ai repris courage.

Florence, Vendredi 23 avril 19...

Nouvelle crise de boutiquisme, si j'ose dire ainsi. (Mais c'est dans ces moments-là que la langue française me gêne un peu, me semble trop "costume Louis XIV", justaucorps roide de broderies d'or, chausses et canons trop grands, etc.

-- tout cela parce que je ne trouve pas d'équivalent au mot "shopping".) Parmi mes achats : des instruments de précision (un baromètre, une boussole, un odomètre, des compas) et du linge de femme, que j'ai distribué aux servantes du Carlton. Il y avait des chemises et des pantalons avec des entre-deux de dentelle de Venise, très fine. J'avais un plaisir extrême à toucher tout cela, et à le donner à *qui de droit*. Une seule m'a dit : "Monsieur, cela est trop beau pour moi." Je lui ai tiré l'objet des mains avec rage ; j'étais sur le point de l'injurier. Quel orgueil ! Hulda (c'est le nom de cette jeune demoiselle) croit à sa position sociale, et elle y tient ; un rang de dentelle à la chemise est au-dessus, et une toile d'un certain grain un peu gros serait au-dessous, de cette position. J'ai senti que j'étais très humble, parce que je ne trouve rien de trop beau, et par suite rien de trop modeste, pour moi, dans le monde. (Cette manie de me justifier !)

Acheté, aussi, une collection de valises plates en peau de porc (c'est surtout l'odeur de ces cuirs qui me plaît). J'ai trop d'articles de voyage. Je vais m'amuser à les jeter, après minuit, de mon balcon dans l'Arno. Vraiment, il n'y a rien de plus gênant, en voyage.

24 avril.

A l'heure du thé, chez Giacosa, rencontré par hasard Bettino qui dissertait subtilement, en compagnie de deux inconnus, sur les traducteurs italiens de Shakespeare.

Nous sommes demeurés seuls un instant, et il m'a posé cette question embarrassante : " Mais enfin qu'es-tu venu faire à Florence ? " J'ai répondu : " Revoir les galeries, naturellement. "

J'ai menti ; je suis venu ici avec l'intention bien arrêtée de ne pas revoir les galeries. Je les ai trop vues déjà, je les ai trop absorbées. A mon premier tour d'Europe avec don Jean Martin et Stéphane, je n'en avais rien vu : les visages de gens, l'aspect des rues, la vie enfin me parlaient trop haut et m'attiraient trop pour me laisser libre de regarder autre chose. Puis, à mon second passage, j'ai dû m'acclimater d'abord, et ensuite rejeter toute l'instruction que j'avais péniblement acquise, aller aux œuvres d'art à travers tout le fumier littéraire que les critiques ont, depuis cent cinquante ans, accumulé à leur pied. Contact direct, enfin : j'ai été récompensé de ma peine et de ma patience. Mais faut-il que même ce plaisir, si pur, si gratuit, si innocent, s'use comme les autres ? Un peu moins vite peut-être, mais il s'use aussi. Et il laisse un malaise, une mauvaise tentation d'analyser les éléments qui le composaient, — la tentation d'ajouter encore au fumier littéraire accumulé. L'autre jour, entré par caprice à Sainte-Marie-Nouvelle, j'ai senti cette tentation : discuter l'appréciation de Ruskin sur les fresques de Ghirlandajo. J'ai senti que peu à peu, avec de l'entraînement, je pourrais m'absorber tout entier là-dedans, et m'y perdre, loin de ma vie vraie ; je me voyais laissant au monde une œuvre énorme, inutile même pour moi, toute en oracles et

en moraleries, et si éloignée même des honneurs qu'elle me vaudrait ! une œuvre à me gagner le respect de Cartuyvels, et de tous les gens qui, méprisant les livres qui les intéressent, honorent les livres qui les ennuient. Quand je voudrai me gagner le respect de Cartuyvels, je pourrai toujours écrire une " Histoire de la Pluie à travers les siècles. "

J'ai dit : " Pour revoir les galeries, naturellement ". En dépit de tous les romanciers et de tous les esthètes, Florence ne serait rien sans les galeries. A part la place de la Seigneurie, il n'y a rien ici qui soit aimable en tout temps. Ces petits morceaux de campagne qui regardent par-dessus les vieux quartiers tristes et inhospitaliers d'oltr'Arno, peut-être... C'est-à-dire qu'il faut, ou bien sortir de la ville ou bien entrer dans les musées pour trouver la douceur et la beauté toscanes. Et il y a ce mauvais vent de Sienne, et la pluie, et le climat rude : froid ou fournaise, et le ciel si souvent gris, presque toujours encombré ou sali, tuméfié, lourd de soufre et de rouille. Il y a des soirs sinistres où la tramontane vous soufflette à tous les coins de rues, où le Dôme a des couleurs de dent gâtée, où tout pleure et se cache dans le brouillard de l'Arno. Et des jours vides où la Province règne avec l'Ennui.

En somme il n'y a qu'une ville en Italie où un citadin puisse vivre à l'aise : Milan. Non, deux : je viens de recevoir, de Naples, une carte postale du marquis de Putouarey, un jouisseur hors de toute culture. Disons

donc : Naples et Milan. Le reste, c'est de l'archéologie.

Bettino a raison. Que suis-je venu faire ici ? Ah ! je sais bien : me regarder vivre de plus près, c'est-à-dire sans être gêné par le frôlement continuel d'une grande ville, et tout en ayant encore un peu de mouvement autour de moi ; me regarder vivre, et passer toutes ces heures à écrire, avec un tel sentiment d'inutilité et d'isolement !

Et pourtant j'ai rapporté ici toute fraîche ma curiosité, la même que j'avais à mon premier passage, gamin de quinze ans tout de sensations obscures et sans analyse personnelle, accompagné de mon tuteur dont la surveillance me gênait. Un gamin timide, impulsif et farouche, dont le regard mal appris insistait trop, un petit exotique, un jeune barbare qui sortait des musées affolé d'impatience. Mais, que j'avais raison ! contre tous les critiques d'art du monde : ce n'est pas eux qui m'auraient conduit à ce contact direct avec les œuvres, si je n'avais pas eu d'abord ma faim de vie rassasiée. Et puis, même ici, je reste en relation avec un peu de vie. L'ivresse de ma liberté tombant, las d'acheter des choses inutiles, depuis quelques jours, je vais m'asseoir sur les bancs de pierre qui sont le long des Offices, à l'ombre des arcades. J'y coudoie un monde de gueux et de gueuses hébétés d'oisiveté, et déformés par la satisfaction régulière et naïve de leurs vices pauvres. Un nez rougeoie, une jambe traîne, un œil ne s'ouvre pas bien. Parfois, en face, sous les Uffizi Corti, se reposent des vagabonds allemands, gueules brûlées jusqu'au brun rouge et entourées d'une mousse

claire de poils roux. Vers une heure après-midi, sur le pavé central, près du quai, de beaux enfants viennent jouer à la balle. Devant moi des étudiants passent. J'entends ceci :

— Ma è lo stesso anche in Francese : ci sono dei verbi irregolari...

Des cris d'enfants :

— Prepotente ! lo dico : prepotente ! Perchè io sono piccolo...

Je m'accoude aussi parfois au parapet de l'Arno, et lève les yeux vers cette portion de ciel canalisée par les deux toits parallèles des Offices, et au bout de laquelle le Palais Vieux lance en plein azur sa tour de pierre et la pointe d'acier où grimpe le Marzocco.

Et puis, n'y a-t-il pas aussi pour moi ces belles rues et la clarté des boutiques sur les trottoirs, l'odeur des trattorie et leurs voûtes de jambons, les tramways à éviter dans les rues étroites, une litière de la Miséricorde poussée au pas de course, des coins d'ombre où l'on vend des fleurs, une extrémité de rue où un homme debout tient le mur étroitement embrassé, un peu d'histoire qui s'attarde, un murmure qu'il faudrait saisir, le *c* toscan prononcé *h* aspirée, les mots *dice*, *insomma*, qui sont une espèce de ponctuation parlée, les intonations sévères et tristes de la langue italienne, leurs *Eh*, *già*, *Eh*, *si*, pleins d'une telle résignation ; le visage adorable d'un enfant, et les chansons du Savonarole, où je vais finir la soirée ?

25 avril.

A St-Mark's. Bettino est venu me prendre à la sortie. Je l'ai connu beaucoup plus *petit jeune homme* et naïf, il y a dix-huit mois, en Basilicate. Je me demande si j'ai changé autant que lui ; ce que j'ai appris et ce que j'ai oublié depuis ce temps. Nous nous entendions fort bien. Nous nous promenions tous les soirs ensemble dans la via Pretoria, broutant des pignoli que nous achetions chez la belle marchande de *generi diversi*, parlant de politique et d'art, et faisant des compliments effrontés aux contadines. Bettino publiait alors dans un journal local *Lucania* des poésies " à la Banville " dont il était satisfait et qu'il signait Willy, parce que Piccadilly et Regent street, qu'il n'avait jamais vus, étaient pour lui le pays de toutes les merveilles.

Deux heures passées avec lui dans sa victoria (sur la route de Settignano) me l'ont montré aggravé à tous les points de vue ; il pose au cosmopolite et son anglomanie me fait rougir pour lui. C'est pour se montrer à la société étrangère qu'il était venu m'attendre devant la chapelle anglaise. Tout ce qui est italien lui paraît plat et bas ; tout ce qui vient de l'étranger l'étonne et le séduit. Il finira par admirer les bourgeois de Berlin ! L'autre jour, il regardait Maxime Claremoris avec respect, prenant son accent irlandais pour une prononciation aristocratique de Londres. Le fait que la noblesse anglaise est toute provinciale n'est pas encore parvenu à sa connaissance ; et

d'ailleurs, comme tous les anglomanes, il ne sait pas un mot d'anglais.

— O, Villi, Villi, lui dis-je, tu fais mon désespoir ! Quand arriverai-je à te ressembler ? Quand aurai-je tes manières vives et douces, tes attitudes gracieuses, tes façons subtiles de dire les choses, et de les donner à entendre ? En un mot, quand possèderai-je le secret de l'élégance italienne, la seule véritable élégance ? Pourtant j'allume mes cigarettes sans les approcher de ma bouche ; pourtant je sais porter avec désinvolture un manteau sombre jeté sur mes épaules, — mais je sens bien que je n'arriverai jamais à passer pour un Italien.

Bettino, pour qui l'élégance n'a d'autre patrie que Piccadilly, se tait ; et je continue.

— Je ne parle pas pour toi ; tu es allé à Londres, depuis notre dernière rencontre, et tu es Saint-James's street de la tête aux pieds. Je pense aux jeunes bourgeois que nous rencontrons dans les grandes patisseries. Ceux qui doutent d'eux-mêmes se contentent de passer pour des Français, mais les grands lions, les romantiques sublimes s'anglicisent, que c'est un plaisir ! Seulement, qu'on les anime un peu, et ils éclatent en gestes frénétiques, et c'est là que je les attends. J'en ai vu un qui, au café, parlant de son " flegme britannique " d'un seul mouvement du bras renversa trois chopes. Heureux Athéniens, vous seuls pouvez vous déguiser ainsi : il vous est impossible d'être ridicules.

Reçu une longue lettre des demoiselles Yarza. Ma

pauvre Socorro meurt d'ennui, à Leamington. Je note le déplaisir que j'ai eu en voyant qu'elles avaient collé un timbre de six pence sur l'enveloppe alors qu'un timbre de deux pence et demi eût suffi. Simple mouvement, vite réprimé. Mais le reproche de prodigalité s'est formulé dans mon esprit. Bourgeois !

26 avril.

Reçu ce matin une grande corbeille enrubannée de vert et de rose et pleine de fleurs. Cela me venait des belles danseuses du Savonarole (celles que j'avais montrées à Max Claremoris, un soir). Avant-hier je leur ai fait porter un petit présent, et elles me renvoient trois cocottes en papier sur une litière de violettes et d'œillets blancs. Je me suis hâté de déplier les cocottes. Les aimables filles ont tenu à se présenter à moi sous des noms poétiques : " Cendrillon " (quel front !), " Reine des Neiges " et " Désir du Cœur " (cela sent bien un peu le demi-monde et la littérature facile). J'ai deviné qui est " Désir de Cœur ", c'est ma préférée, la blonde grasse qui m'a rappelé la Lady Lilith de D. G. Rossetti. J'étais bêtement ému. J'ai marché au hasard dans les rues, du côté ensoleillé, me retrouvant soudain au viale dei Colli, à sourire vaguement aux grands souffles d'air tiède. " Désir du Cœur ", mais c'est tout ! Ah, donner tout ce que j'ai, me donner moi-même, et à la première venue, pourvu qu'elle m'ait paru belle ! Nostalgie de la femme : une

nouvelle crise. J'ai pensé tout le jour au temps où j'étais épris d'Anastasie Retzuch. J'ai vécu de nouveau ma fuite de l'ambassade, un matin de septembre, lorsque j'allai rejoindre Tassoula au Phanar, pour l'enlever. Je suivais cette route mauvaise qui va de Thérapia à la ville ; des bouts de rue, larges et tristes, s'ouvraient de temps en temps à ma gauche, et, au bout des maisons aux façades roses et des tas de balayures, le Bosphore, hérissé de lumière, se voyait. Au-delà s'étendait l'empire de toutes les choses bleues : l'Asie et le ciel. Que le soleil était haut et brillant et violent dans l'air mouvementé ! A Ortakoei, je croisai un groupe d'eunuques à cheval. Ils étaient vêtus de redingotes noires et portaient des chapeaux haut de forme étincelants. J'aperçus leurs visages plats et glabres ; j'entendis leurs voix, et quand je me retournai, je vis leurs grands chevaux brillants passer dans l'ombre d'un bosquet de cèdres. Plus loin, dans un chemin montant, je marchai derrière une voiture militaire, basse et lourde, et peinte en gris. Elle était traînée par deux petits bœufs bossus, aux cornes en buccin, et des soldats du train des équipages l'escortaient. Je revois les uniformes bleus et gris, les guêtres brunes, les boutons de cuivre qui brillaient au soleil, les fez rouges... Le prince, absent, n'apprendrait ma fuite que dans quelques jours, à son retour à l'ambassade. Alors, nous serions loin ! J'étais tranquille et je dominais la vie. J'allais enlever la fille d'un des plus riches seigneurs de l'Orient. (Je lisais vers ce temps là, cette lourde invention pédante, *Romola*, dont l'action se

passe, justement, à Florence.) Au fond, j'étais dupe des parents de Tassoula, c'était le Kyrios Retzuch qui me tirait le long de ce chemin. Mais je me croyais alors (j'avais dix-sept ans) un malin avec qui le monde devait compter... Et je ne me trompais pas ; puisque, sans calcul, involontairement, ce fut moi qui dupai les parents de Tassoula.

Nos actions ressemblent à des gestes ébauchés, à des bras tendus dans le vide. On va faire un pas décisif, une démarche qui modifiera toute notre vie. La crise arrive ; et, quelques années après, en regardant en arrière, nous nous étonnons d'avoir été si émus et d'être si peu changés. Nous ne pouvons rien sur les événements, *et les événements ne peuvent rien sur nous*, quoiqu'on pense.

27 avril.

Aujourd'hui, promenade à pied tout autour de la ville par les viali ; retour par la Zecca Vecchia et le Lung'Arno. Les rues du centre ont un triste aspect de fête officielle, et la tramontane en est. Un drapeau çà et là désigne un édifice public, un collège, un musée. La rue vit par secousses, à intervalles irréguliers ; un piston traîne quelques notes au ras du pavé dans une rue déserte ; des bruits solitaires s'élancent, puis échouent. Sur les collines où le blé et les oliviers étalent des verts légers, et où San Miniato montre dans la sombre verdure un visage de couleurs, azur de grand luxe, ciel italien d'outremer foncé,

et couchant pour amateurs riches. Tout accueille pourtant, dans ces paysages. Mais jamais je ne pourrai devenir un véritable Florentin, je le sais maintenant.

On a pu venir vivre ici de tous les points d'Europe, quand c'était la capitale d'un petit état, d'une Suisse d'automne et de printemps. Malgré tout, le Salon de l'Europe est resté une ville de passage, une des anciennes capitales de la bourgeoisie raisonneuse et libérale du XIXe siècle. Pas de place pour nous autres tard venus. Puis, le Salon n'est plus aussi bien fréquenté qu'à l'époque grand-ducale. Depuis longtemps les célébrités n'y sont plus ; à leur place, de jeunes ménages de la bourgeoisie allemande et française viennent s'ennuyer ici quelques semaines, et emportent des souvenirs d'hôtel. Les Allemands font des " colossal " et des " pyramidal " et les Français incorrigibles appellent le Pont-Vieux " Le Pontet-Vexiau ". Et ces magasins d'articles de cuir et ces villini au-delà des portes et ces tramways rouge-et-jaune : tout ce Passy !

Il y a encore autre chose : dans ces grandes villes pourvues d'une importante population cosmopolite, la vie locale me semble très loin de moi, presque inaccessible, à des profondeurs dont me séparent, comme des couches de terrain : la haute société étrangère à laquelle, malgré moi, j'appartiens ; la noblesse du pays qui nous copie tout en restant dans son coin sombre ; la haute bourgeoisie qui nous singe, et enfin les mondes : artistique, financier et industriel, qui sont les mêmes dans tous les pays.

Et cependant nous vivons aux lieux mêmes où se meut cette vie italienne. Je me nourris d'air italien ; je bois de l'eau italienne (... minérale, de Nocera !) et dans toutes les rues je coudoie la vie italienne ; à chaque instant elle vient me tantaliser : rouge gracieux des manteaux casentins que portent les hommes qui remplissent, chaque vendredi, la place de la Seigneurie; chars roses que traînent un cheval et un âne accouplés et couverts d'un beau drap rouge bordé d'un mince galon vert éclatant ; la campagne qui nous visite et que nous sentons autour de nous... Et la petite marchande de gâteaux du Pont-Vieux, l'enfant infirme aux beaux yeux...

Je me rappelle avec plaisir les petites villes où on trouve cette vie toute pure ; où l'on est entre Italiens, avec un petit nombre d'idées qu'on chérit ; avec la rue principale dallée dans toute son étendue et bordée de hauts palais noirs, aux portoni grandioses, avec le café-pâtisserie où des officiers boivent de grands verres d'eau en fumant de longs cigares au goût salé ; avec les mendiants assis au soleil d'hiver devant la préfecture blanche. Sourire attristé. Virgile partout. Et partout un air de grande architecture. La vivacité des gens ; on dirait que les animaux y participent : le trot des petits chevaux, les ébats des chiens dans la belle lumière, et la vigoureuse vermine !

Je me rappelle dans tous ses détails une journée d'hiver, à Palmeti, sur la côte ligure : la grande étendue de mer grise ; la plus grande étendue de ciel, d'un gris doux et chaud ; les palmiers secs qui ne jetaient pas d'ombre sur

les cailloux du jardin, devant le Casino Municipal ; les trains énormes et bruyants s'arrêtant au milieu des champs des fleuristes, près de la gare et le long du rivage ; le parfum des cistes et des romarins venant de la campagne escarpée ; et la petite tour carrée du fanal, ancienne et noire, au bout de la brève jetée déserte.

Je revois un moment d'un après-midi d'été, à Bari : une pluie longue et clamante dans les larges rues claires ; elle fait reverdir les volets des hautes maisons neuves, et les palmiers du square ; on a mis des marches de bois, au bout des trottoirs ; l'eau passe dessous en grondant ; dans la boutique de Laterza, je lis *Le Corbeau* traduit en dialecte gréco-salentin sous le titre *O Kraulo.*

Mais c'est Tarente qui représente le mieux, dans mon souvenir, cette Italie dont je voudrais trouver la formule définitive (au lieu de ces notations tâtonnantes). Le petit bossu qui passe dans les cafés de la ville neuve, portant les journaux, vers six heures du soir, après l'arrivée du dernier express de Naples ; ces cafés (ceux de la place Archytas, et ceux qui donnent sur le Mare-piccolo et le Pont-tournant) avec leurs inscriptions en lettres grecques sur les hautes glaces que heurte le vent d'une mer à demi africaine ; les officiers de la Marine Royale, qui font penser aux nations voisines : la Grèce, la Tripolitaine turque ; les affiches du Politeama Paësiello ; les pyramides d'oranges et de melons sur le pavé d'une petite place trop chaude ; le grand vent dur et incessant qui oblige les oliviers des dunes à pousser tout courbés, leurs branchages

rejetés follement vers la terre ; les quais de la ville vieille, au-dessus de la mer Ionienne, — ce gouffre bleu-de-France flamboyant, de l'autre côté du rempart de pierre vieille et brûlante...

Est-ce là l'essentiel ? Sont-ce là les dominantes ? Et y a-t-il un rapport nécessaire entre l'ensemble de ces souvenirs et le geste de cette mendiante napolitaine qui baise la pièce de deux sous qu'on vient de lui jeter ; et la couleur de la liqueur Strega ; et le goût de la mostarda de Crémone ; et le format des grands quotidiens de Milan, de Rome, de Naples, de Gênes et d'ici ; et l'odeur des virginias et des spagnolettes ? Ou bien faut-il encore ajouter à ma liste le soleil dans les rues de Rome, et les marchandes de fleurs de la Place d'Espagne et le profil des grands toits plats avançant comme de longs cils sur les visages blancs des villas du Nord ? les façades peintes de couleurs vives (parfois, à une fausse fenêtre entr'ouverte s'incline le visage hideux d'une femme peinte) ; et la campagne toscane : les carrés de blé lustré vert et bleu entre les petits ormeaux qui échangent les cordes dures de la vigne. Un olivier pareil à une ronde de trois petites filles qui tournoient cheveux au vent. Sur les pentes mille pins arrondissent en même temps leur bouffée de verdure. Des compagnies de cyprès gardent les hauteurs.

Et le rapport de tout cela, encore, à l'opinion publique, aux idées des électeurs de M. Zanardelli, à ce que balbutient les petits politiciens dans les grands journaux, à ce

que chantent les grands poètes dans les petites revues, aux principes directeurs du Risorgimento, à l'anarchie des plus basses trattorie? (Mais cela est bien moins important que le rose si désolé dont les docks de Naples sont peints).

Non, j'ai entassé des mots sans avoir pu rendre cet *air* italien que je sens pourtant si bien. Il me semble que j'en trouve un peu dans Claude Lorrain, dans les vers de Maynard et surtout dans Malherbe. Je ne saurais dire pourquoi. Il y en avait aussi beaucoup au Savonarole, hier et ce soir (j'y passe ma vie). Il est temps que je me couche : il fait jour et on crie déjà : " Fieramosca ! "

Florence, dimanche 30 avril 19...

soir. Je prends mon bain et m'habille vers six heures, puis je vais goûter à l'Albion. A huit heures je soupe légèrement, et dès neuf heures je suis dans ma loge du Savonarole. Je m'y rassasie de bruits, et rentre au Carlton vers une heure du matin, plein des rêves les plus sublimes. Et jusqu'au matin j'écris des ébauches de poésies françaises (en vers libres, qu· j'intitulerai *Déjections* — afin que Cartuyvels croie que ça n'est pas sérieux. Je tiens à n'être jamais pris aux sérieux par les gens raisonnables et intelligents dont Cartuyvels est le type).

J'entends bien, justement, ce que le vieux Fidèle me dirait, s'il connaissait ma nouvelle manière de vivre :

— Vous dites que vous êtes poète, et vous dédaignez le jour du bon Dieu !

— Mais non, loin de là, j'aime tant le jour que je passe toute la nuit à l'attendre.

En effet, j'éprouve toujours ce sentiment que j'éprouvais dans mon enfance : le sentiment d'être supérieur à tous ceux qui avaient passé la nuit à dormir. Je disais à la vieille Lola et aux criadas de la maison :

— Oh oui, vous êtes reposées, mais moi, j'ai vu.

— Jésus ! et qu'avez-vous vu dans le noir, milordito ?

Je ne pouvais pas répondre. J'avais vu tant de choses, et de si belles choses. J'avais livré vingt batailles rangées contre le sommeil, contre la coutume qui veut que l'on dorme la nuit, contre toutes les idées et tous les principes de mes parents, des criadas et des autres gens *ordinaires*. Et j'étais vainqueur ; je pouvais laisser retomber ma tête trop chaude sur les seins de l'aube.

Cependant, je néglige beaucoup ce Journal.

J'ai toutes les nuits, à la sortie du Savonarole, des entrevues avec "Désir du Cœur", et souvent je l'emmène souper dans mes appartements du Carlton. Je sens bien que je pourrais, sans difficulté, obtenir d'elle les dernières faveurs. Mais... Elle me procure du moins un certain plaisir : celui de la regarder manger. Je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de choses plus agréables à voir qu'une jolie femme en robe basse qui mange de bon appétit de belles viandes saignantes.

Toutes ces journées, ces nuits plutôt, resteront sans

doute liées, dans mon souvenir, à la crise d'enthousiasme *malherbien* que je traverse en ce moment. Les strophes des grandes odes vont si bien avec les paysages de la Toscane, de la même famille, d'ailleurs, que les paysages de la Provence où Malherbe vécut longtemps. Et l'auteur me plaît tant, avec son surnom de Père Luxure ; sa vérole dont il était si fier ; les mots-massues dont il assommait les petites affectations d'enthousiasme de ses disciples ; la protection hautaine qu'il accordait au bon sens, lui qui était revenu de tout ; et le dédain qu'il avait pour son art, lui le Père de la Poésie moderne ! Le brave homme ! le bon ouvrier, élevant son Louvre de strophes au bord de la Seine ! le grand décorateur de la France ! Je ne prononce jamais son nom sans me sentir pénétré de respect, moi un étranger qui se mêle d'écrire en français — après lui, après tout ce qu'il a fait pour moi. Et quelle gifle le moindre de ses mots où il s'est raillé lui-même flanque à travers les petits prophètes et les rédempteurs du temps présent !

Encore une fois, j'ai triomphé de l'ombre, j'ai traversé le souterrain de la nuit, et déjà (voici que je parle en Malherbe) :

Et déjà devant moi les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

3 mai 19.....

Depuis quelques jours je néglige ce journal. J'ai tort :

je traverse actuellement une crise sentimentale dont je serai content, un jour, de posséder quelques documents. ' Il est probable qu'alors j'aurai de mes sentiments d'à présent une opinion différente, comme déjà j'envisage ma liaison avec Anastasie Retzuch tout autrement que je ne l'envisageais quand Tassoula vivait encore. Mais à cette époque j'avais dix-huit ans et je prenais plaisir à vivre d'illusions, ou plutôt je n'avais pas encore appris l'art difficile de la franchise envers soi-même. Tassoula, que ses parents avaient jetée dans mes bras, sans dot, et à laquelle je faisais une rente considérable, je voulais la voir comme une fille amoureuse qui avait tout sacrifié pour vivre avec moi : fortune, honneur, etc. Quand le duc de Waydberg se mit à la courtiser, je fermai les yeux et je fis tout ce que je pus pour qu'il l'épousât (il n'y comprit jamais rien) uniquement pour me donner, non, me payer, le plaisir de vivre dans l'intimité d'un tel personnage.

Quel enfantillage ! J'avais alors du monde l'idée que s'en font les petits bourgeois et les lecteurs de romans mondains : j'avais la superstition de ce que j'appelais “ la race ”, je croyais aux “ vieilles familles ” et j'éprouvais du plaisir chaque fois que je serrais la main d'un Européen dont le nom était précédé d'un grand titre nobiliaire. Puis, notre intrigue, notre ménage à trois : duc et duchesse de Waydberg et señor A. O. Barnabooth, cela me paraissait quelque chose d'important, de très mondain, d'européen en diable ! Sans doute je payais les dettes de jeu de M. de Waydberg ; mais n'étais-je pas l'amant de sa

femme ? Quel orgueil me remplissait lorsqu'on parlait devant moi du duc de Waydberg, lorsque je lisais le nom du duc de Waydberg dans les journaux. Les petits seigneurs pouvaient crever d'envie en songeant qu'ils ne seraient jamais présentés au duc de Waydberg ; et moi, jeune homme très plébéien, à l'âge où l'on considère encore comme un succès la séduction d'une bourgeoise, moi, j'avais fait épouser ma maîtresse au duc de Waydberg, et je l'entretenais. C'était le temps où être du monde faisait mon seul orgueil et où rester du monde était mon seul désir.

Je suis devenu plus difficile. La seule chose qui puisse me satisfaire aujourd'hui, c'est de voir clairement toutes choses en moi aussi bien que hors de moi : mes naïvetés d'adolescent, par exemple, aussi bien qu'en cet instant je vois jusqu'au fond la pure lumière toscane, avec la brume sèche des oliviers diaphanes, pleine d'étincelles d'argent.

En cela donc j'ai progressé, bien que parfois je me demande si j'ai jamais été dupe de mes visions, et si, tout en les suivant, je n'étais pas aussi clairvoyant pour tout le reste que je le suis maintenant ? Ah, du moins je me suis débarrassé de ces visions, c'est un fait.

Je me propose donc d'être avant tout, sapient de moi-même ; et je ne veux plus m'appliquer qu'à cela.

Mais il y a en moi, comme en chacun de nous sans doute, un esprit de ténèbres, une force qui me fait craindre l'audace de ma pensée et qui me fait adopter, en guise de vérité, le premier mensonge qui se présente

parmi la provision de mensonges en cours autour de nous. Et un jour j'ai vu cet Esprit de ténèbres, et c'était mon amour-propre.

Avant que j'eusse cherché pour tout de bon à voir clair en moi-même, mon Amour-propre vivait une vie de gros rentier, recevant bien, de temps en temps, quelque petite piqûre, à laquelle je l'avais exposé dans mon commerce avec mes semblables ; mais heureux et maître paisible de moi-même, il me guidait assez bien ; et je n'ai pas trop à me plaindre de sa domination, puisqu'il me semble bien que c'est lui qui m'a conduit où j'en suis, et qui m'a fait me retourner avec fureur contre lui-même. Car il est bien certain qu'à un moment, je me suis tenu ce raisonnement : “ Ainsi, le monde trouve à redire en moi ; il me découvre des ridicules et quelques défauts ; Cartuyvels dit que je n'ai pas le sentiment de la Propriété, et Guido de S. et Valery L., les deux inséparables, m'ont pris pour objet de leurs railleries (petits rentiers envieux), et à chaque instant la vie me donne mille démentis ; eh bien ! je m'examinerai et me critiquerai moi-même mille fois plus sévèrement que le Monde ne fait ”. Et c'est au moment où je commençais à donner effet à cette résolution que j'ai vu que l'amour-propre, qui me l'inspirait, était aussi le grand obstacle à mon projet.

C'était lui, l'ennemi sur la tête de qui je devais mettre les charbons ardents ! J'ai lutté héroïquement ; j'ai été impitoyable ; et sans cesse encore je porte sur cette plaie vive le fer rouge de mon mépris-de-moi-même et la pierre

infernale de mon introspection inflexible. Duel à mort entre moi et lui, dans la maison fermée de mon âme où personne ne peut venir séparer les combattants. Je le poursuis de chambre en chambre et jusqu'au dernier réduit du cellier ; là enfin je le saisis et je le serre à la gorge. " J'étouffe mon orgueil, dis-je, et c'est de là seulement que je veux tirer...

— Mon orgueil ! ricane l'ennemi surgissant tout vif derrière moi, tandis que je m'acharne à tordre l'ombre de cou d'une ombre.

Parfois je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de tout terminer par la fuite. Je sortirais de la maison et laisserais l'ennemi conchier et compisser les parquets et les murs ; peut-être sa propre puanteur finirait-elle par le tuer. Oui, sortir de moi, et fermer la porte, et jeter la clé sur le toit. Sortir de moi, mais pour aller où donc ? Et à qui me donner ?

Et sans cesse ainsi je rue et secoue le sale cavalier qui me maîtrise. J'ai tout fait. J'ai fréquenté exprès des compagnies où l'on se moquait de moi, et où je disais tout ce qu'il fallait pour que l'on continuât de se moquer de moi. J'ai courtisé le mépris. Chaque fois qu'il m'arrivait d'être méconnu je me réjouissais. " Tout le mal qu'on peut dire et penser de moi est encore bien au-dessous de la vérité ; on est vraiment trop doux de ne me traiter que d'homme vil et d'infâme. " Et tout aussitôt je me félicitais d'avoir trouvé cette formule : ça recommençait.

Et mon dégoût de moi-même est pourtant sincère, et je sens bien qu'il est justifié. Quand je m'examine bien, je me sens réellement vil et sot, et bas, et vilain jusqu'à la moelle des os, et tout à fait ce que je m'étais nommé moi-même, ce demi-vers de Corneille, mon ancienne devise :

Un homme sans honneur.

C'était le temps où j'avais commencé à découvrir mes défauts, mais où, dominé par l'amour-propre, je prétendais en faire des qualités et où je me glorifiais de ma bassesse (dans le moment de désespoir parfait où je composai un poème intitulé *L'Eterna Voluttà*). Aujourd'hui, cette bassesse de mon caractère, je me borne à la constater, sans l'enrichir de notes ni d'un commentaire ; car enfin mon seul souci est, désormais, de *voir clair*.

Et c'est bien l'excès d'amour-propre qui m'a mené à ceci, et qui m'accompagne encore. Tandis que j'écris, il se penche sur mon bras, l'Ennemi, et murmure :

— Quel courage, hein ? Mais c'est admirable, ça : tu t'infliges publiquement la plus cruelle des humiliations. Parler de ta bassesse de caractère, mais cela seul t'ennoblit ; et tu peux parler de ta lâcheté, va ; il n'y a que les braves qui osent parler de leur lâcheté, etc.

— Mais tu vois bien qu'aussitôt j'écris ce que tu me souffles à l'oreille.

— Et oui, tu pousses le courage jusqu'à me moucharder, grande âme ! Tu vois, tu recommences.

— Oh, à la fin...

Oui, il est toujours là. Tant pis ; accommodons-nous de sa présence et tâchons de le rendre de plus en plus subtil (il a déjà maigri de moitié depuis que je le taquine). Education de l'orgueil, quel programme ! Cela consisterait à lui donner carrière, à le satisfaire, à le pousser toujours plus avant jusqu'au point où il devient l'humilité et l'intelligence totale. Quand j'aurai le temps, j'essaierai.

Je n'ai pris ce long détour que pour en venir à mon projet d'analyser sans pitié mes sentiments pendant la crise que je traverse. Diable ! je n'ai rien de la vieille dame sentimentale, je veux regarder la réalité en face, et sans me boucher le nez, si elle pue. Du reste, cette volonté remonte loin chez moi : je me souviens que je reprochais à mes livres d'enfant de manquer de réalisme. Tout n'y était pas. Par exemple, on ne disait jamais à quel moment Alice allait au retrait, et quant au Chapelier, s'il était constipé, comme j'en étais sûr, pourquoi ne pas le dire tout droit ?

J'agitais ces pensées, voici peu d'instants, en soupant, dans mes appartements du Carlton, avec la personne qui signe " Désir du cœur " sur des cocottes en papier, et qui s'appelle en réalité Florrie Bailey. (Je crois même que je composais déjà, préméditant des tours de phrases et des alinéas.) Florrie, qui sortait des coulisses du Savonarole pleine d'historiettes et de fredons, s'étonnait de me voir tout absorbé, et m'a reproché assez vivement de m'ennuyer avec elle. Cela m'a déplu : je hais les femmes qui

ne comprennent pas qu'un homme soit grave en leur présence. Elles n'écoutent pas ce qu'on leur dit, leur pensée est ailleurs, mais que la figure de l'homme soit souriante, qu'il paraisse content, cela leur suffit. D'autres choses aussi me déplaisent chez elle ; je me suis conduit jusqu'ici en ami respectueux (elle en paraît surprise) et cependant on m'appelle déjà " my boy " et " silly man ". Elle ne manque pourtant pas de respectabilité dans la rue. Tout à fait une dame (je suis sorti avec elle trois fois). Mais, tête-à-tête avec moi, elle fait si bon marché de sa dignité que j'en souffre pour elle, et que chaque fois qu'elle s'abaisse devant moi pour me plaire, je voudrais me jeter à ses genoux et la supplier de se respecter davantage, de se respecter comme je la respecte moi-même.

" Ah, oui ! la vie des pauvres t'a déformée selon sa loi ; elle n'a pas meurtri ton corps, mais ton âme très douce et très pure que je vois dans tes yeux encore pleins d'enfance. Et depuis ton enfance en pinafore blanc et bérêt rouge jusqu'à ce soir où tu es là, avec ta gorge nue et riante, je ne veux rien savoir des chemins par lesquels tu as passé. Ou si tu m'en dis quelque chose, j'écouterai (pour t'aimer davantage) : tes fautes, pour les pleurer avec toi ; tes malheurs pour en prendre ma part. Les compliments pleins de mépris, les caresses pleines d'outrages, les baisers des riches, des officiers, des Messieurs ! tout ce que tu as subi, ah, comme je vais te vénérer et t'adorer pour tout cela, ma femme ! Comment te dédommager de ces années horribles que je vois dans ton passé ; comment

vous rendre tout ce que vous ont pris de pureté et de joie tous ces hommes de ma classe, ces riches effrayants qui ont osé faire de vous leur machine à plaisir ? Ce passé inexpiable...

— Mon pauvre garçon, pourquoi si maussade ? Si je vous ennuie, dites-le moi franchement. Non, ne vous fâchez pas ! Souriez donc, méchant garçon. Ah, voilà !

Je lui souris, mais sans conviction, comme en écrivant on emploie une expression toute faite, en se disant qu'on ne sait pas trouver mieux, et qu'on n'aura jamais aucun talent. Ça la contente. Elles s'inquiètent comme des nourrices quand elles ne voient pas rire leurs bébés. Je dis même quelques mots, un pauvre compliment, d'un ton beaucoup trop sincère, puis je reprends en moi-même : " Une grande injustice à réparer ; un être humain à sauver. Toute une vie de protection tendre, d'amoureux dévouement, cela seul peut réparer le tort que la vie vous a fait, ma douce Désir-du-Cœur. "

Je la contemple, à travers les fleurs et les verres, et au-delà des petits plats cuirassés de vermeil et d'argent. La plébéienne apprivoisée : je considère ses grands membres forts et doux sous la soie ouverte de toutes parts et qui, humiliée, fait place à la peau de blonde et d'enfant, rose, luisante, pleine de fossettes. Les deux longs rayons bleus coulent vers les tempes, glissent au haut des joues, se relèvent vers moi et semblent chercher. " La sauce aux crevettes " ? je devance le mouvement du maître d'hôtel et je la lui passe.

“ Oui, mange encore ! moi, je n’ai pas faim ; ta présence me suffit. Mais comme il m’est doux de penser que c’est moi qui te donne à manger. Mon argent se trouve soudain ennobli, de servir à un si bel usage : moi, pauvre moi, je nourris ce corps admirable ! Il y a toutes les filles du Warwickshire, et celle-ci, Florrie Bailey (un beau nom plébéien) que j’ai prise pour moi entre elles toutes, et qui leur ressemble comme une rose ressemble à d’autres roses. Ainsi vous avez fleuri pour moi, ma rose d’Angleterre, grande et vigoureuse.

Les deux rayons bleus concentrent sur moi toute leur lumière, les précieux coudes s’appuient sur la nappe ; les épaules rondes et un peu hautes s’avancent, et la petite tête qui s’offre, la bouche en avant, repose sur les doigts croisés.

— Now, listen...

Je m’y attendais : on me reproche de dépenser tant d’argent à envoyer des fleurs. “ Une pleine loge de fleurs à une si pauvre fille que je suis ! ”

“ Pauvre, et sans défense, et méprisée ! Et c’est exactement pour cela que je t’aime. Jamais je n’ai entendu plus nettement mon devoir, la silencieuse petite voix qui me dit : il faut que tu la rendes riche, heureuse et respectée. — Et je ne demanderai rien en échange, oh, absolument rien. ”

Comme je la reconduisais à travers les salons qu’on avait négligé d’éclairer, elle m’attira soudain contre elle :

— Let’s have a kiss, dear.

J'aurais voulu me dérober, protéger contre elle-même sa pudeur. La seule crainte d'être ridicule m'a retenu ; mais quel triste baiser !

5 mai.

Vingt-sept heures sans sommeil. Mon seul repos a été un bain froid et une friction, ce matin au petit jour. Et à huit heures j'étais déjà sur la route de Signa, chevauchant botte à botte avec Bettino.

Nous avons échangé des confidences. Naturellement, il désapprouve mes amours. Lui, fait rentrer dans les siennes des préoccupations d'élégance et de la vanité. Je sens bien qu'il a tort. Mais il juge de si haut ma position :

— Paradoxale fantaisie de blasé ! Byron à Venise ! Une petite fleur qu'on cueille en passant, caprice d'un soir. Mais il faut s'incliner bien bas pour la cueillir, etc. que je n'ose pas lui dire que je suis vraiment épris et que...

Et je lui mens aussitôt, par crainte de lui paraître ridicule et je joue mon rôle de blasé :

— Ne sais-tu pas qu'un poète français a dit que, pour avoir ses ébats, on devait aimer bas ?

Et voilà comme je respecte et protège celle que j'aime. Ah ! seule, une réparation publique, éclatante !...

Je me suis mis à détester Bettino de tout mon cœur. Il est tout pareil à ces jeunes bourgeois qui ont fait de ma Florrie ce qu'elle était quand je l'ai rencontrée, ce

qu'elle est pour ces quelques jours encore ; tout pareil à ces odieux riches qui lui ont donné leur mépris en échange de ses pauvres caresses d'enfant confiante. Oui, Bettino en habit me fait penser aux messieurs qu'on voit dans ces dessins qui s'appellent *Le Foyer de la Danse* ou *Dans les coulisses :* les figures de foie gras, les favoris ronds et blancs du gros baron de banque, tous ces jobards dont les tutus se moquent, mais qui sont triomphants quand même, puisqu'ils méprisent, puisqu'ils paient et puisqu'ils n'épousent pas ; et puisqu'ils représentent la "grande vie" aux yeux des petits bourgeois qui ne la connaîtront jamais. Qui sait, Bettino est peut-être dans les coulisses du Savonarole, pendant que moi j'attends dans un fiacre près de l'entrée des artistes ? Non, car il ne s'abaisserait pas jusqu'à fréquenter une fille de café-concert. Oh, cela demande une vengeance ! Je n'aurais qu'à faire un signe et le vieux marchese, le père de Bettino, me donnerait avec joie une de ses filles. Jamais il n'oserait rêver, même, une alliance aussi avantageuse que la mienne. Eh bien, le jour où... Ma richesse me permet tout, et je pourrais hésiter une seconde ?

Au retour, nous avons croisé une voiture fermée où j'ai cru voir Cartuyvels, sa bonne figure aride et bien rasée, et ses petites lunettes d'or. J'ai dû me tromper.

Et voici Florrie.

7 mai.

Ce matin, à une heure et demie, je me suis déclaré.

J'ai lancé un défi en règle au monstre qui garde Andromède, j'ai jeté mon gant à travers le mufle de la Société, qui allait écraser une femme. De là date ma grande réconciliation avec les pauvres : j'épouse une des leurs. Du reste, mon déclassement commencés par la vente de mes biens, ma démission d'homme du monde était incomplète sans cela. Désormais, je me dégoûterai moins.

C'était après le souper : nous étions seuls dans mon fumoir, assis dans des berceuses, Florrie mordant le bout d'une Muratti qu'elle n'allumait pas.

— Ma chère amie, lui dis-je, j'ai une très importante communication à vous faire. Voici ce que c'est... Mon nom est Archibaldo Olson Barnabooth, de Campamento ; j'ai vingt-trois ans ; mon revenu annuel est d'environ dix millions huit cent soixante mille livres sterling. Ma famille, originaire de Suède, vint s'établir au commencement du XVIII[e] siècle dans la vallée de l'Hudson. Mon père, jeune encore, émigra en Californie, puis à Cuba, enfin dans l'Amérique du Sud où il fit fortune. Je suis orphelin, sans frère ni sœur, absolument libre de vivre où je veux et comme je veux. Je suis donc pourvu d'amples moyens, et absolument indépendant, et d'une famille honorable. C'est pourquoi j'ose vous dire : voulez-vous être ma femme ?

Elle battit des mains en éclatant de rire. Elle n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle ! Et la plaisanterie n'était pas mauvaise !

J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'était pas une plaisanterie. Sans rien lui dire qui pût la blesser, je lui fis part de toutes les pensées que m'avaient inspirées sa pauvreté, sa jeunesse et sa beauté. Elle consentit enfin à croire que ma proposition était sérieuse. Mais je fus bien surpris à mon tour, quand elle me répondit avec le calme le plus naturel du monde qu'elle se sentait très honorée de ma demande, qu'elle y songerait, et qu'enfin elle me donnerait une réponse dans les vingt-quatre heures. Je m'aperçus alors que j'avais secrètement compté sur une explosion de joie, un délire de gratitude, et je me reprochai mon égoïsme. A la réflexion, la réserve qu'elle m'a montrée me plaît beaucoup.

Nous sommes restés assis longtemps sans rien dire, et sans même oser nous regarder. Je me redisais à moi-même la grande nouvelle. J'avais charge d'âme, désormais ; j'avais cessé d'être seul et sans poids ; ma vie s'était accrue d'une autre vie, et quelle vie ! Cette grande fille qui est douce et forte, nette et souple, et qui rit en montrant ses dents pures. Un autre monde ajouté au mien, avec cet être d'une autre race et d'une autre caste qui se donne à moi pour être nourri, protégé, aimé. J'accueillais tous mes nouveaux devoirs l'un après l'autre : la rétablir dans le respect du monde (une demi-douzaine de duels en perspective) ; les bijoux à choisir, les robes, le trousseau — le trousseau de la femme la plus riche du monde ; Paris, tenez-vous bien ! et toi, rue de la Paix... Et la maison conjugale à fonder : et, surtout, la lutte contre elle-même

pour l'arracher à son milieu et à ses habitudes (l'argent et la douceur suffiront, je crois).

Je commençais donc à vivre ! Je n'étais plus le richard inutile qu'on méprise à bon droit. Et devant ces intérêts nouveaux, mes plus chères occupations d'autrefois me paraissaient frivoles et ennuyeuses : les réceptions, le polo, la lecture, le repos des petites villes, le boutiquisme, même la composition des " Borborygmes " ! Comme je vais donc l'aimer...

Elle se mit à me parler de mon passé, puisque j'ai la honte d'avoir déjà un passé. Elle avait recueili quelques légendes sur mes rapports avec le duc de Waydberg et Anastasie Retzuch. (Ainsi, cela s'est répandu même en dehors du Monde ?) Je lui décrivis le dernier bel après-midi de cette aventure ; une semaine avant l'opération et quatorze jours avant la mort de la pauvre Tassoula. Je revoyais la promenade au bois de Boulogne, l'arrêt, au retour, devant la boutique de Cuvillier, rue de la Paix, (pour acheter un petit flacon d'amandes salées, les dernières qu'elle devait manger). Elle était pâle, sur les coussins de la victoria, tandis que le valet de pied, debout sur le trottoir, l'enveloppait d'une grande couverture de fourrure gris-bleu ; et le ciel d'hiver qui s'effaçait avec désespoir vers l'Opéra convenait bien à cette agonie de grand luxe.

Elle m'a parlé aussi des demoiselles Yarza. (Elle est ma foi bien renseignée.) Je lui ai dit la vérité, et que, malgré tout ce qu'elle avait pu entendre, elle ne trouverait pas des rivales en ces deux personnes que je protège de

loin. Si elle tient à cela, je les marierai, en les dotant, dès que l'aînée aura vingt ans. Je ne pense plus guère à elles que comme à deux poupées dont j'aimais surtout à changer les costumes.

— Tenez, si elles étaient ici, je les habillerais à l'ancienne mode liménienne : jupe de soie noire, un peu courte, bas roses et souliers noirs découverts à larges rubans noirs. Et la mantille noire aussi : le "petit toit" sur les cheveux et le front — vous n'imaginez pas comme ça peut être joli. Oh ! elles pourraient rester bien tranquilles près de vous et près de moi : elles me respectent comme un frère aîné. Des résignées à vie profonde : Ay, nosotas pobdes mujedes...

J'aurais voulu à mon tour l'interroger sur son passé. Je ne connais pas Warwick, où elle est née. J'imagine pourtant que cette ville ressemble à Saint-Albans, à Cantorbéry, à ces petites villes de comté que j'ai remplies, cinq minutes, du bruit de mes automobiles. Des rues vides entre des petites maisons où les gens sont si vertueux que leurs vertus s'étalent, aux vitres des fenêtres à trois pans, en inscriptions pieuses sur carton glacé. Le dimanche, tout cela ronfle d'hymnes chantées en famille, autour de la table du salon encombré de meubles victoriens. La fille aînée est au piano, et les autres chantent, l'âme perdue dans le lourd dimanche et dans l'éternité. L'église de pierre grise, rongée de siècles, sommeille au milieu de son petit cimetière bien tenu, où, du gazon, les pierres tombales sortent leur tête plate et où les grands tom-

beaux boiteux soulèvent leurs cornes grises. En été, les larges dômes roses des aubépins arrosent d'ombre en rond l'acre de Dieu, et les cytises pleurent sur lui de longues grappes d'or. Le dimanche pour chaque tombe il y a une fillette en robe blanche et en bas noirs. Tu étais là, le cœur tout sonore d'hymnes. Autour de l'église il y a les vieilles maisons avec leurs petits commerces dans les fenêtres basses et longues. Aimais-tu ces gâteaux de noix de coco, blancs et rouges, d'un rouge carminé vif comme une clarté ? Les pignons bas, les petites façades blanches découpées de poutres noires, et l'auberge de la Rose et de la Couronne, peinte en vert-brun ou en rose-brun écœurant, avec les épaisses lettres d'or près du toit, et son bar aux portes de faux acajou, ses glaces à grands dessins blancs, ses cuivres comme à Londres. Et ces allées de maisons neuves en brique nue, saignante... Le matin, les servantes en chapeau de paille noire cirée, agenouillées, blanchissent les seuils glacés... Et les quartiers pauvres, les tiens, où brille le soir la tache graisseuse d'un store rouge de pub, et où les ménagères, en tablier blanc et en casquette de drap, attendent sur le pas des portes le retour de leur " bon homme " pour le thé... Tu étais dans la ruelle à côté ; deux petits garçons jouaient un triste cricket dans l'arrière-jardin des voisins. Une voix criait : " Florrie ! " et c'était toi. Tu revenais en courant, tu te perchais un instant sur tes hautes jambes pour rattacher ta jarretière, et tu disais au lambin petit frère : " Come on ! "

d'une voix aiguë qui traînait au long des murs rouges... Et tu as connu ces jours où la vie était si pesante qu'on perdait toutes les heures à essayer de la soulever...

C'est drôle, comme nous sommes restés gênés l'un en face de l'autre, tout ce soir. Dans quinze jours peut-être je la présenterai aux sœurs de Bettino. Tous les journaux illustrés du monde vont publier nos deux portraits. Quel événement dans Leicester square ! Je souhaiterais plutôt qu'on n'en parlât pas, mais c'est impossible. Et cela fait partie du projet de réhabilitation. Tout de même, quel coup de *théâtre* en effet ! Cartuyvels en deviendra fou, et on l'entendra délirer sur les ruines de ses préjugés sociaux mis à sac. Mais aussi : rendre une femme heureuse, quelle destinée ! Quand je ne serais bon qu'à cela, ce serait déjà très beau...

Florence, 10 mai.

Maintenant que la crise est passée, je veux m'en faire l'impartial historien.

Avant-hier matin, comme j'attendais, dans mes appartements du Carlton, la réponse de Florrie Bailey, on m'annonça Cartuyvels. Il entre, me fait son plus beau salut (appris jadis à la cour de *** lorsqu'il était premier valet de chambre et confident du feu monarque), et s'assied dans le fauteuil que je lui pousse.

— Et vous allez bien, Cartuyvels ?

Je me rappelle alors que j'ai pris l'habitude de le tutoyer dans les conversations imaginaires que j'ai avec

lui ; alors que dans la réalité, sentant qu'il désapprouve en secret toutes mes voies, je le traite avec une certaine déférence pleine d'hypocrisie.

Oh, non ! il ne venait pas me parler d'affaires : il sait trop bien que cela m'ennuie. Mais il allait à Naples attendre l'arrivée du paquebot qui ramène des Etats-Unis son neveu Tournier de Zamble, et il n'avait pas voulu traverser Florence sans me saluer.

Cependant cette petite boîte de cuir qu'il a posée sur la table ? Des papiers personnels, sans doute...

Il met avec soin ses lunettes d'or à verres carrés sur son nez long et mince. Je regarde sa tête toute chauve et sa figure rasée, calme, appliquée, de vieille chèvre qui n'a plus de malice ; ses yeux gris pleins de douceur et sa bouche vraiment fine. Il commence à parler, avec son accent anglo-flamand avec ses phrases embarrassées de " heu... " de " hem... " non pas maladresse, mais manie : le même paraphe qu'il ajouterait à chaque mot d'une main un peu tremblante.

— J'étais à Dresde l'autre jour ; j'y ai rencontré son Altesse...

— Stéphane ?

— Oui : il va bien, et désire vous voir. Irez-vous en Russie cet été ? C'est lui qui me l'a demandé. Et encore ceci : il s'étonne, comme moi, qu'on ne vous ait pas vu aux réunions de polo, cette année, en Angleterre. Il paraît que les Mato-Suarès y ont amené quarante-deux poneys de leurs estancias de Corrientes, pour jouer avec

le duc de Christminster, le prince de Xaintrailles et lord Molland. Tous vos compatriotes sont là-bas, en ce moment ; les Santa-Pau, Pablo Barnevo, Ladislao Saenz, José Maria O'Rourke. Les Peña-Taratt ont amarré leur house-boat sous la terrasse de Richmond, et Lord Worley a installé le sien (votre " Hooligan " que nous lui avons vendu) à Hampton-Court. Il y a une charmante société là-bas ! Plusieurs house-boats ont un garage d'automobiles à bord, et ces messieurs motorent le long de la Tamise, d'un house-boat à l'autre ; quelques-uns ont des chaloupes à vapeur et prennent la voie d'eau pour se faire visite. J'ai été vraiment peiné quand j'ai vu votre bel " Hooligan ", tout blanc, avec ses deux étages de fenêtres fleuries, sa terrasse et les jeunes filles étendues sur les hamacs entre les colonnes de la pergola, et quand j'ai pensé au temps où il était à vous. Mais vous avez voulu tout vendre. Je n'y reviens pas ! vous connaissez mon opinion là-dessus. Ainsi, votre écurie a été une mauvaise affaire, à deux points de vue. D'abord, puisque vous ne vouliez pas que les chevaux fussent vendus en un seul lot, nous avons été forcés de décliner les offres très avantageuses de Vanderkilt, et vendre à perte Braïla II et Anade. Oui, tout cela vous importe peu, je le sais. Un autre aspect de cette affaire vous intéressera, je pense, davantage. L'impression produite sur le marché financier par la vente de l'écurie Barnabooth a été désastreuse. Quelques journaux n'ont pas manqué de saisir cette occasion pour répandre des bruits inquiétants : la preuve était là, disaient-ils :

l'Ecurie Barnabooth se vendait. Ça a produit un rush terrible dans Lombard street. Les gens ont campé dans les rues, aux portes de nos trois établissements...

— Grand émoi dans les guanos !

— Vous n'avez pas vu ces choses ! Les figures des vieilles demoiselles qui avaient mis tout leur avoir dans les Fonds Andins. Scotland Yard a dû envoyer des forces sur les lieux pour assurer le trafic ; les camelots ont fait de bonnes journées à louer des pliants.

— Ils pensaient donc à s'asseoir, ces angoissés ? Enfin, tant mieux pour les camelots de Londres. C'est à moi qu'ils doivent ces bonnes journées.

— Sans doute ; mais la petite épargne a dû à votre caprice des journées bien mauvaises. D'autant plus que certaines feuilles sans scrupules exploitaient la terreur, et nous savons pour le compte de qui ! " On vendait, après l'Ecurie Barnabooth, l'hôtel particulier de Mayfair ; deux jours après ce furent les yachts : " Le Parvenu " et le " Narrenschiff " ; puis l'hôtel des Champs-Elysées, le casino de Florence s'étaient vendus ; puis ce fut le tour des villas de Mustapha et de Lussin-Piccolo ; tout, jusqu'aux automobiles ! " On parlait même des bijoux de votre Majes — je veux dire, de vos bijoux. Un homme qui avait mis toute sa fortune (deux cent mille livres sterling) dans les Fonds Andins s'est tiré un coup de revolver devant la porte de notre office central. Rassurez-vous, il s'est manqué. Du reste, voici quelques journaux illustrés qui vous montreront...

Et il tire de sa petite boîte de cuir quelques journaux anglais.

Ah ! cette fois j'ai compris. Ces photographies en disent plus long que toutes les paroles traînantes de Cartuyvels. *Scènes devant les offices de la Compagnie Industrielle des Andes et de la Côte du Pacifique, les 7 et 8 avril* 190... Quoi ! pendant qu'avec Stéphane je disais un poétique adieu aux restaurations de la banlieue berlinoise ! Oui, la petite épargne, je la voyais, à la frange de cette queue de gens sur le trottoir humide et dans cet air que chauffe mal un soleil fondu. Je la reconnaissais, la Petite Epargne, avec sa robe décente qui sent la lavande, ses gants usés, sa capote à brides et les roses desséchées de sa douce figure, et ses pauvres sourires, et son petit front vieux et bombé, plein de sagesse. Elle était là, regardant devant elle et ne dépassant pas l'alignement prescrit par le policeman. Elle me faisait penser à Battersea et à Clapham, à tous les quartiers décents, médiocres et loin du centre, et que je connais mal, ne les ayant jamais traversés qu'en voiture. O petite épargne, et c'est moi qui vous ai appelée hors de Battersea et qui vous ai donné ce regard fixe et cet air malheureux, et peut-être quelques cheveux blancs sous la capote très comme il faut ? Comment expier jamais ?... J'irai à Londres, je me ferai inscrire comme valet dans une agence domestique et gratuitement je ferai votre ménage et tous les travaux les plus abjects... — J'ai demandé à Cartuyvels :

— Pensaient-ils à moi tous ces gens-là ?

— Très probablement ils venaient d'apprendre votre nom en entendant parler de l'Ecurie Barnabooth.

— Ils devaient me maudire ?

— Non pas ! Ils étaient bien trop occupés de leur argent pour songer à vous, dont ils ne savaient rien sinon que vous deviez être, quelque part, un Américain ruiné.

— Alors, ils me plaignaient ?

— Mais non ! Ils ne pouvaient penser qu'à leur argent, à leur vie menacée, en somme. Mettez-vous à leur place.

— Je ne veux pas me mettre à leur place. J'aime mieux m'amuser à regarder ces photographies. Quelles figures réjouissantes ils avaient prises ! Dommage que je ne me sois pas trouvé à Londres à ce moment, je serais allé leur louer des pliants ! Oui, vous avez raison : pas d'amour perdu entre eux et moi. Ils n'avaient pas pitié de l'Américain ruiné. Pourquoi aurais-je pitié d'eux ? Je regrette seulement que l'homme qui s'est tiré un coup de revolver en mon honneur se soit manqué. Mais pour le reste, ah, que j'ai bien fait de tout faire vendre ! Et quelles heureuses conséquences a eues cette vente ! Voyez donc la tête de la vieille fille, là, au premier rang, Cartuyvels. La statue allégorique de la Petite Epargne en détresse. J'allais la plaindre, ma foi. Mais je songe à sa saleté morale : cette bouche serrée et ces yeux étroits attentifs au compte de la monnaie. Je la connais, la bonne créature. La vertu même, avec la Médisance et l'Hypocrisie marchant à ses côtés, selon l'usage. Elle promène tous les petits racontars de son quartier de maison en maison. Elle

déplore bien haut les écarts de conduite du prochain, tout en se réjouissant secrètement d'avoir un concurrent de moins sur le sentier des vertus domestiques. Elle s'efforce toujours de mettre le monde entier dans son tort ; et elle torture la malheureuse servante qu'elle a sous ses ordres. Je la connais la gueuse ! Ce qu'elle respecte par dessus tout, c'est la chose la plus méprisable qui soit : l'ordre social. Tous les membres de la famille royale sont des saints ou des hommes de génie ; la noblesse a toutes les vertus et tous les talents ; et elle-même, la Petite Epargne, est le modèle de la vie comme elle doit être vécue : ne va-t-elle pas tous les dimanches à l'église, et ne méprise-t-elle pas du fond du cœur tous les pécheurs qui n'y vont pas, et tous les irréguliers, comme moi, qui ne font pas d'économies ? Oh, je cherche à quels désordres inouïs je pourrais me livrer devant elle pour arriver à mériter tout son mépris ! Ou plutôt non : Tartuffe ! Par un faux-semblant de vertu et de piété gagner son estime, lui paraître aussi innocent qu'elle croit le paraître, et tout à coup bondir sur elle, la dépouiller, et lui rire au nez longtemps. — Et comment a fini cette charmante comédie ?

— On a fait une contre-campagne de presse et on a payé à bureaux ouverts pendant quinze jours, au bout desquels le public a repris confiance et a rapporté ses fonds. Vous n'avez donc pas lu de journaux depuis deux mois ?

— Que m'importent les journaux ? Du reste, si j'avais été au courant de cette histoire, j'aurais donné l'ordre de

suspendre les paiements et me serais fait déclarer en faillite. Pour avoir le plaisir de ruiner la Petite Epargne ; pour l'obliger de penser à moi. J'aurais été condamné à quelques années de prison, purement nominales, puisque je me serais mis hors de portée de Scotland Yard. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, Cartuyvels ? Moi qui ai tellement besoin de déconsidération et qui cherche à me faire expulser des quelques cercles très fermés auxquels j'appartiens encore. L'occasion était bonne : quelle sortie du monde des affaires et du monde des cercles ! " Demandez les dernières nouvelles ; krach de cent millions de livres. Monsieur Barnabooth en fuite, etc. " — Les affaires, quelle honte ! la prison est moins ignoble. C'est encore une des maximes de la Petite Epargne que tout ce qui fait aller le commerce est bon. Mais la prostitution est excellente pour le commerce. Le commerce, c'est la prostitution. Comment voulez-vous que moi qui suis dans les affaires, je sois autre chose qu'un Homme sans Honneur ?

— Ces réflexions philosophiques, Monsieur, sont en dehors de la question. Les directeurs de la Compagnie des Andes et du Pacifique ont tout arrangé au mieux de vos intérêts et des intérêts du public.

— Tant mieux, puisque je n'ai pas eu à m'en occuper. Mais je crois, Cartuyvels, que vous me parlez d'affaires ?

— Notre conversation nous a naturellement conduits là. Mais j'aurais voulu vous faire remarquer, en passant, combien il est dangereux souvent, et hasardeux toujours,

de sortir volontairement de la position sociale où le destin nous a placés. Pour vous déclasser, comme vous appeliez cela, vous avez failli faire des milliers de malheureux.

— Mais puisqu'on l'a contenté, ce bétail ! Et du reste, n'ai-je pas ainsi réussi à me débarrasser du démon qui me chevauchait : le démon de la propriété immobilière ? La propriété immobilière, quelle souillure ! Un train de maison, le luxe, l'importance sociale : quels ridicules pour un jeune homme seul !

Cartuyvels fait sa figure de chèvre attristée, de chèvre qui aurait eu des malheurs. Pas de raillerie dans ses yeux ; du moins je ne crois pas ; je les vois mal derrière les petits verres carrés bordés d'or. Que pense-t-il de moi ? Il sait bien que je ne suis pas fou, et que je suis moins puéril que ce que je dis. Les sorties contre l'ordre social, la vertu, la respectabilité bourgeoise n'émeuvent jamais les malins qui savent qu'il n'y a qu'un grand fait : l'argent. Et je termine par un dernier enfantillage que j'ai l'enfantillage de trouver bien hardi :

— Cartuyvels, fallait-il que mon père fut un grand brigand de finance pour m'avoir légué une si formidable richesse ?

Cartuyvels encaisse patiemment, et reprend aussitôt :

— Je suis heureux de vous trouver dans cette disposition d'esprit plaisante. On m'a dit une chose : vous seriez sur le point de vous marier ?

— Cartuyvels, vous me faites espionner ! je m'en doutais !

— Il ne s'agit pas de vous faire espionner, mais de

veiller à votre sécurité. Quand vous vous êtes mis à voyager seul, avec un coffre plein de billets de banque, et sans armes, j'ai pourvu à votre sauvegarde, voilà tout. En Bosnie, au nez des gendarmes allemands, on enlève des voyageurs pour les rançonner. Le mois dernier, dans un village des Apennins, les paysans ont failli tuer Vanderkilt sous prétexte que son automobile avait écrasé un enfant ; une histoire inventée, naturellement, pour tirer de lui un gros chèque. Du reste, vos gardes du corps y mettent de la discrétion : vous ne les voyez même pas.

— Ils vous adressent pourtant des rapports sur ma vie privée.

— Un homme tel que vous, jeune et qui ne craint pas d'aller partout, et à la vie duquel tant de grands intérêts sont liés, est sans cesse exposé, même lorsqu'il garde le plus strict incognito. Il est de mon devoir...

Je ne discute même pas. Je me résigne à la merci de Cartuyvels. Il faut que le jeune crétin milliardaire se promène dans le monde en traînant un fil à la patte. Et moi qui avais pensé m'affranchir de la tutelle de Cartuyvels en vendant mes biens !

— Cartuyvels, vous êtes Mentor et je suis Télémaque — un Télémaque très indocile. Vous n'allez pas vous changer en Minerve tout d'un coup ? Prévenez-moi. Et, dites, il y a longtemps que vous me faites “ protéger ” ?

— Depuis votre départ de Berlin, et jusqu'à ces deux derniers jours. Je puis vous affirmer que Monsieur Maxime Claremoris n'est pour rien dans cette affaire.

— Je ne l'avais pas soupçonné, Cartuyvels. Qui me suit?

— Deux détectives que vous ne connaissez pas, des gens sûrs.

— J'ai dû les voir ?

— Possible, mais eux m'ont affirmé que vous n'aviez pas fait attention à eux.

— Ils m'ont suivi partout tous les jours ?

— Oui, un jour l'un, un jour l'autre. Le jour, en effet.

— Et la nuit ?

— La nuit, c'est une autre personne qui vous surveillait. Une femme.

— Une femme ! J'aurais aimé le savoir. Elle était peut-être cachée derrière les rideaux de ma chambre à coucher ?

— Elle n'était pas cachée du tout. Vous la voyiez et vous lui parliez. Vous l'avez même demandée en mariage il y a vingt-quatre heures.

— Florrie Bailey !

— Quelque chose comme ça. En tous cas elle a dû se présenter à vous sous le nom de guerre de Joie du Cœur, ou de Désir du Cœur, enfin quelque sotte appellation sentimentale dans ce genre.

— C'est faux !

(J'ai hurlé cela, et de toute mon âme je souhaitais que ce fût faux en effet.)

Cartuyvels, insensible à mon interruption, continuait de sa voix tâtonnante :

— Cette jeune femme m'a été très utile. C'est une

prostituée, mais assez intelligente. Jolie avec ça. Mais je n'ai pas besoin de vous la décrire.

— Quel conte ! c'est la Dame-Détective qu'on voit annoncée à la dernière page des journaux, n'est-ce pas Dès qu'on a su que j'étais ici, votre agence de police privée l'a envoyée à Florence ; arrivée là, la Dame Détective a su que je fréquentais le Savonarole, et elle s'y est engagée comme danseuse, car elle fait tous les métiers, comme un personnage de roman policier. Mais comment a-t-elle fait pour que je la choisisse, elle ? Vous voyez bien que ça ne tient pas debout !

— En effet. Aussi la chose est-elle beaucoup plus simple : quand mes agents ont vu que vous recherchiez cette fille ils se sont abouchés avec elle, et elle a consenti, pour de l'argent naturellement, à les aider.

— C'est faux ! Elle s'est moquée de vous, j'en ai la certitude ! C'est même très drôle, d'avoir pris votre argent de cette façon. Je vous le rendrai. Et la preuve qu'elle s'est moquée de vous, c'est que je l'épouse.

— Non, vous ne l'épousez pas.

— Vous m'en empêcherez ?

— Je sais trop ma place, et mon devoir envers vous, pour contrarier jamais vos volontés. Mais le fait est que cette personne m'a chargé de vous porter la réponse qu'elle a cru devoir faire à vos propositions matrimoniales, et cette réponse est négative.

— La preuve ?

— La voici. C'est, comme vous le pouvez voir, écrit

et signé d'elle un reçu d'une certaine somme acceptée sous condition que la soussignée quittera Florence et l'Italie dans les vingt-quatre heures. Vous comprenez : je n'ai plus besoin de ses services : je la paie et je la congédie. Nous pouvons être sûrs qu'elle ne manquera pas de discrétion.

— Cartuyvels, vous êtes trop fort ; mais qui me prouve que ce reçu est bien écrit par la personne en question ? Qui me prouve que vous ne l'avez pas obtenu par menaces ? Et pourquoi tout cela ne serait-il pas une invention de vous ?

— Allez la voir.

— Car enfin il y a pour moi une chose inexplicable : comment a-t-elle consenti à vous servir au risque de me déplaire alors que je lui offre mille fois plus que vous ne lui donnez ; alors que je suis sans doute la plus grande chance de sa vie ? C'est fou, qu'elle puisse hésiter entre nous deux. Vous êtes son amant.

— Oh, Monsieur Barnabooth ! à mon âge.

— Je saurai bien la convaincre. Vous me la donnerez à l'autel. Oui, quand tout ce que vous me dites serait vrai, je l'épouse.

Je sens que je m'enferre, que la partie est perdue, ou plutôt qu'il n'y a jamais eu de partie engagée, que j'ai été joué depuis le commencement de cette affaire, et que j'ai tort, et qu'à chaque mot que je prononce j'aggrave mon tort et mon ridicule. Mais une puissance méchante m'oblige à continuer.

— Vous l'épousez ? eh bien, je suis content de posséder là un grand nombre de photographies de Madame — comment l'appelez-vous ? — Florrie Barnabooth, dans toutes sortes de très curieuses attitudes. Voulez-vous les...

— Donnez !

Voilà donc ce que contenait la petite boîte en cuir. L'horreur des horreurs. Je feuillette l'album, la tête en feu. Ma pauvre bien-aimée, comment avez-vous pu tomber à cet abîme d'infamie ? et rendre ainsi votre honte publique ?

— C'est elle qui me l'a prêté, dit Cartuyvels avec douceur ; elle l'emporte avec elle en voyage ; ce sont des souvenirs, vous comprenez.

C'est là ce terrible passé dont je l'absolvais de si bon cœur. Dont je l'absous encore ! Un cycle de l'enfer et des postures de damnée. La tendresse jetée au fumier ; le crachat sur l'âme. Oh, comme la chasteté est belle ! Ainsi la mort pourra te revêtir d'innocence, et ceci resterait encore : cette chose !...

— Ces photographies sont très appréciées des amateurs : elles se sont beaucoup vendues, dit Cartuyvels. Vous voyez que cette jeune personne ajoute à ses talents d'artiste chorégraphique et de détective privée certaines aptitudes spéciales sur lesquelles vous me dispenserez d'insister. Elle est tout à fait l'épouse qui convient à un honnête homme.

Il lui faut donc subir la raillerie du premier venu. Oh, que j'ai grande pitié d'elle ! Je pourrais mourir de pitié. Ma naïveté me fait honte devant tant d'avilissement. Oh, partager avec elle le mépris du monde ! Car il m'est

intolérable de penser que tandis que le monde me respecte, que tous les échos mondains de tous les journaux d'Europe enregistrent avec soin mes déplacements, et que je suis A. O. Barnabooth, le fils de l'Inca, le riche amateur bien connu, le sportsman si apprécié, etc., cette âme, ma sœur, sert à la débauche de tous les passants.

— Cartuyvels, c'est de vous seul que je veux la recevoir à l'autel. Je l'épouse, entendez-vous ; je l'épouse sur le champ.

— Encore une fois je ne m'y oppose pas, si elle y consent. Mais allez lui parler, je vous en prie ; nous aurons fini plus vite cette pénible discussion.

— J'y vais.

— Fort bien. Rapportez-lui donc cet album : je ne sais qu'en faire, et ce n'est pas un objet qu'un homme qui se respecte... Attendez, je vous prie ; j'ai arrangé avec elle... c'est-à-dire que, sans un mot de moi, elle ne vous recevrait pas. Voici ma carte.

J'y suis allé à pied, courant presque. J'avais laissé Cartuyvels devant la table servie ; je ne pensais guère à manger. Elle était chez elle et m'a reçu.

— Pardonnez-moi de m'être amusée, l'autre jour, à vous faire parler de votre passé et de vos amies. Mais j'étais embarrassée pour trouver un sujet de conversation. Je ne pouvais pas vous dire la vérité, quel rôle je jouais auprès de vous, n'est-ce pas ? J'espère toutefois que j'ai contribué à vous distraire un peu, et beaucoup de mercis pour les charmants soupers que vous m'avez donnés.

Après tout, mon cher, nous avons eu un joli temps, vous et moi, au premier étage du Carlton.

Elle me débarrassa de mon chapeau et de l'album avec un sourire tout à fait mondain.

— Plutôt scabreux, n'est-ce pas ? dit-elle faisant allusion au contenu de l'album. (Il fallait vraiment que je n'eusse pas envie de rire.) Je dis alors que j'étais venu pour connaître les raisons de son refus, et que j'attendais d'elle une explication complète et franche.

— Mon pauvre cher garçon, si simple ! que vous voulez-vous que je vous dise, sinon que je ne veux pas me marier ? Que je veux rester fille, devenir une horrible vieille fille avec des lunettes, et plus de boucles blondes, et plus de danse en sabots ! Oh ! je vous en prie, ne prenez plus cet air malheureux qui me fâche ! Voulez-vous connaître la réelle vérité, mon cher ? Savez-vous, il y a deux sortes d'amoureux, mon cher : la bonne sorte et la mauvaise sorte, naturellement. J'ai reconnu tout de suite que vous appartenez à la mauvaise espèce parce que vous ne riez pas quand je suis près de vous. Ceux qui rient sont de la bonne sorte : des hommes qui viennent à nous telles que nous sommes, pour s'amuser, pour oublier leurs soucis : des vieux hommes d'affaires, des jeunes officiers en congé, des hommes mariés qui connaissent la vie. Et aussi un petit nombre de jeunes gens qui dans l'existence de tous les jours sont occupés et sérieux, trop ambitieux pour avoir la bêtise de tomber amoureux de filles comme nous. Ceux-là, oui, sont gais.

aimables, gentils, de braves compagnons, pour sûr. Il y en a qui sont contents de nous habiller, de nous donner des bijoux, pour montrer leur richesse, et aussi pour nous faire plaisir. Ils aiment à montrer leur argent. Qui les blâmerait ? C'est pour fréquenter de tels jeunes gens que je suis devenue une gaiety girl ; mon tempérament est pareil au leur : un joyeux rire, des soupers, du champagne et des baisers, le côté ensoleillé de la vie et les soucis chassés loin. Nous sommes les gens qui tirons le meilleur parti possible de la vie ; et pas de sentiment inutile. L'homme marié vient oublier près de mon visage la figure chagrine de sa femme ; comme dit la chanson : “ la figure pleine de chagrin de l'épouse ”. Je le console, et en récompense il me donne sa gaîté, ses bons moments, et il faut bien que j'en vaille la peine. J'ai moi aussi une mission sociale, et du mépris des sots et des hypocrites, je me soucie comme de ça ! Mon pauvre cher garçon, je vous dirai ce qui vous manque : vous n'êtes pas du tout cette espèce d'homme, pas du tout un noceur. On m'avait dit que vous voyagiez avec un harem. J'avais trouvé cela très bien, pour un homme riche : il y en a tant qui ne pensent qu'aux chevaux et au jeu, et les pauvres filles se dessèchent devant les bijoux des devantures. Bien, je m'étais dit que je serais contente d'entrer dans votre harem : je me serais très bien entendue avec les autres épouses de mon sultan. Et j'ai vu que ce n'était pas du tout cela. Vous ne pouvez pas avoir de harem : vous êtes trop mortellement sérieux

dans votre amour. Vous ne venez pas chercher de l'amusement près de nous mais de l'ennui et des devoirs. Non, laissez-moi continuer ! Vous ne savez pas ce que vous voulez ; mais je le sais : vous ne pensez qu'à vous choisir une épouse, mon cher garçon, et vous demandez cela à la première fille qui vous plaît : à moi, de toutes les filles du monde ! Mais je ne pourrais pas vous faire une bonne petite femme. Oui, je n'aurai rien à faire qu'à plaire à mon seigneur ? Mais pour plaire à mon seigneur il faut une maison bien tenue. J'aurais une intendante ? Mais qui surveillera l'intendante ? Voyez, je ne suis même pas capable de faire mettre en ordre mon petit ménage de pauvre danseuse. Non, cher, ce n'est pas possible. Je vous aimerais bien, mon grand écolier stupide, mais vous épouser ! Demandez-moi aussi de me faire nonne. O cher ! ô cher ! n'est-ce pas drôle !

Et si je vous disais : suivez-moi, sans cérémonie de mariage, et venez avec moi. Eh bien, vous viendriez quand même, et vous me suivriez de ville en ville, et vous seriez dans la salle comme un enfant bien sage pendant que je rirais avec mes amies derrière les portants. Ça serait commode pour moi, à cause de l'argent. Mais je vous sentirais près de moi avec votre jalousie et votre chagrin. Vous pleureriez tous les jours à cause de ma vie de papillon (j'en ai connu de plus forts que vous qui pleuraient tous les jours à cause de leur chère jeune fille) ; et cela ne m'amuserait pas, vous savez, pas du tout ! Vous viendriez, je sais, parce que vous espéreriez m'amener

peu à peu à vous épouser ; oui, à quitter le théâtre, et puis une chose et puis une autre chose, jusqu'à ce que je sois devenue une bonne petite femme pour vous, avec le visage plein de chagrin de l'épouse. Non, j'ai été ainsi ennuyée une fois ; je ne veux pas que cela recommence. Et je ne me soucie pas de l'argent, réellement. Que je puisse envoyer à chaque fin de mois un mandat postal à ma vieille mère à Warwick, cela me suffit. Je suis une artiste malgré tout, et vraiment, je ne me soucie pas de l'argent... Voulez-vous que je vous donne un bon conseil en échange des cadeaux que vous m'avez faits ? Et je voudrais donner le même conseil à tous les jeunes gens non ambitieux et oisifs comme vous : n'aimez pas parmi les gaiety girls ! Regardez autour de vous, et épousez une fille de votre rang social. Ceux qui travaillent et qui peinent pour s'élever dans la vie cherchent des amusements : et nous voici pour eux. Mais ceux qui n'ont qu'à s'amuser cherchent des charges, et qu'ils prennent donc des filles de leur rang social. Maintenant, pour moi, si vous êtes encore célibataire, repassez dans quinze ans et peut-être que je dirai oui.

— Vous avez bien réfléchi...

— A la chance que vous m'offriez ? Oh, d'abord je peux la retrouver : vous n'êtes pas le seul homme riche de la terre. Et faut-il vous répéter que j'aime mieux être pauvre et libre que riche et attachée ? Et ainsi, cher, adieu. Je pars pour l'Autriche, et peut-être que nous nous reverrons, mais ne le faites pas exprès. De toutes façons, vous

entendrez parler de moi. Oui, par les journaux, par tout le monde.

— Comment ?

— Vous verrez. C'est une chose à laquelle j'ai pensé toutes ces dernières années ; depuis un très long temps. Une grande chose, qui en changera beaucoup de petites dans le monde. Je redeviens intéressante, il semble. Je vous dis que c'est une chose à laquelle personne n'a pensé ; très simple, très bonne, qui fera beaucoup de bien à tout le monde. Mais vous n'attendez pas que cela soit su de vous avant tout le monde ? Auparavant, il faut que je vive quelque temps en Allemagne... Oh, dans quatre ans, deux ans et demi peut-être ; c'est difficile à savoir ; le monde n'est pas encore tout à fait prêt. Bien, bien, adieu. Retenez bien mon nom : Florrie Bailey ; tout homme un jour le saura.

— Quelque chose de social, je suppose ?

— Ne supposez rien. Mon cher garçon, il raut que je ferme la porte sur vous ; ma malle n'est pas prête et je pars ce soir à six heures.

Elle retint ma main.

— Let's have a kiss, dearie, murmura-t-elle en m'attirant, comme elle avait fait dans le salon du Carlton un soir. Et cent baisers, et deux cents, et autant que nous pourrons nous en donner dans une heure. Je me dépêcherai un peu plus pour faire ma malle. Vous avez été si bon...

Elle souriait, le regard fixe, la lèvre supérieure froissée. Je passai devant elle brusquement, sans l'embrasser : elle

m'inspirait un grand dégoût. L'instant d'avant, je l'avais vue sur une des grandes scènes de variétés d'une capitale, devant dix mille spectateurs, arrêtant soudain l'orchestre, et disant à haute voix quelques mots dont le monde restait bouleversé : la solution de tous les problèmes, un bonheur qui fait délirer. Maintenant je ne voyais en elle que la prostituée, masseuse obscène, lutteuse immonde ; la puanteur de sa vie me piquait le nez. Sa colère répondit tout de suite à mon mépris : derrière moi la porte fut refermée brutalement.

Cartuyvels, que j'avais laissé devant la table servie, avait voulu m'attendre pour déjeuner. Je me sentis à mon aise près de lui et c'était une chose à laquelle je ne m'attendais guère. Est-ce tout simplement parce que Cartuyvels est plus près de mon "rang social" que Florrie Bailey ? J'éprouvais surtout du soulagement. Cartuyvels ne triomphait pas ; il gardait son air respectueux ; il était aussi calme que s'il eût posé pour son portrait.

— Eh bien, ma fâcheuse ressemblance avec Caton l'Ancien m'a valu encore un refus : je prévois que je serai bien difficile à marier.

Cartuyvels ne s'attendait pas à me voir revenir si gai ; peut-être eut-il une seconde d'inquiétude.

— Oui, expliquai-je : c'est comme dans mon conte du *Pauvre Chemisier* : "Monsieur Barnabooth n'aimait déjà plus la fille du pauvre chemisier." Oh ! instabilité de nos affections, mystères du cœur humain, etc. Il y a peut-être la matière d'une histoire burlesque dans cette intrigue

entre danseuse et milliardaire, avec discours inédits du Pauvre Homme Riche, et dédiée à Gaëtan de Putouarey !

— Je suis heureux de voir que vous avez su vous dépouiller de toute affection pour cette personne indigne.

— Indigne ? Cela me paraît douteux. Peut-être est-ce moi qui suis indigne d'elle : pas assez plébéien ; trop éloigné, par mon éducation, de mes origines populaires ; incapable de la comprendre, pour tout dire.

— Mais non, voyons ! dit Cartuyvels, et pour la première fois son visage glissant et glacé s'anime un peu. Au point de vue moral, cette fille est une brute, et c'est elle-même qui se reconnaît indigne d'être votre épouse... Il y a une chose aussi que j'aurais peut-être bien fait de vous dire plus tôt : elle était devenue, dès le second jour de leur rencontre, la maîtresse d'un des hommes qui veillent à votre sécurité.

— Elle a fait pis que cela : elle vient de s'offrir à moi pour me récompenser de ce qu'elle appelle ma bonté.

— Naturellement, elle est comme toutes les filles : leurs faveurs, c'est leur petite monnaie.

(Comme cela est juste ! Nous sommes tellement convaincus d'avoir découvert la vie, que lorsqu'une personne d'une génération antérieure nous prouve qu'elle la connaît aussi, nous nous émerveillons.)

— Cartuyvels, je me rends ! vous êtes trop fort pour moi, et je me sens devant vous le même petit écolier que j'étais devant don Jean Martin. La façon dont vous avez mené tout cela ! et puis la maîtrise de votre doigté quand,

au lieu de débiter des formules de morale, vous travaillez sur la vie. Oh, c'est très bien ! Il faut qu'à votre vertu mon estime réponde. Il faut que je vous dise enfin que je vous aime bien, mon vieux Cartuyvels. Je sais que vous méprisez mes essais littéraires... Ne protestez pas : un jour que vous m'attendiez dans mon cabinet de travail, à Londres, j'étais dans le fumoir à côté et la porte était entr'ouverte. Pour faire de la place aux papiers d'affaires que vous m'apportiez, vous avez déblayé, d'un bras, la table où étaient dispersés quelques brouillons de mes *Borborygmes* que je recopiais alors ; et ce faisant vous avez murmuré : " Les pouâsies, les fameuses pouâsies ! " Je l'ai entendu aussi plain que si j'avais été dans le cabinet de travail. Je me suis dit : " Parbleu, il ne comprend pas ! " C'est ce que pense tout auteur qu'un critique malmène. Mais, malgré moi, je vous en ai voulu, et j'en ai conclu que vous ne pouviez rien comprendre à rien dans ma vie, et que, comme ma vie est tout entière organisée en relation avec mes *Borborygmes* et mes *Déjections* (c'est le titre de mon prochain recueil de pouâsies), vous deviez la désapprouver tout entière. Et je ne me trompe pas : je n'écris rien, je ne dis rien, je ne fais rien que vous ne désapprouviez en secret. Et pourtant je vous dis : Cartuyvels, je vous aime bien. Tout ce que vous voulez, vous le voulez pour mon bien. Ma vie est méprisable, grotesque, pleine de contradictions, de hontes, de sottises, chevauchée par tous les démons de la sensualité, de l'orgueil, de la sentimentalité, de la sottise. Mais si ! Et

votre vie à vous est admirable : on n'y voit que du dévouement et du respect, et encore du respect et encore du dévouement. Après avoir vécu pour le vieil empereur, vous vivez pour le jeune milliardaire — sans enthousiasme, ô excellent serviteur ! sans délire d'abnégation, sans fonds d'idéal, mais dans la simplicité de votre beau cœur. Comme vous devez me mépriser !

— Vous mépriser pour ce que vous venez de me dire ?

— Non, pour toute ma vie, pour la vente de mes biens, pour cette histoire de fille.

— Mais au contraire, je vous en estime davantage : il est bien de vouloir fermement ce qu'on veut ; et pour cette histoire de fille, elle m'a montré chez vous quelque chose de chevaleresque que j'ignorais encore. Vous n'avez que vingt-trois ans. Quand l'expérience sera venue, quand vous saurez maîtriser ces élans trop altruistes...

— Voilà encore la vieille question (et j'ai horreur du mot *altruiste*). Non, parlons d'autre chose. Allez-vous continuer à me faire suivre par les gens de votre police ?

— Si je vous disais non, vous ne me croiriez pas. Et si je vous disais oui, vous auriez des doutes. Alors ?

— Oh ! de mieux en mieux ! Et c'est vrai que je manque d'expérience ; et quand vous m'attribuez des sentiments chevaleresques, vous me faites trop d'honneur : c'est une vulgaire sensualité, tout simplement. Et Florrie Bailey a raison de dire que c'est surtout le désir du mariage. Quand j'avais mes voitures et mes automobiles,

je regardais toujours, à droite, la place vide près de moi... Et c'est drôle aussi que ce désir aille toujours aux filles du peuple. Même aux femmes de notre monde je préférerais une bourgeoise, comme plus près du peuple. Qu'objecterez-vous ? Ce manque d'éducation même qui est la raison de mon choix ? Les journalistes, qui parfois s'étonnent dans leurs chroniques que je ne sois pas marié encore, et Florrie Bailey qui me conseille d'épouser une fille de mon rang social, ne se doutent guère que les petites princesses que je pourrais épouser ne me touchent pas, tandis qu'un regard de la moindre popolana, du plus noir petit souillon rencontré dans les rues florentines, fait battre follement mon cœur.

— Vous admettrez pourtant qu'il y a des différences d'intelligence, de bonté, de douceur, comme il y a des différences de stature et de beauté ?

— Eh oui, telle est la vérité ! une série de complications. J'avais tout de suite trouvé le grand principe : que tous les hommes sont égaux, ou plutôt que la chose irréductible et cachée, l'âme, est égale en tous les hommes. Et que tout ce qui pouvait s'y ajouter : le génie, le savoir, l'intelligence, les bonnes manières, n'était pas plus qu'un arbrisseau sur le flanc de cet Himalaya. Bon, c'était une idée générale simple, et je ne demandais qu'à m'y tenir. Mais voici que la vie exige de moi que je considère comme importante toute cette échelle de différences, et jusqu'en ses moindres subdivisions. Et il y a même des gens si subtils que pour eux la grande égalité foncière

des hommes disparaît sous ces différences, même sous des différences d'éducation. Et au lieu d'avoir autant de respect pour Florrie Bailey que pour eux-mêmes, ils la méprisent. Non, ça me dépasse ; j'ai la tête rompue, assez ! Ce que je vois clairement se réduit à ceci : c'est d'abord que les femmes qui sont mes égales sociales m'ennuient, même à les regarder, et c'est ensuite que je me sens moralement obligé d'épouser une femme pauvre.

— Quelle fantaisie !

— Non, Cartuyvels; je suis roi dans la foire aux vanités ; si je voulais je serais roi demain (et vous savez de quel pays je serais roi : on me demande tous les jours d'aller me mettre à la tête des rebelles. Et alors vous n'auriez plus besoin de vous surveiller pour ne pas m'appeler Sire.) Je voudrais trouver la femme la plus dénuée de la terre, et lui offrir de partager ma splendeur royale. Oh, qu'une fois au moins cela soit fait, qu'un roi épouse une bergère ! Que le roi Cophetua épouse la jeune mendiante ! Tenez par moments j'ai envie d'entrer dans n'importe quel bouge, un matin, et d'y choisir ma femme et de l'emporter dormante encore, ivre-morte, et de la traîner à l'autel. Pour essuyer encore un refus, peut-être.

— C'est possible : il y a une espèce d'indolence...

— Une inertie des cœurs ?

— Oui, exactement, qui fait que le commun des gens préfèrent la médiocrité dont ils ont coutume à une richesse qui changerait leurs habitudes. Et toutes les filles

sont ainsi... Voulez-vous que je vous raconte une histoire de ma propre jeunesse, avec laquelle j'eus l'honneur de divertir un jour Sa Majesté ?

— Oui bien.

— Ne soyez pas choqué d'entendre ces mots dans la bouche d'un vieillard, mais c'était au temps où j'avais une maîtresse, à Paris, sous le Second Empire... Elle était du peuple ; ce qu'on nommait une grisette. Souvent, je dînais chez elle, dans sa chambre. Dîners bien simples, mais qui me paraissaient d'autant plus charmants que j'avais été habitué à un grand luxe de service, dans l'office du Duc de Morny dont mon père était valet de chambre. Pour être bref : j'apportai un jour à ma maîtresse un joli petit huilier de porcelaine, le sien (le nôtre) s'étant cassé à notre dernier repas. Dès qu'elle vit mon présent, elle parut fâchée et me remercia sèchement. Son humeur dura toute une journée. J'insistai pour connaître la cause de son déplaisir : " C'est trop beau pour moi, garde ça pour la bourgeoise que tu épouseras ", me dit-elle. Je fis tant qu'elle consentit à le conserver, mais je ne le vis jamais sur notre table. Et quand vint la rupture, elle me renvoya, avec un paquet de mes lettres, ce même huilier. Excusez-moi de vous raconter de pareilles niaiseries.

— Mais c'est une charmante histoire.

— Elle faisait rire sa majesté.

— Elle me ferait plutôt pleurer d'attendrissement. Je le vois bien cet huilier de porcelaine. Et la moue de la petite Française, la tête penchée regardant tomber ses

épaules dans ses manches larges. Vous auriez dû l'épouser : elle aurait eu droit à l'huilier.

— Elle n'était pour moi qu'un caprice.

— Comme c'est drôle : moi qui ne conçois que le mariage. L'idée d'une liaison provisoire ne m'a jamais traversé l'esprit, et si la duchesse de Waydberg n'était pas morte...

— Je suppose que vous avez appris la mort de son Excellence.

— Bodo est mort !

— Les journaux d'hier étaient pleins d'articles nécrologiques sur le duc de Waydberg, retraçaient sa carrière, etc. Tenez, le *Wiener Tageblatt*. On chuchote qu'il est mort au cabaret, en compagnie de... A soixante-sept ans...

Je n'ai rien trouvé à dire. Le goût du passé m'est revenu. Pauvre Bodo ! Il était d'une autre école. Pour lui, les réalités de la vie étaient les soupers, les fêtes, les chevaux, tout ce qu'on appelle le plaisir. Et pourtant on parle de sa carrière, et il était fameux dans la Carrière : il avait évité une guerre entre deux grandes nations. Il travaillait tous les jours de sept heures du matin à midi. Il a bien servi son pays et son souverain. Qu'ai-je fait, moi, qui puisse se comparer à cela ? Moi qui me crois moralement plus pur que lui. Mais ce qu'il a fait de sa vie excuse mille fois ses plaisirs, tandis que ma chère pureté morale est mille fois condamnée par mon inutilité, voilà le vrai !

Cartuyvels a respecté le silence où ces pensées m'ont

plongé. J'aurais voulu cependant prendre la défense de Florrie contre lui, et lui parler du fameux secret. Je n'ai pas osé. Cartuyvels, finissant son petit verre de zubrowka, s'est levé pour prendre congé, et nous nous sommes quittés assez froidement. Il est parti le soir même et sans doute, qu'en ce moment, à la terrasse du café de la Galleria Umberto I°, à Naples, il raconte cette histoire de danseuse à Xavier-Maxence, qui crève de rire en pensant à ma naïveté. Lui est un malin, qui ne se mariera qu'avec beaucoup d'argent, justement un de ces ambitieux qui plaisent aux Florrie Bailey. Et s'il avait raison ? Si le besoin d'aimer n'était que sottise ?

J'ai écrit toute la nuit sans lever une fois la tête. Je voulais conclure. J'ai conclu : un bâillement.

DEUXIÈME CAHIER

FLORENCE, SAINT-MARIN, VENISE

Florence, 12 mai.

La crise maintenant passée, où les sentiments étaient tout, je commence à revoir ce qui m'entoure : mes murs et mes meubles reprennent pour moi leur réalité. Je n'avais même pas vu la chambre où Florrie Bailey m'a reçu : ma mémoire fouillée n'a donné qu'une imparfaite impression de murs bleuâtres et d'un plafond peint écaillé par places. Cette chambre devait être carrelée : ma mémoire a enregistré une sensation de dureté sous les pieds et de fraîcheur aux chevilles. Ainsi je retrouve

Les objets de toutes manières
Fidèles ineffablement,

et je retrouve même les rues de Florence, le pavé sec et dur, qui fait songer à une terre devenue tout entière le domaine de l'homme, aplanie et façonnée selon la volonté humaine. Je retrouve mes boutiques favorites : les marchands d'articles de voyage de la via Calzaioli, les libraires,

les chemisiers et les pâtissiers de la via Tornabuoni, ceux des rues Cerretani, Martelli, Cavour, et les marchands d'étoffes de Calimara. (Je recommence à m'intéresser aux étalages.)

Et hier jeudi, pour me reposer d'avoir tant écrit, j'ai traversé l'Arno et suis allé à Boboli. Ils sont difficiles à aimer ces grands blocs de verdures sèches séparés par ces allées et ces ronds-points de sable sec. Un jardin où les saisons ne se font pas sentir. Au cœur des carrés de verdure — charmes, oliviers et lierres — on cherche en vain quelque signe du printemps. Tous ces beaux arbres — et jusqu'au moindre brin d'herbe — paraissent morts depuis longtemps, et conservés, naturalisés, par un procédé chimique : un de ces jardins collés des maisons de poupée ! En écartant les branches, soudain, il m'a semblé que les allées étaient de longues cascades de sable chaud coulant sans interruption d'un ciel bleu étouffant, parfois bourré de gros nuages de laine sale. Et au retour, au débouché de la via Maggio, le fleuve et ses quais me sont apparus comme une grande pièce d'orfévrerie : un Arno d'émeraude foncée limité par des quais et des palais d'ambre clair, et traversé de ponts en vieil ivoire incrusté d'argent, d'aigues-marines et d'or.

Pendant que je faisais le sot avec Florrie, pendant que je perdais mon temps à discuter avec Cartuyvels, tout cela continuait d'exister autour de moi et je ne le voyais plus. Mais non, la crise n'est pas tout à fait passée ; la cause de la crise subsiste. Dehors je sens bien que mon

regard s'appuie avec trop de force sur chaque femme, et que je continue à chercher ma femme avec la même inquiétude. " Tutte le femmene ! " comme dit cette chanson napolitaine. Mais surtout les popolane. A Cartuyvels j'ai présenté la chose comme de règle absolue avec moi, mais mon désir pour la popolana est tout récent. J'ai commencé par préférer la mantille au chapeau et maintenant je préfère à la mantille les cheveux nus. Je ferme les yeux et je dis plusieurs fois avec extase : *le donne*, comme si dans le son même il y avait quelque chose de féminin. Et, en effet, c'est bien " les femmes " qui m'attirent et non " les dames ". Ainsi dans Florrie, c'étaient ses grands membres de plébéienne qui me plaisaient. Est-ce que je me mentais encore avec cette idée d'injustice sociale à réparer ?... Si récent ?... Tiens, une vieille histoire à laquelle je n'avais pas pensé, mais que mon affaire avec Florrie a dû rappeler à Cartuyvels, qui la tient de don Jean Martin ; l'histoire de Marika, mon premier essai de galanterie. Je l'enregistre ici. (Je vais peut-être rester des années sans y penser.)

Quand j'avais seize ans et que nous habitions le château de W., près de Kharkow, Stéphane et moi, nous allâmes passer un mois de vacances à Constantinople. (Ce fut même pendant ce premier séjour que je rencontrai Anastasie Retzuch.) J'étais las d'une innocence à laquelle je n'attachais aucun prix, dont j'avais honte même, et j'avais résolu de ne rentrer en Russie qu'avec une maîtresse. Mais don Jean Martin, mon tuteur, qui nous

accompagnait et à qui le prince avait ordonné de nous surveiller sans cesse, était un obstacle presque insurmontable à la réalisation de mon projet. Il nous fallut sortir la nuit de nos chambres du Péra Palace, et courir les ruelles de Galata au risque de nous faire égorger. Et pendant que nous errions ainsi, nous nous disions qu'à tous moments une bataille de chiens ou les cris des veilleurs pouvaient réveiller mon tuteur, et nous l'imaginions allant frapper à nos portes : il ne recevait pas de réponse, entrait et restait éveillé pour surprendre notre retour. Et alors, ce serait terrible, car la colère du prince ne connaissait pas de limites. Des nuits de grande aventure ! Stéphane, de sept ans mon aîné, allait de son côté ; mais nous rentrions ensemble. Le lieu de rendez-vous était en face de la grille des Petits Jardins, à l'entrée de la grande rue de Péra. (Je me rappelle un matin où il tardait à venir, et où je tremblais là, tout seul dans l'aube croissante, dévisagé par les patrouilles d'infanterie qui remontaient de Stamboul.) Enfin je trouvai, je ne sais plus comment, une Smyrniote de vingt ans, au visage doré, comme éclairé d'au-dessous par une flamme. Elle s'appelait Marika, et consentit à m'accompagner en Russie. Les préparatifs furent bien excitants. Elle devait se déguiser en baba, porter le voile blanc ; j'achetai tout ce qu'il fallait. Marika était charmante dans son costume grossier ; ce n'était plus du tout la fille des ruelles de Galata que j'avais vue d'abord. (Eh oui, Florrie a encore une fois raison : celle-là même, la première, je n'aurais

pas repoussé l'idée de l'épouser un jour, quand je l'aurais nettoyée de son passé. Et même tant que nous fûmes à Constantinople, je la respectai.)

Je lui avais acheté un billet de seconde classe sur le bateau qui nous ramenait à Sébastopol. Des hublots de notre salon privé, je la regardai entrer dans le navire. Ainsi c'était donc vrai : j'avais une maîtresse ; et mon tuteur et Stéphane lui-même qui n'en savaient rien ! J'avais enfin ma vie à moi et une espèce d'intrigue.

Le dîner fini, j'eus vite fait de trouver la cabine de Marika, et j'entrai, retenant un cri de joie. Elle répondit à mon " kalispéris " par un gémissement : j'avais compté sans le mal de mer. J'employai toute ma nuit à des soins répugnants, amusé quand même et ne pouvant pas m'empêcher de penser que la vie ne manquait pas d'un certain esprit un peu grossier mais plein de bon sens. Marika, toute pudeur et toute coquetterie abandonnées (cela aussi était intéressant), tantôt se rendait à moi, tantôt me maudissait pour l'avoir entraînée dans ce voyage, puis elle appelait sa mère et se mettait à invoquer tous les saints du calendrier orthodoxe. Je n'ai jamais su que peu de mots de romaïque, aussi notre conversation s'embrouillait-elle constamment dans des quiproquos ridicules. Enfin l'écu bleu du jour parut au mur de la cabine ; grimpé sur la couchette au-dessus de Marika, je regardai la mer qui s'étalait au repos, lasse d'avoir fait travailler toute la nuit ses treuils, ses turbines, ses courroies de transmission et ses pianos mécaniques. La paupière

de l'aube se souleva davantage. Dans un pli d'eau, une courge verte tourna. Puis la brume, dissoute, laissa transparaître la tranche de craie d'une côte, tout près. Je dis à Marika : " Nous arrivons ". Je voyais son visage et son torse presque nu, livides, avec des plaques d'ombre verte ; dans ma fatigue, dans l'odeur aigre de la cabine, elle m'inspirait une grande répugnance, et nulle pitié, et cela aussi était intéressant. La pulsation du navire cessa, et dans un reflux de toute la mer autour de nous, une cloche sonna. Je dus la supplier pour qu'elle consentît à se lever. Quand enfin elle sortit ses jambes de la couchette, nous étions amarrés à la Grafskaïa Pristan, sous l'escalier monumental. Et il me fallut inventer, pour don Jean Martin qui me cherchait déjà, une explication de mon retard.

Je crus qu'elle ne serait jamais prête pour prendre le train où nous étions déjà montés, mon tuteur, Stéphane et moi. Pourtant elle avait un passe-port en règle et je lui avais répété souvent tout ce qu'elle aurait à faire à l'arrivée. Je l'imaginais déjà errante dans Sébastopol, tombant vite aux bouges du port militaire, perdue à jamais pour moi. Enfin elle parut sur le quai de la gare comme le second coup de cloche venait de sonner. Son retard, son allure, tout la faisait remarquer ; un groupe d'officiers en casquettes et dolmans blancs se la montraient en riant. On pensait : Tiens, une petite Grecque qui va s'égarer dans le Nord. Je la vis monter dans un wagon. Et je faillis m'évanouir quand, derrière moi, la voix de don Jean Martin murmura :

— Ne craignez rien, nous ne partirons pas sans elle.

Je me retournai trop brusquement et balbutiai : " Qui, elle ? " Mais pour toute réponse mon tuteur envoya vers la grosse lampe du plafond une grosse bouffée de fumée bleue, et à ce moment le provodnik nous apporta des verres de thé. Et les quinze heures que nous passâmes dans le train furent pour moi quinze heures d'enfer. Je me disais : " Mon tuteur sait tout, depuis l'origine, depuis nos sorties nocturnes, au Péra Palace ; et s'il n'a rien empêché jusqu'ici, c'est pour me donner une leçon plus sévère. Demain soir, sans doute, en entrant au salon, ou bien à la table de Son Altesse, à côté de moi, je trouverai Marika ! " J'imaginais la fureur du prince et le ridicule ineffaçable de toute la scène. J'avais envie de faire sur-le-champ des excuses. Je reniais Marika ; j'étais terrorisé. Et cependant je faisais semblant de lire un roman d'Emile Zola qui venait de paraître, *Rome*, je crois, et que j'avais acheté l'avant-veille à Péra. Je n'y trouvais pas de terreur équivalente à la mienne, et le sens des mots n'arrivait pas jusqu'à moi. Mais par instants aussi je reprenais courage : après tout don Jean Martin ne savait rien de précis, peut-être ; il avait simplement remarqué que je regardais beaucoup cette petite Grecque, et il en plaisantait. La dernière pensée à laquelle je m'arrêtais, n'était pas drôle : " Après tout, *il* ne me tuera pas. "

Du moins, j'aurais voulu faire savoir à Marika que nous étions découverts, et qu'il serait prudent qu'elle restât à Kharkow, où elle passerait quelques jours à l'hôtel avant

que je vinsse la chercher. A Simféropol (je n'ai pas oublié cette Provence râclée au couteau, les grandes coulées de terres légères sous l'herbe rase, ces gestes hardis des terrains calcaires qui imitent la grande montagne), je descendis sur le quai et j'essayai de rejoindre ma petite Smyrniote. Impossible : la cloche sonnait déjà, l'entonnoir horrible de la locomotive fit son "Hou" si triste, et je dus me hâter de sauter dans notre wagon. Enfin au buffet d'Alexandrovsk je pus mettre Stéphane dans ma confidence. Il n'eut que le temps de me conseiller de rester coi et de promettre qu'il m'aiderait ; mon tuteur était sur nos pas. Là encore, j'achetai, pour avoir l'air insouciant, je ne sais plus quel sot livre français plein de scènes indécentes. Marika ne parut pas au buffet. Nous reprîmes place en wagon et le train, courant tout droit sur ce tapis de billard usé qu'est la terre russe, nous rapprochait à chaque seconde de la colère du prince.

Le surlendemain de notre retour, Stéphane entrant de bonne heure dans ma chambre, me dit que tout s'était bien passé et que Marika était provisoirement cachée dans l'habitation d'un des jardiniers, à l'entrée du parc.

— Chez la femme de Démétrius, tu sais. Après déjeuner nous ferons seller nos chevaux et nous irons faire un tour de ce côté-là.

La femme de Démétrius était justement, de toutes les babas des terres de W., la seule pour laquelle j'avais une certaine tendresse. Je l'aimais de loin, avec respect et pureté. Si je lisais ce vers :

Tout respire en Esther l'innocence et la paix,

je pensais à la femme de Démétrius ; si je lisais que la vertu est aimable, je me figurais aussitôt la vertu sous les traits de la femme de Démétrius ; et la vertu en effet était bien aimable, avec les deux enfants de Démétrius jouant à ses pieds. Je l'avais vue un jour à une fête, sous une coiffe rayonnante, dans une robe toute raide de broderies et de galons d'or. Son visage net et doux rayonnait plus que sa coiffe, et ce qu'on voyait de ses bras dans les larges manches ouvertes était plus beau que tout son costume. La pureté même ! Je fus choqué de la savoir mêlée à cette histoire.

Nous partîmes. Il me semblait être un général qui parcourt un champ de bataille. On nous observait, peut-être !

Comme nous descendions de cheval, la jeune femme nous fit une profonde révérence, et Stéphane l'interrogea. Je les entendais roucouler ensemble, agacé de ne pas comprendre et impatient de rejoindre Marika, lorsque Stéphane se tourna vers moi et me dit en français :

— Elle est partie. Oui, elle s'était couchée dans la chambre qu'on avait préparée pour elle, avant-hier, et hier matin la petite Théodore a vu la porte ouverte et la chambre vide. On l'a cherchée tout autour de la maison inutilement.

— Ont-ils entendu quelque bruit, cette nuit-là ?

Stéphane traduisit ma question. Non, ils n'avaient rien entendu.

Dix minutes plus tard nous roulions vers Kharkow, dans la charrette de Démétrius. Trois heures sur le tapis de billard, d'abord sans route apparente, dans le fleuve d'air déchaîné par les deux grands chevaux noirs. L'horizon s'éleva, et les vastes toits verts et les dômes dorés parurent. Nous descendîmes devant l'hôtel Prosper. On n'y avait pas vu la Smyrniote. M. Prosper nous conseilla d'aller au Vice-Consulat de France ; j'y fus. Un secrétaire qui m'accueillit avec une grossièreté prodigieuse redevint très poli dès qu'il sut que je n'étais pas français. Et oui, il avait vu " la jeune personne, " la veille, vers midi ; un moine avait servi d'interprète. Elle était venue faire viser son passeport, parce que, ayant été élevée dans un couvent catholique, elle était une cliente des consulats de France en Turquie. Enfin, après mille bavardages inutiles ou qui du moins ne servaient qu'à faire valoir l'esprit de M. le Secrétaire, j'appris que la Smyrniote avait dû quitter Kharkow sur-le-champ. Je courus à la gare. Oui, la veille, elle avait pris un billet pour Sébastopol. Nous avions encore une chance de mieux savoir : c'était d'aller à la Police. Mais ni Stéphane, ni moi, n'osâmes nous adresser là.

Nous rentrâmes à W. le lendemain matin. Je dis que j'étais allé à la ville pour acheter des livres ; et don Jean Martin me mit à la torture en me demandant plusieurs fois à voir ces livres. Jamais il ne dit un mot de l'aventure. Etait-ce lui qui avait discrètement renvoyé Marika ? N'était-ce pas elle plutôt qui s'était enfuie, effrayée par

l'aspect du pays, ou doutant de mes promesses, ou craignant la colère des personnes dont je dépendais ? Elle avait pu trouver une voiture qui l'avait conduite en ville. Je lui avais donné au départ de Constantinople une assez grosse somme, certainement de quoi acheter les billets du retour. Je compris que je ne saurais jamais la vérité. C'était comme si j'avais rêvé. “ Ne craignez rien, nous ne partirons pas sans elle. ” Je finissais par croire que mon tuteur n'avait jamais dit ces mots. Vingt fois je fus sur le point de provoquer un éclat, de lui demander une explication. Je reculai. Pour lui et pour moi c'était mieux ainsi. Cartuyvels a dû penser à cette histoire : l'intrigue avec Florrie Bailey n'était guère moins *jeune*.

Pour Marika, comment aurais-je pu la regretter ? Je ne la connaissais pas. J'avais eu seulement un grand désir de la connaître. Elle était celle que j'avais prise pour m'enseigner la psychologie de l'amour. Elle avait été exactement, selon l'expression de Jules Laforgue (que je connus plus tard, à Paris) :

Celle qui doit me mettre au courant de la Femme :

oui, d'instinct, j'avais confié ce soin à une mercenaire. Et pourtant j'avais mêlé ma curiosité d'une vague sentimentalité. J'achetais, et cependant je m'apprêtais à recevoir en l'adorant, le don de la femme.

Et malgré tout j'éprouvai un soulagement à être débarrassé de cette pitoyable intrigue — et j'essayai de

fabriquer en moi un désespoir artificiel et poétique. Je commençai même une élégie :

O jeune Smyrniote au visage doré...

Je n'allai jamais plus loin.

Quelque temps après tout cela, j'entraînai de nouveau Stéphane à la maison de Démétrius, et la jolie baba s'effondra de nouveau à nos pieds en signe de respect. Elle répéta ce qu'elle avait dit la première fois, mot pour mot. Je fus convaincu qu'elle savait toute l'histoire. Elle ajouta quelques paroles en baissant la tête sous son voile blanc et en souriant. J'avais cru comprendre et déjà Stéphane traduisait.

— Elle dit que ce n'est pas la peine de ramener des femmes de si loin quand il y en a tant par ici. Tu comprends, c'est pour elle qu'elle dit ça. Je te laisse ici. Démétrius est au village.

Mais j'avais tourné bride et je galopais vers le château. Stéphane me suivit en criant :

— Ralentis donc, fou ! fou !

Les paroles de la baba m'avaient ébranlé jusqu'au fond de l'être. Moi qui m'étais cru bien malin et bien pervers en amenant Marika à W. Et cette jeune mère de famille, que j'avais adorée de loin comme une image de la pureté conjugale me montrait, le plus naturellement du monde, un cœur cent fois plus corrompu, plus complaisant au mal et plus perverti que le mien. J'en pleurai, le soir, dans

mon lit. J'avais honte d'être si naïf, presque innocent : un petit saint qui croyait que le mal était si rare et si exceptionnel qu'on dût l'aller chercher très loin. Jamais plus je n'approchai de la maison de Démétrius. Et une fois que je rencontrai cette femme au village, je la regardai sévèrement, en moraliste austère ; elle rougit. Ah, j'aurais voulu pouvoir la faire fouetter devant moi ! Je la désirais encore !

Oui, la crise, atténuée, persiste. En écrivant ces souvenirs, je me suis si bien rappelé les visages de ces deux femmes qu'un désir de les revoir m'est venu. Marika aurait vingt-sept ans maintenant, et la femme de Démétrius trente-deux. Je n'ai jamais revu un visage comme celui de la Smyrniote ; même en plein soleil, il avait cette clarté intérieure, cette véhémence tragique et solennelle du teint. Comme elles ont méprisé cette petite lueur d'amour que je portais en moi, toutes deux ! L'une en se laissant si aisément éloigner de moi ; l'autre en s'offrant si légèrement à moi, comme une remplaçante, comme un pis-aller.

14 mai.

Visite de Bettino. Assis dans le fumoir, à regarder l'Arno bleui par le vent, le ciel feutré gris et bleu et la coupole triste de San Frediano avec les collines d'oltr'Arno où les oliviers ont la tendresse des fougères et des verdures des chemins de table — nous avons parlé doucement. Une grosse dame passe sur le trottoir, en face :

— Quanta carne ! s'écrie Bettino.

Je lui fais part des impressions que je dois à ma crise. Cela le rend grossier, et il ne l'est pas souvent :

— Mais quoi, mon cher, pour des cas aussi pressés nous avons certaines artistes du Savonarole ; et même quelque chose de mieux, plus cher.

(Il ne sait rien de la fin de mon intrigue avec Florrie Bailey.)

— Villi, comprends donc que si je me satisfaisais à si bon compte, je ne t'en parlerais même pas, ou alors que je t'en parlerais comme il m'arrive de te dire : mon bain de ce matin était délicieux. Non, comprends donc qu'il me faut autre chose que cette perpétuelle recherche, cette chasse grotesque et honteuse. Ton attitude à l'égard de ces choses est honteuse, voyons !

Et je deviens grossier à mon tour. Il y a des gens avec qui on ne peut pas parler de certaines choses très importantes. Je le savais.

Villi n'était pas dans ses bons jours ; sa voix délicate et précise qui rend chaque mot précieux, n'a rien dit d'amusant. Je ne l'ai pas retenu à dîner. J'ai préféré me mêler un moment à l'activité des rues centrales, autour de la place Victor-Emmanuel et sous les arcades. Il y a eu des courses à l'hippodrome des Cascine. Les " journalistes " hurlaient : Al galoppo ! al galoppo !

Il est bon de rester debout longtemps au bord d'un trottoir, dans les ombres tournantes des passants, à regarder

trembler les choses lourdes de la chaussée, tandis qu'au fond de la perspective se développe en noir et blanc tout un pan du Duomo.

15 mai.

La crise est bien finie, cette fois. J'ai reçu ce matin une lettre emphatique et pleine de flatteries, d'une mère qui demandait au " magnanime protecteur des arts " que je suis, si Elle (c'est-à-dire ma seigneurie) ne voudrait pas aider de Ses deniers une jeune fille extraordinairement douée, et que la pauvreté allait empêcher de continuer ses études de chant. Et cette mère, qui s'honorait de se dire la serve de ma Seigneurie, me donnait son nom et son adresse : je n'avais qu'à traverser l'Arno et à tourner à droite au bout du Ponte alla Carraia : c'était derrière la piazza di Cestello. La jeune fille était chez elle, attendant que son sort fût décidé. Hier encore j'y serais allé : une fille dénuée, une artiste... J'ai déchiré la lettre sans regrets, abandonnant ainsi, peut-être, la grande chance de ma vie.

Sorti dans les rues profondes, jusqu'aux viali, qui me repoussent toujours vers le cœur de la ville. De la femme, je ne pressens plus que son amertume. Une comparaison dont je suis content : de même que le Roi est par nature la source de l'Honneur, de même la Femme est la source de la Vertu. Et c'est cela qui me fâche : je trouve la vertu inactive, monotone et fade.

On a beau faire, la femme n'est pas une créature de plaisir. Dans un dîner, pour une heure, elle peut paraître aimer le plaisir comme nous l'aimons. Mais dès qu'elle fait place à un homme dans sa vie quotidienne, il ne tarde pas à découvrir le fonds d'ennui sous les rares bons moments, la terre noire entre les fleurs. Qu'il le veuille ou non, l'homme qui vit avec une femme s'assagit et se range. Tournier de Zamble, qui a déjà pas mal vécu, me l'a dit un jour : Les liaisons commencent dans le champagne et finissent dans la camomille. Et si ce ralentissement de la vie de l'homme sous l'ordre des habitudes ne s'étendait aussi à l'esprit ! Mais de même qu'il accepte de ne plus sortir le soir, de ne plus voyager, etc. de même il se résigne à ne plus chercher la vérité. Et il s'entoure de confortable, d'une volupté médiocre et de mensonges très pauvres. Mais la femme est là qui semble dire : “ Ne suis-je pas la vérité, moi ? ” — “ Pas tout entière, ma chérie ”, répond l'homme qui, les lèvres dans la plus douce toison, se surprend à penser à Nietzsche, au Pragmatisme, à la Nouvelle Théologie... La femme est une limite, et il arrive même qu'elles finissent par nous refuser la seule chose pour laquelle nous les tolérons.

Un livre dont le premier chapitre ne serait que vérités nouvelles, images exactes, pensées justes, échos, musique, et puis six cents pages de moraleries, de jeux de mots, de comptes de cuisinières, de poésies composées par un capitaine de gendarmerie sentimental — voilà le livre

que j'allais me mettre à lire après m'être juré d'aller jusqu'au bout.

Curieux : l'aversion que j'éprouve à l'égard de ce que l'on appelle la vertu. Il faut que j'examine cela aussi. Je suis bien obligé de constater qu'il y a en moi une émulation au vice. La vertu me semble négative et facile. Le mal me semble positif et difficile ; et comment n'irais-je pas vers le mal ? Constamment, je l'entends qui me parle et me crie à grande voix : Paresseux ! sors de ta chambre et viens me trouver ; tu sens bien qu'il faut te surmonter et refouler en toi mille peurs, cent préjugés et un million de timidités pour t'élever jusqu'à moi. Je suis difficile et haut ; viens !

Et j'enrage, en effet, de penser que la plus engourdie des servantes du Carlton a plus de malice que moi. Oh, je veux atteindre à la grande activité du vice.

Florence.

J'ai essayé. Ce fut très simple. J'entrai dans une papeterie de la via Cerretani où l'on vend d'affreux et coûteux souvenirs de Florence. Il y avait une table couverte de clochettes dont le manche était un lis rouge. J'avais un prétexte : choisir des feuilles de buvard de couleurs différentes. Je m'étais placé tout près de la table, à gauche. Je parlais à la vendeuse du temps qu'il faisait. Je sortis mon mouchoir.

— Non, pas ce vert ; ce bleu pâle plutôt.

Mouvement brusque de la main droite, tandis que la gauche laisse tomber le mouchoir sur la table aux clochettes. Et d'abord la grande crainte : pourvu qu'elle ne sonne pas ! Et ensuite, comme la vendeuse va porter mon billet de cinq francs à la caisse, la main gauche ramasse doucement le mouchoir et (le doigt du milieu pressant la langue de la petite cloche) transporte le tout dans la poche, sans changer un pli du mouchoir, sans mouvoir un seul muscle des doigts crispés.

Justement le regard de la vendeuse, qui revient, va droit à cette place où manque une clochette. L'instant est beau. Mais elle n'a pas vu ce qui attirait là son regard.

— Rien d'autre, Monsieur ?

Je prends mon temps, je réfléchis, je parais hésiter. Non rien d'autre, merci. Je suis sorti lentement, je suis même resté quelques secondes devant la vitrine. J'ai la certitude de n'avoir pas été vu. Pourtant toute la soirée, dans les boutiques où j'ai flâné, j'ai failli m'évanouir chaque fois qu'un client entrait. Même en revenant au Carlton, j'ai demandé au concierge si personne n'était venu pour moi ? Non, personne.

Je devrais être content : je me suis surmonté moi-même et j'ai fait le mal. Je me demande si Florrie Bailey aurait osé voler dans un magasin. Je devrais être fier. J'ai voulu me persuader que j'étais fier. Eh bien, non : cela ne m'a fait nul plaisir. Cette petite cloche — elle est à côté du cahier où j'écris ceci — je n'en avais pas du tout envie.

Ce n'est pas non plus qu'elle me gêne. Dire que je n'ai même pas réussi à me procurer un petit remords !

D'abord je me suis exagéré le risque. On n'aurait pas fait d'esclandre ; on m'aurait fait payer, simplement. Mon nom, mes références, ma seule adresse du Carlton auraient prouvé que je ne suis pas un voleur, mais un kleptomane. Et si la vendeuse m'a vu ? Une maison où j'ai acheté pour 3000 francs de papeterie en un mois ! J'ai cru commettre un vol et je n'ai fait qu'un sot enfantillage.

Et voilà à quoi j'emploie mon temps d'homme libre, d'homme qui ne peut souffrir nulle contrainte et qui ne veut donner nulle limite à son activité, et tout se permettre ? Non, je ne me surmonte pas, et le mal est beaucoup trop difficile pour moi ; car je passe mon temps à fuir non seulement la contrainte, mais l'effort. Je ne suis que la proie de quelques sentiments bas qui se disputent la possession de mon âme et de tous ces sentiments, c'est la peur et la paresse qui sont les plus forts. Au-delà du Bien et du Mal ? Au-dessous je suis, moi.

J'ai envoyé chez l'Assunta une famille anglaise qui m'a demandé, sous les arcades de la place Victor-Emmanuel, où était Or San Michele. J'aurais peut-être bien fait d'aller chez l'Assunta moi-même. Comme mal, c'est positif : " Vous pouvez rosser la bête, elle est attachée. " Mais le dégoût physique est trop fort.

Je vais écrire au Directeur de la prison de V. pour demander à la visiter. J'ai envie de voir quelle existence y mènent les voleurs.

Mardi.

Je ne sais pourquoi, mais j'ai recommencé. Dans d'autres boutiques. Même procédé (le mouchoir) ; même succès. Avec de l'entraînement je pourrai bientôt dévaliser les grandes bijouteries. J'en arriverais là : à chaque petite opération l'émotion s'affaiblit. Pas eu même le moindre frémissement. Décidément le jeu ne vaut pas la chandelle. On ne sait pas quoi faire, alors on "fait" un petit objet de poche dans un magasin ; ensuite un tour en voiture aux Cascine, puis thé chez Doney, puis flânerie place Victor-Emmanuel, puis dîner chez Lapi. Gertrude Hansker qui appelle cela le sport par excellence, m'en avait fait attendre des plaisirs extrêmes. Eh bien, non. Action indifférente (excepté pour le marchand) et qui ne laisse même pas le plus petit regret. Si j'avais parlé rudement à un valet du Carlton, j'aurais quelque remords : mes vols me laissent bien paisible ; pourtant j'essaye consciencieusement de rougir en voyant mes objets volés. Ennui, découragement, dégoût de moi-même. Pas un seul ami, pas un seul ennemi (sauf quelques envieux qui ne me connaissent pas). Je pourrais bien me mettre debout devant une des glaces de mes salons et me gifler à tour de bras pendant une heure. A quoi bon ? Cela n'exprimerait pas la millième partie de mon mépris pour moi-même. Sans désir, sans passion, sans volonté, le groin dans l'auge... Où est ma vie d'homme libéré ?

Jeudi.

A la prison de V. Le directeur est venu me chercher dans son automobile. Un homme aux manières tout à fait *signoriles* (je ne trouve pas l'équivalent français : " de Monsieur " ?) Traversé la campagne toscane où j'ai trouvé les éléments d'une courte poésie française que j'ai située un dimanche et en mars, en dépit des paniers de fleurs du printemps renversés partout et des gros papillons verts, leurs feuilles, posés sur les cerceaux et les lacs de bois gris des figuiers luisants.

Lutté beaucoup pour ne pas parler de mes vols au directeur de la prison. J'aurais voulu connaître son opinion là-dessus. Il aurait sans doute parlé de kleptomanie : pour être un vrai voleur il faut être pauvre. J'ai bâti toute une théorie là-dessus et j'aurais souhaité pouvoir l'exposer aux prisonniers que j'allais voir. Mais la prison n'est pas du tout ce que j'avais imaginé. Dès que j'en ai respiré l'air, j'ai senti que les idées que je venais d'agiter n'y vivaient pas. Le discours que j'avais préparé n'avait aucun rapport avec la réalité. Il n'y avait pas un seul voleur, pas un seul criminel, dans cette prison : il n'y avait que des prisonniers. Presque des soldats, pas tout à fait des malades. Il y avait un tableau représentant le Remords, dans le salon du Directeur. (Le Remords est un monsieur presque nu qui s'inquiète parce que ses yeux vont sortir de sa tête.) C'était la seule trace de remords qu'on pût trouver dans tout l'établissement. Le besoin d'expiation,

chez quelques âmes tourmentées? Eh bien, on était là pour ça! Pour les autres, ils comptaient les jours et les mois, mais c'était de l'idéalisme : en attendant ils acceptaient les jours et les mois, et la nourriture et les distractions de la promenade : un changement de régime ; rien de plus.

Par les guichets des cellules, j'ai vu cent fois le même pierrot en costume à rayures vertes et jaunes, accoudé à la même planchettte, sous un rectangle de jour bleu clair. Le châtiment me semblait inutile, et plus inutile encore l'acte qui avait conduit au châtiment. La vie avait pris ici cette forme et c'était tout. La vie même était inutile.

Au départ, j'allais dire à l'aimable directeur de la prison : " J'ai un ami qui vole dans les magasins", et lui raconter mes exploits. Mais je me suis repris :

— J'ai un ami qui se propose d'écrire quelque chose sur les prisons.

— Ah! je serai très heureux de lui faire visiter la nôtre.

30 Mai.

Encore un jour perdu à voir les endimanchés noirs passer sur le quai, sous mes fenêtres, au long de la bande rose du parapet. Promenade des prisonniers du travail quotidien. Des résignés? non ; de pauvres âmes timides qui ne demandent rien à la vie et qui se mettent en colère lorsque d'autres âmes demandent quelque chose à la vie ; la pauvre foule sourde des médiocres qui montre

au doigt celui qui veut goûter au monde, l'homme qui vit irrégulièrement, l'artiste. Et je me réjouis d'être séparé d'eux, rendu invisible à leurs tristes yeux, par ma richesse. Ils seraient capables de se mettre tous à aboyer contre moi. Il y a vraiment quelque chose à dire en faveur de mes bons amis les voleurs de la prison de V. — Non, rien, il n'y a rien à dire en faveur de rien. Le grognement des pas de cette foule l'affirme.

Jadis, dans l'excès même de ma tristesse, j'étais fâché de trouver une espèce de satisfaction. Et cela se compliquait aussitôt d'une certaine satisfaction à constater que j'étais fâché de trouver une espèce de satisfaction au fond de ma tristesse. Mais, cet après-midi, au-dessus des champs verts de l'Arno entre les ponts, au-dessus de la cassure en diagonale du barrage où glisse et s'arrondit l'eau dure, en face de la coupole de San Frediano aux fenêtres si tristes, comme la nuit où j'écrivis *Le Don de Soi-Même*, je touche mon néant. Malheur ! ma vie tout entière est organisée pour l'égoïsme, je ne cherche qu'à plaire à moi, et je ne m'aime pas, et je n'aime personne.

Manque d'exercice, peut-être ? Un peu de hockey arrangerait tout cela. En attendant je vais sortir et me mêler à cette foule, mais avec mes habits les plus soignés, beaucoup de bijoux, ma canne à béquille d'or, tout ce qui fait s'étonner le regard des petits boutiquiers. Je me demande si je suis le seul des grands millionnaires qui sache à quel point notre luxe bouleverse l'âme des petits bourgeois, (le peuple, accoutumé à ne se refuser

rien, comprend et admire). Je lis parfois un mépris plein de colère chez les avaricieux.

Florence, 2 Juin.

Je reproche à d'autres l'inertie de cœur, et je suis encore à Florence le 2 juin.

Mais du moins je suis sauvé ; momentanément sauvé : pendant que j'écris cette entrée dans mon Journal, le marquis de Putouarey ronfle dans une des chambres de mon appartement. Je me suis raccroché à un être humain. Il était temps.

Du reste, c'est Putouarey qui m'a ramené au Carlton : je n'y serais pas rentré seul. Une frénésie de désespoir me faisait errer au hasard depuis trois jours, ne me lavant plus, dormant une heure ou deux dans des fiacres, sur les routes des environs, entrant dans un restaurant pour en ressortir sans avoir rien mangé du repas qu'on m'avait servi, et enfin me promenant toute la nuit, à téter, comme une chauve-souris malade, les mamelles de la nuit dans les ruelles sombres. On m'a souvent vu traîner mes pas sur la place Cavour, dont la hideur s'accordait si bien avec mon état d'esprit.

Je me rappelle, à présent, que j'ai vu l'été entrer dans Florence et pénétrer jusqu'au fond des chiassi les plus sombres, où les maisons mutilées ont en plein midi des sueurs froides, et où se cachent d'anciennes fontaines de pierre lépreuse qui font penser à des piloris et à des instruments de torture, et qui vomissent, en râlant, une eau vis-

queuse. C'est surtout ces ruelles que j'ai hantées, entre les Lungarni et le Borgo SS. Apostoli et derrière San Firenze, via Filippo, via Borgognona, où le pavé semble avoir été bouleversé par des tremblements de terre, écrasé par des cataclysmes, et où des portes béantes bavent une ombre gluante et froide, tandis que de hautes fenêtres palatiales encadrées de pierres noires à moulures, en grand deuil, considèrent de haut cette misère hagarde et ne daignent pas la prendre en pitié.

Je me rappelle que dans toute la ville l'été s'ouvrait, malgré ces jours aux ciels bouleversés où le vent de Sienne souffletait à tours de bras les pavés secs, chassant leur poussière dans tous les sens. Alors les marchands de glaces se sont installés près de la gare, derrière Sainte-Marie-Nouvelle. Alors le passant, se retournant au souffle froid d'un portone sombre, a vu, au-delà des barrières de bois sculpté et des portes de verre, le cœur ensoleillé du palais noir, le jardin intérieur tout remuant de feuillage, de lumière et d'eau. Les cochers ont remplacé les couvertures de laine rouge de leurs chevaux par des housses de toile écrue ou rose. Voici qu'on n'entend plus parler anglais, ni russe, aux terrasses du Gambrinus et des Giubbe Rosse. Et l'on sait de quel côté de la rue est l'ombre, matin et soir, et on s'y tient.

Et un matin, Bettino est venu au Carlton m'apporter un grillon vivant dans une petite cage en fil de fer. Il m'a expliqué que c'était la fête de l'Ascension, et que ce jour-là tout le monde achetait un grillon, et qu'aux

Cascine les jeunes Florentines allaient dès le matin attraper le *grillo canterino*. Puis il y a eu le jour de Savonarole: la plaque de bronze insérée dans le pavé de la Piazza Signoria fut entourée d'une guirlande de fleurs bientôt fanées; à côté, un camelot vendait je ne sais quelles médailles. Et il y a eu des fêtes encore : le 28 mai, un anniversaire de batailles, et hier, premier dimanche de juin, la fête nationale ; c'est-à-dire encore un long jour de tristesse et de médiocrité, avec de pauvres bols de verre à trois chandelles pendus à la porte d'une caserne, du côté de la Piazza d'Azeglio, et des drapeaux déteints marquant les bâtiments officiels.

Mais c'est dans les chiassi où je m'étais réfugié, que j'ai vu paraître soudain l'été florentin avec un visage épouvantable : un vieux visage de gardien de prison, peint de rouge et de bleu, derrière des jalousies vertes, et sous ce visage, comme le corps de ce visage, les épaules suantes et les bras nus d'une gaillarde. Dans tous les chiassi, ce même visage et ces bras nus aux fenêtres — la laveuse, la porteuse de fardeaux qui a quitté son corsage pour avoir moins chaud. Et une voix horrible, à mon passage, laissait tomber sur moi : " Venga ! "

Et je continuais d'errer dans cette désolation, qui m'a rappelé parfois certains quartiers pauvres de Hambourg et de Copenhague (le même Nord farouche), de voûte en voûte, de pissotière en pissotière, allant, revenant, goûtant les mauvaises odeurs, avalant çà et là une gorgée d'air tiède et gras. — C'est la peur seule de la vermine qui m'a

empêché d'obéir à l'appel des visages rouges et bleus derrière les jalousies : je ne voyais vraiment pas pourquoi je ne me serais pas installé là, dans une de ces chambres, avec le vieux gardien de prison aux seins nus et suants. Nous aurions peut-être fait très bon ménage ensemble. Après tout, personne d'autre ne me disait : " Venga ! " (Et j'avais tellement besoin qu'on me le dise !) Les Galeries ? Oh, j'y ai pensé, quand j'ai touché le fond de mon ennui. Mais pour chasser l'idée bien vite. Et voici de cela trois heures. Je me traînais au long d'une interminable rue noire, derrière Santa-Croce, quand j'aperçois soudain, à un tournant, les feux d'une automobile énorme arrêtée au milieu d'une petite rue.

— Voilà qui va me sortir de cet ennui, pensai-je ; d'autant plus que si je manque le démarrage, je m'expose à recevoir un coup de revolver.

J'avais l'intention de conduire la machine tout droit au Carlton pour y prendre la malle dalmate, une couverture et ce cahier, puis de filer sur Gênes ou Milan, d'où j'enverrais un chèque au directeur du Carlton. Je m'arrangerais toujours avec le propriétaire de la voiture, si sa réclamation parvenait jusqu'à moi. Enfin c'était du nouveau. Et quel bon tour à jouer aux détectives de Cartuyvels qui sûrement perdraient ma trace !

J'étais tout chaud pour l'aventure, quand, m'étant approché, il me sembla reconnaître l'automobile, une formidable limousine, une pièce d'exposition, avec un moteur de 70 HP, et peinte en jaune à bandes bleu foncé. Et le

petit drapeau flottant à l'avant du capot au sommet d'un petit sémaphore, comme aussi le vernis des portières, montraient des armes que j'avais déjà vues. Je m'assis à la direction et vis aussitôt gravé sur une plaque d'or rivée au volant le nom de la formidable machine. Parbleu ! c'était ma vieille " Vorace " que j'ai vendue l'an dernier au marquis de Putouarey. Et comment n'avais-je pas vu plus tôt que la maison en face de laquelle Vorace était arrêtée était celle où Madame Assunta, entourée de ses nièces, reçoit ses amis toute la nuit ? Quelques secondes et j'entrais au salon.

— Te voici donc, mon petit marchand de guano, mon milliardaire aux yeux couleur de pervenche ? s'écria l'Assunta.

Et Putouarey, se levant d'un fauteuil où il n'était pas seul, me dit :

— Mon cher comte, quelle heureuse rencontre !

Sur quoi je me laissai tomber dans les coussins d'un divan et perdis connaissance. Un bref étourdissement ; je m'éveillai au milieu d'un parterre de jolies figures et dans un scintillement de beaux yeux sombres. Les nièces de l'Assunta m'entouraient, tapaient dans mes mains et appuyaient des mouchoirs imbibés d'eau froide sur mon front. Je me remis debout péniblement, et j'entraînai Putouarey à l'air de la rue.

— Eh bien, lui dis-je, voilà : c'est le résultat de la fatigue et de la faim. Vous arrivez à point nommé : je me confie à vous. Je ne sais plus où aller, vraiment. Une

prostituée à laquelle j'ai demandé l'hospitalité, m'a conseillé avec raillerie de vendre mon chapeau. Les boutiques, du reste, étaient fermées. Elle n'a pas voulu comprendre que j'étais vraiment très pauvre, tombé en bas du monde ; elle m'a dit qu'elle n'avait pas les moyens de perdre une nuit. Et moi qui avais tant besoin de tenir une main, de poser ma tête sur une épaule. La sotte ! en sortant de chez elle, je lui laissais un chèque qui la faisait rentière pour sa vie.

Putouarey me regardait, surpris. Je lui montrais là quelque chose de moi que je n'aurais pas aimé qu'il vît, en d'autres circonstances. Mais j'étais à bout. Toutes les causes de mon ennui, tout ce qui m'avait secrètement rongé depuis une semaine, revenait sur moi et me submergeait : la répercussion de la vente de mes biens sur des milliers de gens ; mon lamentable roman avec Florrie Bailey, les leçons que, malgré lui, Cartuyvels m'a données, tout mon avenir pressenti pareil à ces débuts, ma bassesse et ma bêtise, ma honte, mon dégoût de moi-même m'accablaient. Et je n'avais même plus la force de crier : " Pardon ! pardon pour tout ce que j'ai fait, dit, écrit, pensé depuis que je suis au monde. Je ne recommencerai plus. Dites-moi ce qu'il faut faire, et j'obéirai humblement. Ah ! je voudrais être sage, je voudrais être pur, je voudrais être mort ! "

— Vous êtes très fatigué, mon pauvre comte, dit Putouarey. Vous avez bien un lit quelque part ? En tous

cas, je vous emmène au Carlton : c'est où j'avais l'intention d'aller coucher demain matin.

Il m'a poussé sur les coussins de Vorace, et c'est ainsi que je me retrouve dans mon cabinet de travail, après un bon souper, et déjà mieux.

3 juin, Carlton.

— Cospetto ! vous étiez dans un bel état cette nuit, mon cher comte. Non, dites, vous n'avez pas demandé l'hospitalité à une belle de nuit ? Quelle bonne farce ! J'essaierai.

Putouarey, en pyjama de soie de Chine, une grosse brosse à carapace d'or dans chaque main, se sèche les cheveux à tours de bras devant une glace. Impossible de lui expliquer que ce n'était pas une farce. Et bientôt, entraîné hors de moi dans son activité, dans sa force d'homme riche et satisfait, j'arrive à me persuader que c'est une bonne farce en effet que j'ai imaginée.

De mon lit, je considère le marquis. J'aime sa bonne tête française. L'œil luisant et parlant (un peu trop parlant) ; le petit visage en même temps digne et blagueur (je soupçonne Putouarey de se faire la tête d'Henri Quatre de France) ; le poil soigné ; la barbe noire brillante ramenée en deux coques devant le menton ; des fleurs à toutes les fenêtres et le sourire charmant. Il est un peu petit, et c'est pour excuser sa taille qu'il rappelle à tout propos son grade de lieutenant dans la cavalerie de

réserve. Près de lui ma longue figure osseuse et mon poil roux me gênent. Heureusement, je le dépasse de toute la tête. Et quelle vivacité ! Quand nous marchons de front dans les rues, il me semble toujours que je le tiens au bout de mon bras, comme un pantin articulé, par des ficelles.

— Ne m'appelez donc pas toujours " cher comte ", Putouarey, je vous en prie.

— Ma chè ? n'êtes-vous pas le comte d'Aquibajo ?

— J'ai acheté ce titre comme j'ai acheté tant d'autres choses, sans savoir pourquoi. L'Espagnol dégénéré qui me l'a vendu a fait une meilleure affaire que moi. Les armes, la couronne, le nom (on m'avait soumis un choix d'articles nobiliaires) m'avaient décidé. Aussitôt tout ce qui m'appartenait : mes haltères, mon papier à cigarettes, la robe de mes chevaux, la peau des fruits qu'on servait à ma table, portèrent mes armes ou ma couronne. Si bien qu'au bout d'un mois je ne pouvais plus les voir. Par vanité pure, du reste ! Barnabooth, ce nom tumescent de pièces d'or sonnera toujours mieux que n'importe quel comte d'Aquibajo ou d'Aquirriba.

— Comme il vous plaira, mon cher C...! — mon cher ami ; et Putouarey se console en pensant qu'il est tout de même flatteur de pouvoir dire " mon cher ami " au Richissime.

J'aime cette humble vanité des gens qui sont fiers de leurs relations, de leur argent, de leurs titres nobiliaires, de leur savoir, de leurs talents. Je trouve cela touchant, moi qui souffre d'avoir atteint le centre d'indifférence, de

voir que des gens peuvent se laisser prendre aux apparences de la vie. Il y a donc des hommes assez naïfs pour, étant nobles, mépriser ceux qui ne le sont pas ? étant savants, se croire supérieurs aux ignorants ? étant riches, s'estimer au-dessus des pauvres ? Que n'ai-je la fraîcheur d'âme de ces enfants ! Oh ! être l'épicier qui déteste de tout son cœur l'épicier d'en face, ou bien le riche négociant retiré qui meurt d'envie d'être reçu chez son voisin le châtelain, ou bien l'homme de lettres qui se croit important parce qu'on parle de ses livres ! — Mais n'est-elle pas touchante aussi la grande vanité de l'orgueil que j'éprouve à me sentir supérieur à toutes ces petites vanités ?

— Je m'étonne, cher ami, qu'on ne vous ait pas vu aux réunions de polo, cet automne en Angleterre, et à celles de la Riviera en mars ? J'y étais, moi, avec le Prince de Xaintrailles, le duc de Christminster, le Prince d'Aunis et lord Molland. Il y avait aussi un bon nombre vos compatriotes : les Mato-Suarès, Pablo Barnevo, les Santa-Pau, Ladislao Saenz... quelle bande d'enragés !

— Oui, je sais. Et d'où venez-vous, Putouarey ?

— Da Napoli. Vous souriez ? Vous devinez mon genre de vie, là-bas, chez les Assuntas des environs de la Piazza Plebiscito. Oui, j'ai ajouté quelques pièces intéressantes à ma collection de souvenirs féminins. Quelques Napolitaines et Salernitaines...

— Pas de Capriotes ?

— Scusi, signore : une, mais elle était allemande. Suffit. Basta. Maintenant, aux affaires sérieuses.

— Cela est bien dit. Quelles ?

— Je veux me rendre dans la république de San-Marino, ce petit rond qu'on voit sur les cartes, vous savez, la rosette que l'Italie porte à sa boutonnière.

— Etudier les Sammarinoises ?

— Pas du tout. Voir le pays, m'instruire. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux : je veux visiter le pays, examiner la roche, en rapporter quelques échantillons, et envoyer des cartes postales à mes amis ; et aussi augmenter ma collection de timbres-poste neufs, vous savez, les carrés de quatre timbres, la plus belle collection du monde, quand elle sera complète. Dites-moi, voulez-vous que je vous emmène, dans Vorace ? J'ai un chauffeur français excellent, capable de démonter et de remonter le moteur en une heure. Il fait trop chaud pour *dimorare qui molto di più.*

— C'est l'italien que vous avez cueilli sur les lèvres des Napolitaines ?

— Ma foi, oui, dit Putouarey, inquiet.

— Peste, mon bon, vous le parlez comme Dante ! Eh bien oui, je vous suis à Saint-Marin. Au moins dans ce petit rond, comme vous dites, il n'y aura pas d'œuvres d'art. Ici, j'ai le sentiment de porter tous les musées sur mes épaules.

Nous avons aussitôt fixé le départ à demain matin. Je suis impatient de cette immobilité. « Pourquoi pas cette nuit ? » ai-je dit à Putouarey. Mais les routes de l'Apennin ne sont pas commodes. Et d'ici à

Rimini, notre première étape, il y a cent quatre-vingt kilomètres.

Me voici absorbé dans la personnalité de Putouarey. Bien des choses me choquent dans ce bourgeois sans lettres, médiocre même comme viveur, sottement satisfait de lui, de sa couronne de marquis, de son argent, si bien qu'en pensant à lui je ne le vois guère que comme un sot divertissant. Eh bien non, je sens que je le préfère au grand aristocrate Maxime Claremoris, fils de toutes les cultures. Près de Putouarey, je me sens à l'aise.

Un billet pour prévenir de mon départ les demoiselles Yarza — et je me couche.

Un dernier regard, de mes fenêtres : le quai vide, et les reflets des réverbères tournant leurs longs fuseaux d'or dans l'eau noire.

Rimini. Albergo del Risorgimento.

4 juin 190.

Me voici plein de joie. Le grand air, la vitesse, les confidences du marquis ? Enfin, je me sens héroïque.

Quitté Florence ce matin à six heures. J'aurais voulu que le départ fût prompt afin de tromper la vigilance des agents de Cartuyvels (si toutefois il continue à me faire « protéger »). Mais Putouarey a dû passer à la poste centrale et j'ai voulu acheter un cahier pour commencer à réunir mes dernières poésies. Je me suis fait conduire dans la papeterie de la vie Cerretani où j'ai cueilli cette

petite cloche (dire que *jamais je n'oserai parler de cela* à Putouarey ! Voilà qui ne fait pas son éloge). Quand j'eus acheté le cahier, la vendeuse me dit :

— Rien d'autre ? Vous n'avez pas besoin d'une de ces clochettes florentines ?

C'était la même vendeuse, et elle désigna la table où j'avais opéré. Du coup, je perdis contenance, balbutiai un refus, et courus me replacer auprès de Putouarey dans la limousine. Donc, j'avais été vu. Et puis après ? Et ensuite j'ai pensé que la vendeuse n'avait mis aucune intention dans sa demande. Elle avait reçu l'ordre d'écouler le plus rapidement possible ces clochettes. Ainsi, jamais je ne saurai le vrai.

Et pour les agents de Cartuyvels non plus, je ne saurai pas. Pour sûr nous n'étions pas suivis au départ de Florence. Puis, dans la traversée de l'Apennin, après Rocca San Casciano, où nous avons déjeuné, nous avons été dépassés par une torpedo filant à toute vitesse. Deux hommes dedans ! " Ce sont eux ", dis-je à Putouarey. " Qui, eux ? " Alors je lui ai expliqué ce que le Fidèle entend par ma " garde du corps ". La torpedo était déjà loin. Puis, vers Forlì, nous l'avons retrouvée, arrêtée près de l'accotement : ils avaient crevé. Nous leur avons offert de l'aide. Ils ont refusé et l'un des deux hommes a crié en italien qu'ils arriveraient bien quand même à Ravenne dans trois quarts d'heure. Et, en effet, peu après nous avons vu la torpedo soulever en poussière la route de Ravenne qui coupe à angle droit celle de Rimini où

nous nous engagions. Tout cela était bien naturel. Mais ils ont pu rebrousser chemin et nous suivre dans Rimini, ou rallier Rimini par une autre route. Ce soir, dans les rues, j'ai bien cherché à les reconnaître. Mais les deux passagers de la torpedo avaient des œillères de verre et de cuir ; alors ?

Putouarey, lui aussi, s'avance dans la vie entouré d'énigmes. Il paraît qu'il était tout près de faire des folies pour une brune popolana de la via Mezzocannone, à Naples. Il allait même la ramener en France et l'imposer comme intendante à sa jeune femme. (Il raconte tout cela avec des gestes désordonnés qui, ne pouvant s'épuiser par ses bras qui tiennent le volant, remontent dans ses épaules, dans sa tête, dans ses yeux et jusqu'au bout de ses oreilles.)

Dès la sortie de Florence, Putouarey voulant conduire lui-même Vorace, nous avions pris place sur les sièges de devant, reléguant le chauffeur, organe inutile, dans la solitude luxueuse de l'intérieur. Et le marquis parlait, parlait dans le chant en spirale de notre course, dans le râclement des changements de vitesse, dans les remous du torrent d'air que nous déchaînions.

Il avait d'abord cherché à me donner de son goût une opinion favorable en exprimant quelques idées sur l'art et sur Florence.

— Ah, Raphaël, Le Titien ! Le Pérugin ! La Tribuna ! mon cher, et Giotto ! Lorsque Ruskin...

(D'abord, il n'a pas lu Ruskin, et puis ses absurdes

prétentions font que je ne peux pas m'empêcher de le mépriser, de sentir qu'au point de vue de la culture, je suis un grand Européen et qu'il n'est qu'un petit bourgeois, et c'est justement ce que je ne veux pas sentir. Putouarey vaut cent fois mieux que moi : qu'il me montre donc ce côté de lui-même par où il m'est supérieur ! Je suis las de m'admirer.)

— La Triboun, la Triboun ! mon cher, ne me la faites pas à la Triboun. Osez donc avouer que toutes ces machines vous embêtent. Moi qui les apprécie peut-être un peu mieux que vous, j'en ai assez depuis longtemps : elles font dire trop de sottises. Non, ne me faites pas croire que vous aimez cette culture de manuels et de guides. Vous la portez dans la mesure où elle se porte dans le milieu où vous êtes né, voilà tout. Dans les salons de Paris vous vous pâmez sur Berlioz, Saint-Saëns et Debussy, et quand vous rentrez à Putouarey vous vous jouez du Théodore Botrel. Et vous avez raison, puisque cela vous plaît ! Et pour la littérature et la peinture, c'est la même chose. Je vois d'ici la bibliothèque de Putouarey. On a monté aux mansardes le Voltaire et le Rousseau de votre trisaïeul, et à la place de ces vieux sans-culottes démodés, s'étale la petite littérature mondaine, indécente et ennuyeuse, que votre libraire vous fait acheter. Non, mon ami, ce n'est pas pour vos goûts artistiques que j'ai plaisir à vous fréquenter. C'est pour votre fantaisie, votre bon sens, votre aplomb dans la vie et votre bonne tête française. Celui que j'aime, c'est Putouarey trousse-cotte,

et Putouarey cœur-loyal. Et ne parlons plus de Ruskin ni même de Florence.

— Ma foi, vous avez raison ; et désormais je pourrai me jouer du Botrel sans arrière-pensée ; vous savez, ça me touche, ces petites chansons. Je suis très peuple, comme tout vrai gentilhomme. Tant pis pour la grande littérature, la grande musique et la grande peinture : un peu de chimie, un peu de géologie, et magari ! le joli sexe, c'est à quoi j'ai la tête, et basta. Mon cher, une fille admirable, cette Angiola ! Via Mezzocannone, vous voyez où c'est ?

(Je revois le cruel boulevard neuf où le soleil vous écorche vif, tout ce que Marseille a de plus plébéien, tout ce que la Grande-Grèce a de plus sénégalais ; et les petites rues sèches qui sentent les combles et le linge sale, à droite de la Piazza Municipio, face à une statue de celui que Max appelle le Pompier.)

— Un appartement carrelé meublé de trois lits de fer, de six chaises de paille et d'un plat en cuivre plein de braise que les enfants éventent à tour de rôle pour réchauffer un peu l'air. Le Pôle Nord ! Et le chat sur une chaise qui " fait les fuseaux " pour se persuader qu'il a chaud, la pauvre bête. Connaissez-vous des pays, où, en hiver, on a aussi froid qu'en Italie ?

— La Grèce, l'Espagne et quelques parties de l'Islande.

— Angiola était la cadette de la famille, innombrable. La mère, oh, la mère ! énorme, trop grosse pour la rue ; je pensais toujours : elle, c'est le cannone tout entier.

Angiolina était mariée ; oui, elle avait déjà, à vingt ans, deux charmants bébés. Mais son mari, n'ayant pas de temps à perdre à la caserne, était parti, le lendemain du jour où il avait été déclaré bon pour le service, faire fortune nell'Argentina. Et elle ira le rejoindre avec les mioches dès qu'il leur aura envoyé l'argent de la traversée en seconde classe.

— Voilà comme un monde se fonde. Comment avez-vous connu cette Angiola ?

— Par un de ces hommes qui accostent les étrangers, sous la Galerie Humbert Ier. On appelait celui-ci, via Mezzocannone, " don Pasquale ". Je lui ai simplement demandé de me présenter à une jeune fille du peuple. Il n'y a pas de galanterie à Naples. Quand je ne voyageais pas encore, c'est-à-dire avant mon mariage, je m'étais fait des idées extraordinaires sur l'immoralité du Midi. Mais Naples est une ville bien plus morale que Lyon ou Liverpool. Sans les étrangers, les Napolitaines ignoreraient certainement que l'amour peut se porter au marché. Tenez, dans une de ces salità qui grimpent au chemin de Pausilippe, un soir, j'ai abordé une jeune femme qui semblait attendre ; dès qu'elle eut compris, elle me repoussa en faisant le signe de la croix. Il y a deux ou trois " Madame Assunta " chez qui on trouve des mères de famille et des ménagères de Torre del Greco et de Piedigrotta, pauvres filles qui essaient de donner aux Anglais des paquebots l'idée de la débauche en criant sans conviction des jurons blasphématoires. Don Pasquale mit

longtemps à trouver ce que je lui avais demandé. C'était chose tellement anormale, tellement monstrueuse ! Enfin il me dit un jour : c'est fait. Le rendez-vous était dans l'autre galerie, où nous serions plus tranquilles... Quand j'entrai dans le petit café, il y avait don Pasquale, la jeune fille elle-même, et l'énorme mamma toute en mamelles. Elles avaient mis leurs robes de soie noire ; elles étaient dans la soie noire de la tête aux pieds, et avec des bijoux d'or, boucles d'oreilles rondes, gros bracelets et broches, tout ça un peu crasseux, mais lourd et vieux, du temps des Bourbons, peut-être.

— Ou de la première domination française.

— Ne riez pas : devant ces deux femmes en robes de soie noire, j'ai compris ce que c'est que l'Histoire. Oui, la tradition, la continuité de la vie d'une grande capitale ; cela était dans ces figures, ces bijoux et ces robes. Vous ne savez pas à quel point c'était "capitale" ! Une ville dont tous les habitants, même les plus pauvres, étaient des Messieurs et des Dames, et avaient droit à la soie noire, comme les citoyens romains à la toge. Et quelle capitale ! Non, les bourgeoises des faubourgs de Paris et les ladies de l'East-End avec leur cravate de fourrure portée tous les dimanches de l'année, même en juillet, celles-là paraissaient des paysannes, comparées aux deux signoras napolitaines qui m'attendaient dans ce café. Moi-même, une seconde, je me suis senti le produit et le représentant d'une civilisation agricole, en présence de cette antique civilisation citadine. Oui, à ce moment-là, deux peuples

se regardaient. Puis la hiérarchie sociale se mit entre nous, nous séparant comme individus, mais nous réunissant comme membres de la communauté humaine... Don Pasquale ne fit pas traîner les choses. Mais on y mettait tant de gravité et de cérémonie, la Mamma accueillait chacun de mes regards avec de si bons sourires que je fus sur le point de dire à don Pasquale : Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de mariage ? Mais l'Angiola était mariée... et moi itou ! Non, si l'on traitait la chose aussi gravement, c'est qu'il s'agissait d'argent. J'avais promis de faire une petite pension à la jeune fille pendant tout le temps que je resterais à Naples. On ne cherchait même pas à colorer la chose d'un prétexte, comme j'avais prié don Pasquale de le faire : leçons d'italien par exemple. La question du tant par mois dominait tout. Du moment que j'offrais de l'argent, j'avais le droit d'entrer à toute heure du jour et de la nuit dans l'appartement de la via Mezzocannone, en qualité de protecteur, de vice-époux, si j'ose dire, de l'Angiolina. C'était, quoi, une affaire de famille. Ils avaient dû se réunir tous, la veille ou le matin même, pour discuter mes propositions et préparer cette entrevue. On n'avait sans doute pas tant fait d'histoires quand la ragazza s'était mariée. Ah ! le Denaro, la Roba, le Risparmio, voilà les mots que j'aurai le plus souvent entendus sur les douces lèvres d'Ausonie. J'avais dit à don Pasquale d'offrir d'abord cent cinquante francs, et d'aller jusqu'à deux cent cinquante au plus. J'avais vu les yeux de la Mamma tourner de joie quand on avait dit deux

cents : mais avec une politesse parfaite et un sourire délicieux, elle m'avait dit :

— È poco, egregio Signore, veramente poco...

La famille voulait bien m'obliger et se sentirait honorée de me connaître, mais elle n'était pas si pauvre... J'aurais pu, n'est-ce pas, déprécier la marchandise, mais l'Angiolina était vraiment admirable : vous savez, cette chair de lilas blanc avec des profondeurs de sépia brûlante vers la nuque, une de ces grandes créatures de flamme et d'ombre qui font penser aux anges guerriers. Et cela se passait devant elle, et elle écoutait nos paroles avec un haut dédain de princesse emmenée en esclavage. Dix fois je fus sur le point de sortir quelques billets de ma poche, et de les renvoyer tous chez eux. Mais les yeux de l'Angiola ! Quand elle les fermait, elle n'était qu'une petite figure brune, nerveuse et maigre ; mais quand elle les ouvrait, la vie prenait un sens nouveau, et c'étaient deux bêtes vivantes qu'on ne se lassait pas de regarder jouer. Pour abréger l'ignoble scène, je consentis à tout ce qu'on voulut.

Vous sentez bien que j'aurais été le dernier des mufles si j'avais pris livraison de la marchandise humaine le soir même. Non, je voulais, par ma discrétion, effacer de l'esprit d'Angiola le souvenir de ce marchandage : je lui écrivis même une lettre de quatre pages, en italien assez correct, je crois, où je lui exprimais (en forçant un peu la vérité) l'affection la plus tendre. Je la lui portai moi-même ; elle la lut et me la rendit en disant :

— Molto bene.

Pour elle ce n'était qu'un devoir, et elle me donnait une bonne note. Mais peu à peu nous devînmes amis plus intimes ; je m'occupais même des bébés, pour me faire bienvenir. Et puis... enfin, je triomphai.

— Oui, il y avait déjà assez de choses entre vous pour rendre cela tolérable.

— Tout juste. Nous faisions une paire d'amis : nous sortions ensemble. Je l'emmenais dans la petite salle du Gambrinus, à l'entrée de la Chiaja. Nous y avons déjeuné entre M. Joseph Chamberlain et M. Coquelin cadet. Heureusement que l'Angiola était belle : ç'eût été d'un ridicule écrasant si elle n'avait été que jolie. Elle m'affichait, mais je n'en étais pas fâché. Du reste, je l'avais habillée, croyez-moi. Je trouve qu'il n'y a rien de plus amusant que d'accompagner une femme dans les boutiques où elle achète les articles de son vêtement. Et quand on y va seul, qu'on entre dans une salle remplie de filles et de femmes et qu'on demande un article du vêtement féminin, récitant la formule qu'on vous a apprise en vous donnant la commission ! On voit les vendeuses sourire derrière leurs mains ; on est un peu gauche, mais on est fier de sentir qu'on est un initié des doux mystères.

— Mon cher, c'est chez vous une vraie vocation ! Dommage que vous n'en fassiez pas profiter Madame de ....

— J'étais très emballé. Je songeais même à la ramener en France, oui, à Putouarey, comme intendante du

château. Pourquoi pas ? En attendant, je vivais rue Mezzocannone, n'allant plus à mon hôtel, corso Vittorio-Emanuele, que pour prendre mes lettres. Pour avoir un peu de chaleur, j'avais acheté quatre ou cinq scaldini et deux douzaines d'éventails en paille, et je payais les enfants un franc l'heure pour faire arder la braise toute la journée. Angiolina chantait du matin au soir : *Pè tutta Napole ; la Frangesa ; Carmé, Carmé ; Fior di Zucca...* Les mioches pouvaient hurler, elle continuait. Elle répondait même en chantant à ce qu'on lui disait. L'opéra ! Même près de moi dans la rue, au Toledo, elle fredonnait ; c'était gênant : on voyait trop d'où elle venait. Tant pis ! j'avais d'elle assez de bons souvenirs... bien que ce soit toujours gênant pour moi, Bourguignon frileux, ces filles du sud qui ont la manie de dormir les bras hors du lit. (Je vous demande pardon : je ne voulais pas vous faire rougir.)

Et peu à peu cela se gâta. J'avais renoncé à me scandaliser parce que chaque soir elle plaçait sous nos oreillers les images pieuses que pendant le jour elle tenait dans son corsage ; (cela m'avait paru sacrilège : j'ai été élevé religieusement.) Nous commencions même à deviner nos pensées, à nous intéresser aux mêmes choses tous les deux. Mais je sentais bien qu'elle ne s'attacherait jamais à moi. Une Allemande, une Anglaise, même une Française, se serait attachée à moi, malgré les différences sociales et malgré la préoccupation du Denaro et de la Roba. Angiolina m'était soumise ; même en public, elle

me donnait toutes les marques de respect dues par une bonne épouse à son seigneur et maître. Mais je sentais qu'elle ne tenait pas du tout à moi. Entre nous et pour elle j'étais bien son Gaetanino, mais vis-à-vis de la famiglia, j'étais *Il Forestiere*, l'Etranger. Peu à peu toute la tribu s'était mise à me regarder comme un membre de la famiglia, et comme le membre le plus riche, qui devait venir en aide aux autres. Dès que j'étais pour une heure à mon hôtel du Corso Vittorio-Emanuele, quelque marque-mal se disant proche parent de la Mamma venait me demander un secours. Je cédai d'abord par faiblesse, puis par crainte d'un esclandre dans l'hôtel. C'était la tribu des Cacace, — *Cacachè*, vous savez ; elle s'appelait Angiola Cacace. Et chaque jour je trouvais sur mon chemin un nouveau Cacace. Tous les types du peuple de Naples m'ont défilé sous les yeux, et c'étaient tous des Cacace. Tous. Le faux fils de famille, en chapeau melon trop haut, une cravate de velours noir en guise de col, un complet trop court, très usé et très sale, mais qui fait son effet de loin, et une paire d'admirables bottines jaunes toutes neuves, dont l'une a un trou carré coupé exprès pour faire place à un cor énorme enveloppé de toile blanche. Il se disait peintre. Mais diaminé ! entre nous... Et le petit marchand qui a de gros bijoux sales, un gilet du même rouge que ses rondes joues saignantes et qui n'est pas rasé. Et le vieux tout en gestes, qui gémit chacune de ses paroles, pendant que rient ses yeux bleus tout chassieux. Et même l'albinos !

Ma chè ? le funiculaire du Vomero ne marchait plus que pour des Cacace qui venaient me plumer à l'hôtel Bristol. Je perdis patience, et j'annonçai à don Pasquale et à l'Angiolina que j'allais partir pour Paris, d'où je préparerais madame de Putouarey à l'idée de cette gouvernante italienne. Angiola viendrait. Elle parut contente. Paris, qui était pour elle ce qu'est Naples pour les Parisiennes des faubourgs, Parigi l'attirait ; voir Paris et mourir !

Mais dès lors sa conduite à mon égard changea. Le Denaro joua un rôle de plus en plus grand dans ses préoccupations. Et dans nos promenades elle s'arrêtait fréquemment devant les magasins et répétait la même phrase :

— Vous devez m'acheter...

Le règne du mot " comprare " avait commencé. Il paraît que don Pasquale affirmait que je m'étais engagé à faire de nombreux cadeaux à la ragazza. Et, maintenant, poussée par sa mère, la ragazza exigeait ces cadeaux. J'achetai sans sourciller, mais pas de bon cœur. Tous les vêtements que j'avais fait faire pour elle au début de notre liaison ne comptaient pour rien à ses yeux : ils ne lui plaisaient pas, et elle ne les avait portés, paraît-il, que pour ne pas me désobliger. Maintenant laissée libre de choisir, elle réalisait sa vieille conception de l'élégance, et je payais. Elle se déguisait en Parisienne, tout simplement. Les mots " chic " et " chichezza " étaient constamment à sa bouche. Où était la vieille robe de soie noire, qui m'avait tant ému ?

Un soir, elle me demanda de l'emmener au théâtre Saint-Charles, où l'on jouait *Sibérie*. Elle avait mis

tous ses nouveaux atours. Il y avait surtout un manteau beige très clair ! Mon argent, dans ses mains, avait pris des formes si grotesques que j'en rougissais comme d'une raillerie à mon égard. Puis, était-ce la faute de ces toilettes, ou bien de la vie d'abondance que je lui faisait mener, mais il me semblait que sa beauté s'en allait tous les jours davantage. Vous savez, elle avait pris les *yeux bêtes*.

Installés dans notre loge, je relevai la grille sous prétexte que je pouvais être reconnu par des gens au parterre; puis je dis à Angiolina :

— Fermez les yeux.

Elle les ferma. Je la regardai attentivement.

Elle avait l'air d'une petite guenon habillée en madame. Inutile de vous dire que c'était fini, n'est-ce pas ? Eh bien, par besoin d'aller jusqu'au bout, par entêtement, je voulus poursuivre cette lamentable aventure. Je ne leur devais rien à ces Cacace. J'avais transformé la ragazza en femme du monde ; j'avais habillé des pieds à la tête tous les petits frères et toutes les petites sœurs de la ragazza ; j'avais même habillé de neuf les formes immenses de la Mamma et j'avais fourni de Denaro tous les Cacace des Deux-Siciles ; je crois même qu'on avait envoyé de mon Denaro au mari de la ragazza, nell'Argentina. Je pouvais m'en aller sans demander congé. Mais non, je voulus voir la fin. J'annonçai qu'on était à la vieille du départ pour la France, et je pris deux billets pour Paris. Pour éviter les larmes de la famiglia, j'avais décidé que nous irions séparément à la gare. Mais j'avais un pressentiment, et je restai sur le quai.

Elle ne vint pas. Je laissai partir le Rome-Paris et rentrai à l'Hôtel Bristol.

Je n'allais pas recommencer l'aventure mais j'avais besoin de savoir. Je fis appeler un cocher qui nous avait conduits plusieurs fois dans les environs, sur ces belles routes blanches, au bord desquelles, à flanc de coteau, une guinguette bourdonne de musique tout l'après-midi. Ce cocher promit de me renseigner. Et il a dû aussi renseigner les Cacace. Par lui j'appris certaines choses. Ainsi la Mamma, qui était veuve depuis douze ans de M. Cacace, avait des enfants de huit et six ans, et ne s'était pas remariée. Don Pasquale était le mari d'une sœur de la Mamma, et par conséquent l'oncle de l'Angiola. Ce qui me rappela qu'un jour la ragazza, ayant appelé don Pasquale « Zio » se retourna vers moi toute confuse et me dit en riant que c'était une plaisanterie. Pourquoi m'avoir caché cela, et quel rôle avait le Zio dans cette affaire ?

Je demeurai dix jours à l'hôtel, sans sortir, de peur d'être rencontré dans les rues par un Cacace. Mais certainement ils savaient que je n'étais pas parti. Alors pourquoi ne venaient-ils plus m'importuner ?

Enfin mon cocher m'amena l'Angiolina en personne. Son rôle dans ma vie était fini. J'avais pensé ne plus la revoir ; elle n'était plus qu'un souvenir — et la voici assise en face de moi. Elle revint d'une façon irréelle, comme les revenants, comme un portrait descendu de son cadre. Nous passâmes deux heures dans ma chambre d'hôtel, à l'insu, paraît-il, de tous les Cacace ; mais je ne

pus tirer d'elle que des rapports confus et contradictoires d'où sortait bien nette une seule impression : que non seulement ils m'avaient tous menti, mais qu'ils s'étaient tous menti les uns aux autres. Ainsi don Pasquale leur avait juré que je ne lui avais jamais donné le moindre centesimo ni la moindre roba, moi qui avais rempli son crasseux portefeuille de billets de cent lire et qui lui avais donné tous les vêtements d'hiver que j'avais dans mes malles. En y réfléchissant depuis, j'ai cru entrevoir que don Pasquale avait tout fait pour me perdre dans l'esprit de la Mamma et avait répandu, parmi les Cacace, le bruit que j'étais ruiné, et que je ne voulais emmener en France la ragazza que pour en tirer profit. Mais pourquoi avait-il fait cela ? Croyait-il vraiment que j'étais ruiné parce j'avais refusé net de lui donner de l'argent ? Angiola elle-même en me parlant, s'embrouillait dans de nouveaux mensonges, croyait que je mentais aussi, et m'accusait de lui avoir donné une rivale que je cachais dans cet hôtel.

Oui, elle m'aurait bien suivi à Paris, mais la Mamma ne voulait pas en entendre parler. Un pèlerinage qu'elles devaient faire ensemble à la Madonna di Montevergine revenait sans cesse dans son bavardage. Je me demandai si elle ne traversait pas une période de scrupules religieux ; mais non, et je le vis bien au départ.

— Addio Gaetanino mio ! au moins, nous nous écririons. Elle pleura. Pour la consoler, je lui donnai cinq louis d'or qu'elle enveloppa soigneusement dans son mouchoir ; je fis appeler une voiture, et elle partit. Et tenez, ce

matin, voici la lettre que j'ai trouvée, poste restante, aux Offices.

Et le marquis, lâchant d'une main le volant, me tendit une petite enveloppe un peu sale. Je lus :

Adorato Gaetano,

Non puoi credere come sono cattiva dache sei partito. Piango sembre perlatua lontananza. Ma spero che verrai più presto possibile eche saremo insieme e che non mi lascerai più. Ti facio sapere che io sono andata a perdere il fazzoletto e o perduto lire quaranta in oro dentro la vettura e così sono molto trista.

Vieni subito e scrivemi. Ti mando mille baci. La tua

per sembre

e così

Angiola

Cacace

— Eh bien, me dit Putouarey, qu'en pensez-vous ? Voyez, on ne sait jamais quelle est la lettre finale : a, o, e ? cattivo, insiema, molte. Et l'hésitation entre le p et le b. C'est drôle. La tua per sembre. N'est-ce pas raillerie ?

— Je ne crois pas. Mais il est clair qu'elle cherche encore à vous tirer du Denaro.

— C'est la Mamma qui la pousse, la madrée madre. L'Angiola, laissée à elle-même, est plutôt désintéressée. Mais quelle série de trappes que la vie italienne, à une ce.taine profondeur ! On dirait que c'est exprès qu'ils la

compliquent par leurs mensonges, et que c'est leur façon de vivre en beauté : engeigner tout le monde et s'engeigner soi-même... Et toutes ces intrigues pour aboutir tout simplement à m'éloigner d'eux, alors que la franchise leur aurait bien mieux réussi. Pas forts, au fond, avec tous leurs airs de grands diplomates. C'est comme leurs gestes : on devine à distance ce qu'ils disent. Quoi ? j'étais épris comme un gamin; je faisais la fortune de cette fille. Non, ils ont préféré me berner, me tirer de petites sommes, et puis ils m'ont rejeté bêtement, me croyant à sec. La lettre vous amuse? Gardez-la. Oui, j'y répondrai. Ma chè? Je ne peux pas laisser ma poverina ragazza molto cattiva d'avoir perdu tant de denaro in oro. Mais ce sera la dernière fois.

A mon tour, j'ai voulu raconter à Putouarey l'histoire de Florrie Bailey. Mais à un homme que Florrie eût considéré comme un amant " de la bonne espèce ", je ne pouvais pas parler de ma demande en mariage. Il m'a fallu dire que j'avais été l'amant de Florrie, et cela m'entraîna dans une série de mensonges à perdre la raison. J'abrégeai, et vins tout de suite au fameux secret.

— Que pensez-vous que soit le secret de Florrie Bailey?

— Qu'elle abaissera son tarif, peut-être ?

Ah, il redevient vite le riche que j'aime et que j'admire, qui goûte la vie avec soin et méthode, et ne perd pas la tête, et accorde plus d'attention à la température des vins qu'on lui sert qu'à la vie d'une jolie femme qui le distrait un moment. Je reste confondu : comme mon sentimenta-

lisme bête est d'un petit garçon en face de ce bel égoïsme bien organisé et sûr de soi !

J'ai voulu prendre ma revanche, et à Césène, j'ai changé de place avec le marquis, menant Vorace d'un tel train qu'il m'a supplié de lui rendre le volant.

— Vous conduisez en cow-boy, cher ! Vous êtes effrayant. Ah ! il ne se tuera pas, lui !

(Un bon point à Putouarey qui, depuis que nous sommes à Rimini, n'a pas parlé de Françoise.)

Saint-Marin, Albergo Repubblicano, 6 juin.

J'aime les chambres fanées et moisies de ces petites auberges : le vieux papier à fond brun et à toutes petites fleurs, les meubles d'acajou plaqué, depuis longtemps ternis, et qui s'enfoncent, de lassitude et de laideur, dans les planchers. Cela nous dit clairement que l'Hôtel est quelque chose d'essentiel comme la Maison de Ville, qui a toujours la même signification, que ce soit le Rathaus de Brême ou la plus petite mairie-école du plus petit village français. Et c'est en vertu de cette qualité essentielle qu'aujourd'hui l'Albergo Repubblicano de San-Marino contient, en Putouarey et en moi, deux des plus fameux clients des plus grands palaces du monde.

Il contient aussi une salle de café-concert, et c'est là qu'on a logé Vorace, trop large pour la plupart des rues et que nous n'avons pas osé laisser sur le Pianello, la seule place de la Città où elle eût pu tenir à l'aise. C'est

probablement la première limousine qui paraît sur le Titano et tout Saint-Marin est venu la regarder. On ne parle que de Vorace sur la Piazzetta, ce soir, devant l'hôtel et dans la boutique du pharmacien.

Nous intimidons même le patron de l'Albergo Repubblicano, un Salernitain roux qui nous sert avec toutes les belles manières du Midi, la face gonflée de respect en notre présence. Il s'obstine à répondre en mauvais français aux questions que nous lui posons dans un italien correct, et ce soir il nous a précédés vers notre appartement, levant une bougie allumée au bout de chaque bras.

Il énerve P. qui l'appelle " ce camorriste prépotent ", feint de ne pas le comprendre quand il parle français, et me crie à tue-tête dans les corridors :

— Je déteste les gens du Mezzogiorno qui ne sont pas bruns. Ne les croyez pas blonds, mon cher : ils ne sont que décolorés !

Nous avons, au premier étage, deux chambres donnant sur une petite rue qui monte à pic et tourne brusquement, et une petite pièce vide et fraîche, au plafond peint. C'est là que nous avons dîné en tête à tête, P. ayant refusé de prendre un second repas dans la grande salle qui sert de garage à Vorace :

— Trop de paquets de cartes crasseuses, là-dedans, et les odeurs... Pauvres gens, ils manquent de distractions, et le " café-chata " ne marche pas souvent.

Le patron nous a servis lui-même, avec un cérémonial de cour, s'inclinant profondément à chaque ordre reçu.

Le plat principal consistait en une substance indéfinissable qu'il appelle de la " merlusse ".

Vieille auberge, toute en longs couloirs aux plafonds trop hauts. Les murs blancs, suivis à regret par des filets de peinture bleus et verts, s'écaillent. A mon passage, des insectes gris se sont cachés derrière un portrait de Garibaldi. Tout est si nu et sombre que la chaleur y semble une intruse. Et pourtant le fond de joie inexprimée, l'âme confiante de l'Italie là encore accompagne nos pas ; je ne sais quoi qui nous dit : " Tant de siècles de civilisation ininterrompue... Et toujours ce mouvement d'hommes, et le petit feu de braise rose qui ne s'est jamais éteint au fond du vase d'airain... Ailleurs le temps a refait les terres toutes neuves, ailleurs on est mieux peut-être, mais c'est bien récent. Demeure, contente-toi de ce peu que j'offre : il est certain. Ailleurs, on n'est pas sûr... "

J'aurais voulu visiter Rimini. Hier soir j'ai aperçu de longues rues dallées, sans trottoirs, sous les nappes blanches qu'y jetaient les arcs voltaïques, de grandes places entourées d'arcades basses et, dans les perspectives, des fronts de palais romains (vrais, et du Risorgimento). Mais P. était trop pressé de partir. Levé dès six heures, il s'était mis à étudier la carte routière ; à sept heures il la savait par cœur, et à huit heures nous prenions place sur l'avant de Vorace, le chauffeur montant dormir sur les coussins de l'intérieur. Le marquis lança les cinq notes du testophone à la volée dans le groupe de gamins qui entourait la voiture, et nous démarrâmes doucement.

Sortis de la crudité d'un faubourg neuf, après un tournant, nous fûmes en pleine campagne.

— Aussi peuplé et bien cultivé que le canton de Genève, dit le marquis. Et pas du tout comme la Toscane. Je veux dire l'aspect. Voyez-vous ce qui manque ? Les cyprès ; pour les limites et les bordures ils ont des ormes. C'est riche, presque autant que la Toscane : les carrés de blé et de foin entourés d'arbres enguirlandés de vigne. Et malgré tout, ça paraît un peu sec. L'extrême bout d'un prolongement de la plaine lombarde, mais déjà sur le flanc du rocher, et sans doute ça va ainsi jusqu'à Ancône. J'aimerais voir ce que ça devient après. Ça me plaît assez peu, du reste, tout ce paysage : un peu bousculé ; pas du tout l'ordonnance des pays toscans. Hein : la colline de Fiesole avec toutes ses médailles, ses tableaux, ses terrasses ; et la chartreuse d'Ema, au milieu de sa garde impériale de grands cyprès noirs ! Et le peuple : voyez-moi ces grosses figures rose-et-orangé, dans leurs mouchoirs de couleurs ; et toutes les femmes pieds nus pour l'amour du Risparmio. Les ragazze sont gentilles, toutes rondes, mais ça n'est pas la finesse des filles toscanes. Elles me rappellent la Sybille de chose, vous savez, aux Offices, dans la salle du Baroche, pas la grande : celle de droite, la bonne tête de veau entourée de son écharpe bleu-ciel. Hep ! attention ! Diaminé !

D'un coup de pouce il fait hurler la trompe, puis reprend :

— Et ils ont un drôle de langage, plutôt rude pour

qui vient de Toscane. Cette nuit, pendant que vous écriviez, je suis allé faire un tour dans Rimini et, près du canal, j'ai lié conversation avec une espèce de grand voyou, commissionnaire, marchand de journaux, surtout rufian. Je lui ai dit que je devais aller à Saint-Marin, et aussitôt il s'est rappelé qu'il avait un cousin cocher qui pourrait me conduire à prix doux, dans une bonne voiture, et je serais bien servi. Savez-vous comme il m'a dit ça ? " Chara ben chervito, chignore. " J'aurais pu me croire à Volvic ou à la Tour d'Auvergne.

La route devenant plus difficile, le marquis se tait, et je pense : " Mais il connaît les Offices beaucoup mieux que je ne croyais ; et en somme son italien n'est pas si mauvais : cette conversation avec un homme du peuple. C'est son accent qui m'avait mal disposé ; parbleu, moi aussi je dois avoir un accent... Et il conduit très bien... J'ai vraiment bien fait de me confier à lui. "

Nous passions devant une petite maison peinte en rose sur laquelle je lus : Caffè Repubblicano.

— Vous avez vu, Putouarey ? Nous avons dû passer la frontière et nous sommes dans le petit rond !

— Nous l'avons passée il y a deux minutes, au pont. Et nous sommes à dix kilomètres de la capitale. Je suis ému, cher : un nouveau pays où je pénètre, un État, en somme, une Patrie, avec des traditions, un drapeau, des timbres-poste... Et voici les premières maisons de Serravalle, la seconde ville de la république après Saint-Marin. Nous nous y arrêtons. Eh ! mais, pour envoyer des cartes

postales timbrées de ce bureau : cela est d'une importance capitale pour les collectionneurs. Nous venons de passer une frontière, ne le comprenez-vous pas ?

— Voyons ! nous sommes en Italie. Votre Serravalle est un village italien.

— Oh, c'est bien plus compliqué que ça. Vous sentez bien des choses. C'est étrange, que vous n'ayez pas la manie des petits états. L'état-jouet, ça ne vous dit rien. Moi, je les collectionne, c'est-à-dire que je réunis tous les témoignages officiels de leur existence : timbres, monnaies, drapeaux, armoiries. Les enclaves aussi. J'ai déjà Llivia, Andorre, Monaco, Luxembourg, tous les petits états allemands, les cantons suisses, Campione, Samos...

Nous nous sommes arrêtés à Serravalle et le marquis s'est précipité dans le bureau de poste. Un bourg calme, rose et blanc, traversé d'une route blanche ; çà et là une haute façade grise d'église, une vieille porte de ville surmontée d'un écu de pierre. Une ville, en somme, historiquement plus noble que Liverpool.

— Ce n'est pas tout ça, dit le marquis, exténué d'avoir collé deux ou trois cents timbres-poste : il faut délivrer le grillo canterino. Mais oui, celui que le petit comte italien vous a donné, et qui chante si bien dans sa petite cage. Ma guarda ! croyez-vous que j'allais le laisser entre les mains de toute cette valetaille suisse ? Je l'ai emporté jusqu'ici — Baptiste, la petite cage, dans la cantine du nécessaire à ongles ; ecco — pour en faire un citoyen de Saint-Marin. Venez-vous ?

Je l'ai laissé aller seul au bout de la rue. Nous sommes repartis.

— C'est horrible, mon cher, ce qui vient d'arriver. Oui, le grillon. Je tenais la porte de la petite cage ouverte, au bord du talus. Et, je ne sais comment, juste à l'instant où il sortait, le ressort a joué, et la porte s'est refermée sur lui, écrasant sa petite poitrine. J'ai voulu retirer la porte, et cela a recommencé, stupide que je suis ! Enfin, il est tombé dans l'herbe, sur le dos, les pattes jointes ; il avait l'air de me dire : Tu vois ce que tu as fait ! Il avait une grande plaie sous sa cuisse, et une goutte d'une eau affreuse en sortait. Je me serais battu ; je l'ai remis sur ses pattes ; il s'est traîné un peu sur l'herbe et il s'est caché sous une touffe de menthe. Pauvre petit prince noir avec son armure si propre et si fine ! J'en avais un, moi aussi, l'autre année à Florence. Je le regardais souvent manger de la salade dans sa cage : son front bombé, ses yeux de corne, ses mandibules qui fonctionnaient avec précision : il avait l'air d'un savant qui résout un problème. Il y avait peut-être quelque chose à faire pour le vôtre. Ah ! j'espère qu'il s'en tirera.

Soudain, à un détour, le Titano parut, se levant sur la plaine et sur la mer, solidement assis sur un socle de terre brune. Et au-dessus de nous, sortant d'un îlot de nuages, les trois cimes pendaient en plein ciel et faisaient saillir leurs muscles de pierre dans la lumière. Le ciel avait été relevé, comme le rideau d'un théâtre, et on voyait cela : un promontoire des cieux.

— Mon colon ! dit Putouarey, saisi. Je l'avais bien aperçu depuis Césène, mais comme un grand décalque déchiqueté bleu-gris sur fond bleu-ciel. Je ne m'attendais pas à ça, tout de même. Vorace, ma gosse, nous allons grimper dans l'autre monde.

Les nuages s'étaient dissous. Un gros nimbus tout blanc sortait peu à peu de derrière la haute crête et semblait émaner de la pierre. Et le roc se montrait nu et sans honte, d'un seul élan haussé. Tout en haut, comme des barques de papier à la crête d'une vague monstrueuse, on distinguait les trois tours des Trois Cimes, des murailles, un coin de toit rond. Mais ce n'était rien. Ce qu'on voyait surtout, c'était la terre dressée sur la terre, la terre plus haut dans l'air que l'oiseau ; et le front de pierre au-dessus de toutes les préoccupations humaines.

Nous venions de traverser le Borgo, ses terrasses, son plan de foire où s'alignent des arbres et leurs ombres, sa place aux arcades sombres, ses quais sur le ciel. Encore un changement de vitesse — Vorace mangeant la route moins vite, mais la mâchant mieux — l'effort prudent, et nous grimpions dans l'ombre même de la montagne, le marquis penché sur le volant prenant des virages merveilleux. Au coude, nous sortîmes au soleil, et l'ombre de Vorace, l'espace d'une seconde, écorna la plaine à cinq cents mètres au-dessous de nous. Et bientôt nous passions, tout ronflants de force contenue, sous la porte de la Città. Porte sévère, grise, avec une sorte de balcon à mâchicoulis surchargé d'un écu de pierre. Città d'une époque où la

vie était plus sérieusement vécue qu'à présent, rues étroites, raides et sombres, assez fraîches et que je suppose parcourues, huit mois de l'année, par un vent froid qui ne plaisante pas. La pierre des maisons a été tirée du rocher et se confond avec lui dans la même teinte gris-rosâtre, comme la fourmilière se confond avec le plancher forestier qui l'entoure. Et la Città est en effet compacte comme une fourmilière, serrée comme un poing.

— Petite nation, mais grand peuple, dit Putouarey. Voyez ces inscriptions : " Nous voulons le droit au vote. Nous voulons le suffrage universel ". On pourrait bien le leur donner pourtant, ils ne sont pas si nombreux : ça ne compliquerait pas beaucoup les écritures. Si je pouvais, je leur donnerais le suffrage universel.

Et le marquis se retournant passa en revue, d'un regard, ses belles valises...

— Enfin ils savent ce qu'ils veulent, au moins. Ce n'est pas comme à Putouarey. Dire que nous ne sommes plus en Italie ! et que dans cet air flotte librement le drapeau bleu et blanc d'une république. Mon pauvre Archibaldo, ma joie doit vous paraître bien enfantine. Vous ne me tenez pas rigueur de vous avoir entraîné ici ?

— Pas du tout. Cet air frais et léger est bon, après la fournaise de la plaine émilienne.

Je dormirai cette nuit. Hier, à Rimini, j'ai écrit jusqu'au jour, me sentant beaucoup trop en vie pour me coucher. Il me semble, ici, être dans un grand vaisseau à mille hublots immobile dans la haute mer aérienne.

P., qui ne tient pas de journal, s'apprête à sortir. Arrivederci !

Il passe sa tête correcte et blagueuse dans l'entrebâillement de la porte :

— Ciaò, bel faccin !

Je suis content de l'avoir rencontré. Il m'entraîne dans son mouvement. Et aussi je le découvre, bien mieux qu'à nos deux autres entrevues : ses curiosités, son attendrissement sur le grillon. Il faut que je le fasse parler encore.

San Marino, 7 juin.

Passé toute la matinée sur le Pianello. C'est une grande terrasse dallée, avec un parapet de pierre qui domine un vaste désordre de montagnes : l'Apennin central avec tout son bric-à-brac pêle-mêle : ses tabourets, ses tables, ses pupitres et ses chaires de marbre, ses dômes, ses grands polygones de pierre nue : la plus médiocre des chaînes de montagnes : froide sans neige, aride sans majesté, maussadement mesquine : les parents pauvres de l'Alpe. Vers le Nord-Ouest se lève un énorme roc coupé d'une brèche profonde, le travail d'une espèce d'êtres disparue, ceux qui occupaient la terre avant nous et s'en servaient autrement, porte inexplicable, terminus de quelque service de communications interplanétaires. Le regard y va, attendant quelque chose de ce côté-là, un ange en armes venant par les routes de l'air s'asseoir là. Au sud, à l'horizon, un grand cube d'acier poli, mal étayé penche

et s'appuie d'un coin au ciel. Le lit d'un large fleuve de sable gris, où traîne encore un peu d'eau, comprend tout le paysage visible dans sa pâle accolade ; et au-delà, l'air, la terre, et la mer ne font plus qu'une seule brume d'un bleu sali.

Nous avons fait longtemps les cent pas entre le portique d'ombre du Palazzo Governativo et la petite maison basse de la poste, avec sa tour grise au cadran sans aiguilles, son banc de pierre sous les lignes parallèles des étalons de mesures incrustés dans le mur. Une ligne de maisons nues et grises, aux volets d'un vert passé, limite la place, face au parapet. L'une est un café. Elles jettent sur les dalles dès le matin une bande d'ombre qui va se rétrécissant jusqu'à midi. Au centre du Pianello est une fontaine, vieille et grise aussi et qui supporte une statue de la Liberté, neuve et conventionnelle.

— Donnée, me dit P., par une riche bourgeoise allemande qui reçut en récompense le titre de Duchesse d'Acquaviva. Nulle raillerie, il y a un des villages de la République qui s'appelle Acquaviva. Et le Palazzo, eh ? plutôt bien neuf ; après tout supportable : le petit dernier du Palais-Vieux. Voyez ces mâchicoulis, cette tour et les écus et les plaques collés à la façade.

Puis, nous avons découvert, au bout de la rue qui passe, au fond du Pianello, entre les basses portes de fer du Palazzo et la ligne des maisons, le Cantone, petite place de terre battue, plantée de quelques acacias, et dont le parapet de pierre pend au flanc du rocher, juste

au-dessus des petits toits rouges et des petites rues blanches du Burgo, à trois cents mètres sous nos pieds.

— Voyez, dit P. en me tendant sa grande Zeiss, la diligence de Rimini sort en ce moment de Serravalle. Là, dans ce coin de verdures que traverse une route. Ecco ! Etonnant, qu'elle puisse venir jusqu'à nous sans quitter la terre.

Près de nous le vent rebrousse les charmes et les ronces qui revêtent le roc, un vent d'Est tout plein de l'odeur de l'Adriatique, avec des secousses et des sautes brusques, impatientes, comme de quelqu'un qui dit : Viens donc ! Un homme traverse la place triangulaire du Borgo : on dirait le progrès d'un petit insecte sur une feuille de papier blanc : il disparaît dans la petite caverne noire des arcades.

— J'ai sûrement une lettre à la poste-restante, dit P.

Cinquante pas et nous étions dans le bureau. Il avait une lettre en effet.

— Mais, c'est votre écriture, Putouarey ! Vous vous écrivez à vous-même ?

— Toujours, quand je dois changer de ville. Ça me donne l'illusion d'être attendu. Et j'aime voir mon écriture.

Je lui ai demandé ce qu'il pouvait bien s'écrire à lui-même et j'ai tant insisté qu'il m'a montré la lettre :

« As-tu fait un bon voyage, suppôt de l'obscurantisme ? J'en suis fâché. Quand donc te casseras-tu la gueule sur ta cent-chevaux ? C'est en vain que tu dissimules tes véritables opinions sous les épithètes usurpées de républicain

indépendant. On ne trompe pas la démocratie. Tu n'es qu'un parasite social, un viveur inutile... "

— Qu'est ce que ça veut dire, marquis ?

— Ma chè ? Je ne savais plus quoi écrire. Eh bien, ce sont quelques-unes des gentillesses qu'on m'a dites et qu'on m'a écrites en janvier dernier, quand, pour faire plaisir à ma femme et à sa famille, je me suis présenté aux élections législatives, à Putouarey.

— Racontez-moi ça ?

— Il n'y a rien à raconter. Il s'agissait de remplacer le député conservateur, passé au Sénat. Avant même de commencer l'affaire, j'en étais dégoûté. J'ai pourtant fait une réunion publique, à laquelle j'ai invité mon adversaire, le candidat socialiste, Rabot, l'instituteur de Putouarey. J'ai commencé par dire aux électeurs qu'ils ne devaient pas se faire d'illusions, que leur vote ne changerait rien à l'ordre social actuel. Qu'il ne s'agissait que de privilèges à obtenir pour les gens du pays : décorations, bureaux de tabac, bourses, traitements, etc. Que par les seules relations que j'avais actuellement à Paris, je pouvais plus pour eux que ne pourrait mon adversaire s'il était élu. Que je me sentais disposé à les servir de tout mon pouvoir s'ils m'honoraient de leurs suffrages. Et enfin je leur donnai à entendre que, s'il s'agissait d'une chose très importante pour le pays, comme la concession du chemin de fer à voie étroite, je n'hésiterais pas à voter avec la majorité, même contre les opinions que j'affichais dans mon programme.

C'était clair et sensé. Mais, madonna ! Ils ont cru que je me moquais d'eux et de leur république et n'ont plus voulu entendre que Rabot, qui leur débitait mille sornettes et leur servait tous les lieux-communs qu'a inventés depuis cent ans l'imagination déréglée des grands dyspeptiques.

C'est alors qu'intervint cette accusation de " parasitisme social " soutenue par les bourgeoises bien pensantes, les bigotes de la libre-pensée. Car, naturellement, j'avais le clergé, la noblesse (et le bon sens) pour moi. Elles enragent, ces dames, de n'être pas reçues au château. Elles dirent donc que " depuis son mariage le fils de Putouarey s'était détourné, qu'on ne le voyait plus au pays, et qu'il passait tout son temps à Paris à faire la fête ". Pour les gens de Putouarey, je pense que " la fête " c'était une de ces images qu'on voit dans les journaux amusants : Maxim et le monsieur en habit avec une femme sur chacun de ses genoux, des bouteilles de champagnes vides sous la table... Je suppose qu'ils me voient comme ça. Un homme menant une telle vie ne devait guère avoir d'esprit ni de science, n'est-ce pas ? Dès lors les allusions à Maxim et aux coupes de champagne devinrent fréquentes dans les discours de mon adversaire. Pauvre Rabot ! pauvre petit pédagogue ! J'aurais aimé lui payer une nuit de " fête " chez Maxim, et à moi aussi (avec lui, ça m'aurait amusé). J'en vins à représenter à ses yeux la brute, l'anti-intellectuel, le fils de famille gâté par l'oisiveté et les orgies. Il finit par m'accuser de ne

pas savoir l'orthographe. Encore quelques jours de cette lutte entre le progrès et l'obscurantisme et je n'aurais plus su ni lire ni écrire.

Le soir où il fut élu, je triomphai. C'était donc fini, et comme ça devait finir. Je n'eus pas une voix en dehors des châteaux. Et ils vinrent tous en chœur me siffler à la grille du parc. J'étais content. Pourtant il y avait là des gars que j'aime bien : Travaillot, le charron, la bête noire du curé et qui se dit anarchiste, mais la tête la mieux organisée du pays, et franc. J'étais battu : la marche du Progrès n'avait pas été arrêtée.

— Vous l'avez voulu, dis-je à ma femme, pâle et qui serrait ses dents un peu longues. Eh bien moi, je suis content. Vive Rabot, madame, et à bas Putouarey !

Et vrai, j'étais content que ce fût Rabot qui eût gagné ces neuf mille francs par an, et les voyages gratuits en première classe. Si ça peut élargir son horizon et la vie de Paris le dégourdir — tant mieux ! Je courus à ma salle de bains et me lavai et me douchai pendant trois heures. A l'aube j'étais au volant de Vorace sur la route de Dijon. Tout le jour je fauchai les grands paysages, le long de la Saône et du Rhône, et le soir à onze heures, j'allumai ma pipe de chasse, sur le trottoir de la Cannebière : Dieu bon ! il y avait encore de beaux jours pour moi dans la vie.

— Et c'est alors que vous êtes parti pour Naples ?

— J'ai passé un mois sur la Riviera, tantôt dans le yacht tantôt sur les routes avec Vorace. A Gênes, j'ai mis

Vorace sur le yacht et nous sommes partis pour Naples, avec escale à Portoferrajo... Ma scusa : j'ai plusieurs choses à faire : visiter ce palais, recueillir quelques échantillons de cette roche...

— Et coller dix mille timbres-poste sur autant de cartes postales... Je vous suis dans le Palais.

Nous avons vu le petit palais de pierre gris-rose, ses longues baies ouvertes sur ce même océan aérien, dont le fond transparaît avec ses dunes, ses collines, sa végétation confuse. Nous avons vu la salle des séances du Conseil avec les trônes jumeaux des deux Régents, l'urne blanche et l'urne bleue, les boules qui servent aux votes. P. s'est attendri devant un portrait du maréchal de Mac-Mahon, une horrible chose rouge et bleue, luisante et crue.

Nous avons visité l'église principale, la Pieve, d'un triste style classique, sans conviction, sur une jolie petite place d'où l'on domine le toit du Palais.

— Il y avait quelque chose de mieux ici, une église du V[e] siècle ; mais ils l'ont boutée à terre, me dit P., qui s'est imposé la lecture des *Ricordi Storici* de Marino Fattori, et qui s'était formé, avant de venir ici, une belle collection d'ouvrages sur Saint-Marin. Les rues montent raides entre les hautes maisons de pierre crue et les murs où de petites portes sont ouvertes sur des jardins : via Bramante par exemple. Nous sommes redescendus à la Piazzetta, poussés par la pente, et de là aux bastions par la longue via Omerelli où est le musée, un grand collège, une église dans le style emphatique des Jésuites,

un couvent, des palais, et tout à coup, baissant la pierre ancienne d'un parapet, l'abîme encore.

P. montrait une telle activité à tout voir de sa chère république, que je lui dis, tandis que nous mangions la merlusse dans notre salon :

— Vous devriez vous faire naturaliser sammarinois.

J'avais ouvert l'écluse aux torrents de science dont le marquis était plein. Il m'a fallu tout entendre : à quelles conditions s'accorde la naturalisation dans la république de Saint-Marin ; les origines de la république, son histoire, l'histoire de son droit politique, sa constitution, l'Aringo des Pères de Famille, le Consiglio grande, le Consiglio dei Dodici, les deux Régents élus tous les six mois, l'un noble, l'autre non-noble, et comment au XII[e] siècle, ils ont porté, et portent encore, dans les inscriptions pompeuses du Palais, le titre de Consuls. Et les habitants d'un certain canton qui longtemps n'ont pas eu droit de cité, étant considérés comme peuple conquis...

— Ça, c'est drôle.

— Ah ! Archibaldo, ne riez pas ! c'est tout ce qui reste à travers les communes du Moyen-Age, de la république romaine, ce petit bout de rocher, cette république reléguée au ciel ! Et l'armée sammarinoise...

— Non, Gaëtan, l'armée monégasque me suffit.

Mais il m'a fallu entendre la description des uniformes, la composition de l'armée : Garde-noble, milice, etc. A propos, est-ce qu'on ne pouvait pas voir des soldats ? Notre cérémonieux Salernitain, appelé aussitôt, et notre désir

exprimé, nous a rapporté des cartes postales sur lesquelles étaient représentés en couleurs des soldats sammarinois.

— Ah ? On n'en voit pas de vivants, dit le marquis, déçu. Vous les vendez, ces cartes ?

Et le voilà parti, aiguillonné par toutes ses manies d'homme riche : collections de timbres-poste, de minéraux, de pièces de monnaie, de paquets de cigarettes, de petits drapeaux...

— Mon cher, si les gens de votre espèce sont nombreux, dans dix ans Saint-Marin sera devenu une des premières stations du monde pour les cures de timbres-poste ; les pièces de monnaie de la république, au lieu de servir aux échanges, se vendront comme curiosités dans les boutiques, au triple de leur valeur, et le patron de l'Albergo Repubblicano aura si bien appris à écorcher les voyageurs que San-Marino sera devenu inhabitable.

Le voici qui revient, un drapeau bleu et blanc d'une main, de l'autre un sac plein de cailloux. Nous allons fumer sur le Pianello.

8 juin.

— Eh bien, parasite social, vous êtes toujours à courir à tous les diables ? On ne vous voit plus au pays. Le fils de Putouarey se détourne. Vrai, je n'ai plus le plaisir de votre compagnie qu'aux heures de merlusse.

— Ma ! c'est vous qui refusez de me suivre.

— Monter au Pianello est déjà un exploit assez beau ;

et quand j'y suis je m'y tiens, fumant des cigares en tête à tête avec le carabinier de service.

— Je l'ai photographié et j'ai pris note de son uniforme. Mais ce dolman gris à col rouge n'est-il pas une tenue d'été ? C'est très important... Prenons un peu de liqueur ? Senta, padrone : c'è alkermes ?

— Nelépa monsié.

— Dommage : avec de l'eau fraîche l'alkermes est une chose délicieuse. Prenons un peu de Strega, alors ? Va bene, ci da due Streghe.

— Biennemonsu, ielaporte soubite.

J'ai demandé au marquis ce que c'était que l'alkermès.

— Comment, vous avez vécu à Florence et n'en avez pas goûté ? Je vois ce que c'est. Vous vous êtes tenu au Carlton et n'avez pas eu le courage de faire le plongeon dans la vie florentine. Il aurait mieux valu aller vous loger chez l'Assunta, parmi ses nièces. Ces vagabonds du portique des Offices dont vous m'avez parlé avec enthousiasme, vous n'avez même pas songé à entrer en relation avec eux ? J'ai connu ça à mes débuts dans la vie européenne : de la paresse et quelques dégoûts... Vous ne vous logez pas chez l'habitant de peur des insectes domestiques ; il vous faut votre chauffage central et votre tapis partout ; il vous faut le Palace, et non le Palazzo ; et ça vous ennuie d'aller chercher votre bain en ville ; vous le voulez à six pas de votre lit.

— Je sais me passer de confortable. Ici, par exemple. Et ailleurs. Il est vrai qu'à Florence, cette fois-ci...

— Mais c'est qu'à Florence, il n'y a pas que vos musées ; il y a la vie florentine qui mérite aussi quelque attention. Et les rencontres des rues... Vous avez passé à côté du meilleur. Et les occasions qu'on a, quand on vit chez l'habitant, et qu'on donne assez de Denaro pour que tout se passe honnêtement et avec garbe ? Les Florentines, Archibaldo, c'est ce qu'il y a de plus fin en Italie. Cette chair, couleur de blé mûr, ces grasses petites galettes de polenta chaude, j'espère que vous y avez goûté, et mieux que du bout des lèvres ? Et l'architecture de ça, d'un seul jet ! comme le petit pois frais sorti de la coque. La chair classique. Elles me font toujours penser à Virgile et à l'abbé Vernet qui me le faisait expliquer : " corpora lectissima matrum... " Ah, comment ne pas aimer l'Italie quand on a tenu dans ses mains ces beaux fruits :

Salve, magna parens frugum, tibi, tibi...

je ne sais plus. Et la nuque, avez-vous remarqué ? Cette noble fragilité, ces profondeurs brunes et brûlantes, sous la couronne ardente des cheveux noirs ? Comment pouvez-vous passer à côté de ça, de cette belle vie que j'aime de tout mon cœur, comme de tout mon cœur je lèche ces tartines à la confiture de soleil... Au moins, avez-vous mangé dans une *vraie* trattoria florentine ? avez-vous joué au lotto ? attendu impatiemment *l'estrazione* du samedi soir ?... Bon, je vais faire encore un tour au Palazzo. Et le palais de Justice à droite de la rue qui monte à la Pieve, voulez-vous le voir ?

9 juin.

Accompagné le marquis au Borgo, par la grand'route. Une heure à nous promener sous les arcades de la place triangulaire que nous voyions, si petite, du Cantone. Et bu du vin dans une sorte de trattoria installée au creux glacé d'une caverne.

Les boutiques du Borgo sont moins pauvres que celles de la Città, et on s'y sent plus près des grandes facilités de la plaine.

— Granite de café à la crême, murmure P. en finissant son verre de Chianti rouge. Est-ce que nous en trouverions à Rimini ?

Un orage menaçait le Titano, et déjà le tonnerre se faisait entendre. Nous sommes remontés à la Città sous les premières gouttes, par le sentier pavé qui grimpe presque à pic, pendu au flanc du roc, et qui aboutit à une voûte basse, au bout de la via Omerelli. Nous sommes revenus là ce soir, et sommes restés assis sur le rebord de pierre du bastion, à regarder, au loin dans la plaine, respirer de grandes villes de lumières tremblantes.

10 juin.

P. a été déçu ce matin : il comptait voir les Régents sur leur trône, et en costume, à la grand'messe de la Pieve. Il se console en pensant que demain lundi il y aura réunion du Grand-Conseil au Palais.

Cet après-midi, il a su m'entraîner à la forteresse de la Rocca, la première des Trois Cimes. Vraiment la Citta est bien cramponnée à la crête d'une vague de pierre. Sur l'arête, entre les carrières où résonne sans cesse, d'un son plein et doux, le marteau sur la pierre, une route étroite monte droit à la porte austère de la forteresse. C'est une prison, paraît-il, et P. avait dû demander la permission de la visiter. On nous a conduits au chemin de ronde.

— Huit cents mètres au-dessus de la mer, que voilà. Buvez-moi cet air vierge, bouillonnant comme une eau de torrent. Et regardez ce qu'on peut voir : la côte où l'Adriatique fait un petit geste blanc et dit un mot qu'on n'entend pas, et la terre effroyablement calme sous le ciel, comme la gueule d'un canon chargé. Là-bas, la Marecchia, à sec, qui pousse jusqu'à la mer sa grande route de sable gris. Et ces routes, comme elles semblent inutiles, et cependant c'est vers nous qu'elles montent, avec tous leurs détours.

Nous sommes redescendus, ayant toutes les montagnes à nos pieds. En nous retournant nous voyions les trois tours, debout au bord de l'abîme, petites, grises, carrées, avec leur toit presque plat, de briques, et surmontés chacune d'une petite plume de fer pour rappeler le jeu de mots sur *Penna* qui signifie à la fois plume et cime...

Ce soir, fumé nos pour-la-noblesse sur le Pianello, allant jusqu'au Cantone où brillaient des milliers de lucioles. C'était comme si l'air eût soudain laissé deviner

un grand secret, révélant sa vraie nature de feu. Par instants, elles s'éteignaient et se rallumaient toutes à la fois ; et parfois c'était comme si on eût secoué un immense voile noir rempli de paillettes d'or. Dans le creux d'une pierre, au bord d'un chemin aux pavés herbeux, un ver luisant choyait sa goutte de lumière lunaire. Le vent de mer, plein de chuchotements, visitait le rocher et les feuillages.

11 juin.

Comme je me promenais devant la porte Saint-François, attendant, avec plusieurs gamins, un des deux carabiniers et une vieille femme, l'arrivée de la diligence, le marquis est venu me rejoindre, tout essoufflé :

— Archibaldo, si vous voulez voir des soldats sammarinois c'est l'occasion ! Le Palais est plein de gardes-nobles en uniforme. A cause du Conseil. Venez vite.

Nous grimpons au Pianello. Justement un monsieur en redingote noire, suivi d'une sorte de valet en livrée bleu et argent et chapeau à cocarde, passa près de nous et, traversant la place, entra au Palais.

— Un des régents, dit P. Nous aurions dû saluer. Nous pouvons entrer : on ne me dit rien.

(On commence à le connaître.)

Une douzaine de grand gaillards en uniformes bleu-marine à parements et bandes jaune-orangé, coiffés de bicornes du même bleu avec un bouquet de plumes bleues

et blanches, l'épée au côté, flânaient dans le vestibule du palais.

— Archibaldo, avez-vous jamais pensé à l'utilité morale des uniformes ? Cette chose qui nous rend plus visibles physiquement et qui cache notre personnalité mieux que n'importe quel déguisement. Ça vous dispense de fournir des explications. Tiens, bon giorno. Lei sta bene ?

— Eh, vous avez donc des amis dans la garde-noble ? Je vous soupçonnais, aussi, de faire des visites dans l'aristocratie locale.

— Oui, dit P. un peu gêné. C'est le chevalier Landolfi. Je ne savais pas qu'il était des gardes... Alors, ce sont des nobles, tous ces types-là ? Mes pairs. Et les vôtres, j'oubliais ! On me l'a assez reprochée, ma noblesse. Pas seulement à Putouarey. Au point qu'il me faut vraiment du courage pour la porter — et que c'est pour ça même que je la porte. Et dire que j'en ai été bêtement fier, autrefois, dans mes jours provinciaux, parce qu'elle me distinguait des petits bourgeois. Comte d'Aquibajo, savez-vous ce que c'est que la noblesse, j'entends celle de naissance ? Vous connaissez le dicton français : noblesse oblige. Eh bien, c'est toute la définition de la noblesse : elle oblige et ne fait pas autre chose. Elle obligeait celui qui l'avait à n'être que l'homme d'une terre, et le vassal de qui avait l'hommage de cette terre. Et aujourd'hui ça n'est pas fini. C'est comme si nous n'avions pas de noms. C'est la terre qui nous prête son nom indestructible

qui passera à d'autres après nous, soit par succession, soit par alliance. Pas d'espérance de nous *faire un nom* : on l'a déjà fait pour nous, trop long et trop compliqué pour qu'on sache où le mettre, pour qu'il trouve sa place dans le monde moderne ; une armure pesante dans laquelle il nous faut combattre le combat de la vie. Vous parlez de la pitoyable condition des milliardaires, mais il y a quelque chose à dire aussi sur nous. Voyez, les roturiers, eux du moins ont leur nom bien à eux, attaché à leurs os et à leur sang, et qui s'éteint en même temps que leur descendance. Ils combattent nus, sans gêne d'aucune espèce. Ils peuvent se faire un nom s'ils ont de quoi en eux-mêmes. Cela me paraît si élégant lorsque, dans un salon plein d'une banale foule de gens titrés, on annonce un monsieur dont l'identité s'exprime tout juste par un seul nom. Je me surprends à l'envier. Il devient tout de suite l'intéressante minorité, l'élite de l'élite. C'est si vrai que, lorsqu'un de nous s'élève par sa valeur personnelle aux premiers rangs de l'humanité, il perd du coup son titre ; on dit : La Rochefoucauld, Saint-Simon, Vigny... Mais pour nous, le commun des nobles, notre noblesse ne fait que nous obliger. Obéissance, retenue, sacrifices. C'est ce qui m'a rendu insupportables les Messieurs d'Escarbagnas de ma province : ils n'ont aucune idée de cette obligation ; leur noblesse ne les rend pas héroïques ; mais comme des parvenus qui ne peuvent s'habituer à leur richesse, eux n'en reviennent pas d'être nobles, et il faut les entendre parler de leurs voisins

bourgeois, sottement fiers de leur argent, qu'ils méprisent. J'ai compris, moi, le sens qu'avaient mon écu et ma couronne... Et mon pauvre petit cadet Jean, tué à vingt-trois ans au lac Tchad — j'ai dans ma valise sa photographie en spahi sénégalais — lui aussi savait, et mieux que moi, à quoi noblesse oblige. La gloire ? Il savait bien que non ! Quelques journaux publient le portrait du Mort pour la Patrie dans les Notes Mondaines, et puis le silence pour des milliards de jours. On traite mieux une vedette de café-concert. Mais il voulait vivre, et il a vécu, noblement. Et moi aussi, je voudrais vivre enfin noblement, faire quelque chose de mieux que de courir l'Europe et de gâcher mon temps. Savez-vous que je me retiens de faire quelque chose de mieux ? Oui, j'ai... une espèce de vocation, moi aussi, et je n'aurais qu'à m'y mettre. Mais voilà : il faudrait lâcher toutes les autres manies ; il faudrait, en quelque sorte, renoncer au monde. C'est dur, quand nous avons *tout* sous la main. O Jean, le soleil de décembre sur la Riviera, la vitesse, le monde qui s'ouvre de toutes parts, offrant ses vallées, ses villes, ses nourritures, ses baisers, — et une balle dans la tête, au lac Tchad !

12 juin.

P. est content. Hier, après la séance du grand conseil, il a été reçu en audience par un des Régents (le non-noble, par hasard) et il est revenu tout excité de cette entrevue. Ce matin, je lui ai dit :

— Eh bien, que faisons-nous ici ? Vous avez acheté tous les timbres de la dernière émission et il n'y a plus de cartes postales chez les papetiers. Que machinez-vous, avec vos amis des gardes-nobles ? Vous savez : On ne trompe pas la démocratie.

— Vous voulez partir ? demande le marquis, découragé.

— Non, si vous tenez à rester encore. Il fait bon ; je n'ai rien à faire nulle part. Je voudrais seulement savoir quand vous comptez partir.

— J'ai télégraphié à mon banquier, en France, de m'envoyer quelque argent. Nous partirons le lendemain du jour où la lettre chargée arrivera. Encore quelques cartes postales à envoyer aujourd'hui ; une vieille série que j'ai trouvée en fouillant la chambre de débarras de l'épicerie.

Nous en avons envoyé un peu partout : P. à une trentaine de jeunes femmes réparties entre cinq ou six nations, sans oublier Angiola Cacace ; et moi à Stéphane, à Cartuyvels, à Tournier de Zamble, à Maxime Claremoris. (Dommage que je ne sache ni les noms ni les adresses des deux hommes qui me filent pour le compte de Cartuyvels. Ils sont peut-être tous les jours au Pianello, à nous observer.)

A l'heure du pour-la-noblesse, au Cantone, j'ai dit à Gaëtan :

— Mon cher, depuis quelque temps, je vous découvre, et je vous dirai très franchement que je vous avais jusqu'ici un peu méconnu.

— Comment ça ?

— Oui, j'ai vu chez vous beaucoup de choses desquelles je n'avais pas eu le moindre soupçon lors de nos deux premières entrevues.

— Capito. Je m'en étais rendu compte, vous savez ; et ce que vous me dites là me fait plaisir. La faute en était à mes manies, à cette façon que j'ai de m'amuser de tout, et à mes histoires de galanterie. Vous m'aviez vu surtout comme un jouisseur grossier. Je l'avais senti. Le Duc de Waydberg et le Prince Stéphane m'ont vu aussi de la même manière : un hobereau français assez riche pour tenter de se dégrossir en fréquentant les grands Européens ; un type local, un Français de café-concert, enfin un petit provincial parmi vous autres des wagons-lits.

— Non, Putouarey, non !

— Mais si ! tout comme m'ont mal jugé les bigotes de la libre-pensée, à Putouarey. Je me rappelle même que vous m'avez dit un jour : " Eh bien, chaque fois que vous sortez de France, vous faites de nouveaux progrès ! Il paraît que vous déjeunez tous les jours avec le Duc de Christminster ? "

— Vous êtes sans pitié... Je voulais dire...

— Non, c'était bien clair. Mais, pas d'offense. J'étais aussi le bourgeois idiot qui n'en revient pas d'avoir le même tailleur que le Roi d'Angleterre. Et tant d'autres malentendus. Vous étiez tellement assurés de la justesse de votre jugement que, pas une seconde, vous n'avez

pensé que je pouvais même voir vos railleries. Et c'est pour ça que je ne m'en suis pas fâché ; pour ça et parce que moi aussi, je vous voyais autrement que vous n'êtes : superficiel, gauche, pas encore très au fait de la vie. C'était excusable : j'ai trente ans, il y a sept ans de différence entre nous deux. Oui, je sais : c'est très pénible lorsqu'il faut revenir sur ces jugements téméraires, très humiliant. Mais quand ça vous est arrivé une bonne fois on ne recommence pas, ou alors on est indécrottable.

— Mais, Gaëtan, je ne vous ai jamais méconnu à ce point ! Et nous comparer aux bourgeoises de Putouarey, c'est dur pour " nous autres des wagons-lits ". Enfin, c'est vrai que je m'étais trompé, et ce sont bien vos histoires de galanterie qui en sont cause. Voyez-vous, ce que je ne m'explique pas, c'est, chez un homme tel que vous, intelligent et délicat, cette recherche grossière de la sensation physique dans des intrigues sans gloire, puisqu'elles ne sont même pas gratuites.

— Etes-vous bien sûr qu'il n'y a pas en vous un reste de puritanisme qui s'émeut lorsque je vous parle de l'Angiolina et des tartines à la confiture de soleil ?

— En tout cas, c'est une impression très nette : vos intrigues ne me semblent rien que du temps perdu et de l'énergie gaspillée.

— Oh, que c'est peu ça... Et la " recherche de la sensation physique ". Mais vous n'y êtes pas du tout... Et d'abord, ceci entre nous, je ne suis pas grand abatteur

de bois... Mais, que c'est difficile à expliquer! Votre jugement est bien plus voisin que vous ne croyez de celui que les bourgeoises de Putouarey ont porté sur moi... Par où commencer?... Ah, vous aimez le peuple, n'est-ce pas? Vous m'avez dit que, décidément, vous préfériez les femmes du peuple aux femmes du monde. Comme moi! Voyez-vous, ce qui nous distingue, nous gentilshommes, des bourgeois, c'est que nous savons parler aux gens du peuple: pour nous ils sont des hommes et des femmes comme nous, avec tous nos défauts, toutes nos faiblesses, toutes nos qualités. Nous les comprenons. Pour les bourgeois, ce sont des machines, et des enfants qu'il faut protéger, et des bêtes sournoises dont il faut se méfier. A Putouarey, la femme du percepteur se fait suivre à quatre pas par sa bonne: elle craint qu'on ne prenne cette fille pour son amie. Toute la bourgeoisie est dans ça. Est-ce que j'ai peur qu'on me prenne pour un copain de mon chauffeur? On voit bien tout de suite que je suis un gentleman, rien qu'à la façon dont je marche. Et si on me prend pour un camarade de Baptiste, où est le mal? C'est un beau gars, et qui m'en a déjà soufflé une, en douceur. En tout cas, pour moi, je suis tout à fait comme votre poète américain: je traite " le sauvage et le monsieur sur le même pied d'égalité". Vous vous rappelez les bonnes de notre enfance? Vous en avez bien eu, là-bas, des négresses, des peaux-rouges peut-être? Moi, je me rappellerai toujours Marie-Bonne, une grande virago de Sombernon, sur la montagne. Elle était toute pleine d'histoires et de sagesse. Comme

elles étaient supérieures à nous, ces filles du peuple, plus étendues dans toutes les directions, voyant plus loin et mieux que nous, et pleines de toute la poésie du vrai, devant quoi nous faisions les dégoûtés... Quand nous avons su décliner *Homo* et même *Dies* et *Manus*, nous nous sommes crus très forts et nous sommes allés les trouver pour les étonner avec notre science toute neuve. Mais elles en savaient encore plus long que nous et sur des sujets bien plus importants, si bien que notre latin ne nous paraissait plus grand chose devant le leur. A dix-sept ans, j'ai revu Marie-Bonne ; j'avais fini mes humanités, j'étais allé à Paris, mais je ne l'avais pas encore rattrapée. Il y a quelques années je l'ai revue à Sombernon. C'était après mes premiers voyages : j'étais marié, j'avais vécu — mais elle m'a collé encore... Elle en sait autant que la vie...

Et j'ai compris qu'il est inutile de lutter, et que le peuple en saura toujours plus que nous... " La sensation physique " ? Oh non... c'est vous que je cherche, et que je trouve, Marie-Bonne, des Maries-Bonnes de tous les pays, avec leurs belles histoires, leur sagesse sans limite, et la douceur sans arrière-pensée, et la confiance, et par dessus le marché, la majesté du Peuple.

Oui, ça vous paraît une explication après coup ; la justification par la rhétorique. Et c'eût été plus vraisemblable si je vous avais dit que c'est une collection de souvenirs féminins, rien d'autre. Et c'est un peu ça aussi. Mais c'est surtout le besoin du contact avec le peuple,

c'est surtout le besoin de Marie-Bonne. Intrigues peu flatteuses ? Eh, je n'ai pas toujours eu affaire à des Cacace. Il nous est arrivé d'être appréciés, ma barbe et moi. Et n'est-il pas juste que je rende au peuple, en quelque manière, ce que j'en reçus... Cette science de son cœur et de sa vie ? Voyez, mon intrigue avec l'Angiola m'a plus appris de Naples que n'auraient pu le faire tous les romans de Madame Serao. Et je me rappelle toutes celles que j'ai connues : les grosses Espagnoles à peau d'orange, les Allemandes dont les baisers vous étouffent, les Hongroises qui nous réalisent un ancien rêve, et les petites cocottes russes qui se pâment en italien... *Et mores et studia*, comme disait l'abbé Vernet. Pauvre homme, il serait désolé s'il voyait la vie que je mène. Lui non plus ne comprendrait pas qu'il s'agit de *mores et studia*. Lui aussi penserait que je recherche la grossière sensation... Mais en réalité, je suis un étudiant très zélé de *mores et studia* ; et disposé à payer ce qu'il faut pour apprendre ; et si, ce faisant, je donne du bon temps à des Cacace, tant mieux. Je m'en voudrais de débaucher des pucelles et de jeter le désordre dans les familles. Je préfère aider les poverini... Ils ne sont jamais bien méchants et ça leur fait tant de plaisir...

Oui certes, j'aime mieux distribuer mille francs aux Cacace que d'en perdre cent au poker avec mes voisins les Messieurs de Cudebœuf, qui ne savent que parler des foires et enrichir d'un commentaire idiot l'article de tête de la *Gazette de France*. Est-ce qu'il y a des gens pour

qui la femme est une distraction, un amusement ? Quelques brutes. Je vous dis que pour moi c'est une étude, une austère et longue étude. Comme la chimie, mais plus compliquée, et demandant beaucoup moins d'égoïsme. Et là-dessus, jugez moi et jugez mes histoires de galanterie. Que savez-vous d'un pays si vous n'en connaissez pas le peuple, et du peuple, si vous n'avez pas vécu en contact avec lui ? Le contact bouche à bouche et... mais, je vous scandalise encore...

J'avais envie de lui dire ce qui me vint à l'esprit : « Vous vivez comme Montaigne et Stendhal et, plus grand qu'eux, vous méprisez d'écrire. » Mais on ne dit pas de ces choses-là.

13 juin.

De nouveau, après le petit déjeuner, en faisant des pas dans la bande d'ombre, au Pianello.

— Mais enfin, Gaëtan, comment avez-vous été amené à adopter cette existence ? Comment vous êtes-vous *détourné ?*

— N'attendez pas que je vous raconte ma vie... Je comprends votre curiosité. En général, nous autres gens des classes dirigeantes, nous sommes déterminés par notre classe, nous trouvons notre vie faite d'avance : on nous fait subir, de bonne heure, une sorte de préparation, pas tout à fait la castration, mais quelque chose de plus grave que le rétrécissement des pieds, puis on nous met des

œillères et nous n'avons plus qu'à suivre, avec nos pareils, la route tracée. En somme, vous vous demandez comment je suis devenu un irrégulier. Je ne parle pas des voyages, ils sont de ma classe ; nous commençons même à aller en voyage de noces au Japon, et passons l'hiver aux sources du Nil. L'irrégularité commence à l'absence de ma femme et se continue logiquement par la fréquentation des gens de la via Mezzocannone.

Et oui, j'ai trouvé ma vie faite d'avance. Mes parents sont morts de bonne heure, et j'ai été élevé par ma grand'mère maternelle, à Putouarey. Elle commença par me séparer de mon frère, avec qui jusque là j'avais partagé ma vie. Il fut envoyé à Paris, dans un collège, d'où il sortit pour entrer à Saint-Cyr. Moi, j'étais délicat, paraît-il, et ma grand'mère avait des idées sur l'éducation des fils aînés. Tout se passa selon le programme qu'elle avait imaginé. Je grandis entre mon précepteur, l'abbé Vernet, qui cultivait mon esprit et mes manières, et notre piqueur Ducarouge, qui m'apprenait l'escrime et l'équitation et m'accompagnait à la chasse. Quand j'allai passer à Paris mon premier examen, l'abbé Vernet et ma grand'mère m'accompagnèrent. Pour préparer le second, on me plaça dans un collège de Paris, externe ; mais l'abbé Vernet et grand'mère venaient m'attendre à la porte de sortie, et Ducarouge m'accompagnait dans mes promenades au Bois. Ah... ils m'ont poussé où ils ont voulu, du collège à la petite Faculté de province où, dégoûté, je me suis fait volontairement

refuser aux examens de droit ; de là au régiment, devançant d'un an l'appel sous les drapeaux. Grand'mère, l'esprit tout entier tendu vers l'avenir, avait tout prévu. Elle vint s'installer à l'hôtel, dans la ville où j'étais en garnison. Justement nos cousins les Carancy vinrent passer quelques temps dans ce même hôtel, pour visiter cette ville qui est ce qu'on appelle une ville d'art. Quand mon année de volontariat fut terminée, j'étais fiancé à Marie-Cadine de Carancy. Je quittai la caserne pour le mariage. Dans l'année qui suivit, à quelques mois de distance, l'abbé Vernet et ma grand'mère moururent.

Mais moi aussi j'avais vécu l'esprit tendu vers l'avenir. Dernièrement, en fouillant une vieille commode, dans les combles du château, j'ai retrouvé mon atlas d'enfant et j'y ai revu les voyages imaginaires que j'avais tracés sur les cartes avec mon crayon rouge, et les noms de villes que j'y avais soulignés. Même, dans le tracé d'un voyage en Italie, j'avais mis un point d'interrogation à côté du nom de San Marino. Moi aussi je vivais dans l'avenir et tout était prévu, mais non pas consciemment. Seulement, je savais que viendrait une époque où l'on me rendrait ma vie et où j'aurais la permission d'en faire ce que je voudrais. Je ne peux pas dire que j'ai été très malheureux, en attendant cette époque où j'aurais mon tour. Mais la chère vieille dame et le bon abbé étaient assis sur moi et m'empêchaient de me lever. Ils me couvaient. J'en avais l'impression physique : sur toutes mes photographies de ce temps là je suis un peu voûté, et à Stanislas on m'avait

surnommé le Bossu. Ils étaient assis sur moi, mais ils étaient bien légers... Et puis, surtout, c'était le temps provisoire. Jusqu'aux amis qu'ils me choisissaient, étaient des amis provisoires. J'attendais l'époque où j'aurais mon tour. Ce point d'interrogation à côté de Saint-Marin sur la carte ne voulait pas dire : Est-ce que j'irai ? Mais : est-ce que ça vaut la peine d'y aller ? (J'étais plus raisonnable, ou moins collectionneur qu'à présent.) Mais... j'y pense : j'ai même fait un voyage en Italie, dans ces années provisoires, avec l'abbé Vernet. Vingt-cinq jours et un billet circulaire. Mais c'était l'Italie de Putouarey. On m'avait promené dans ma cage ; ça ne comptait pas. (J'ai pourtant bien regardé à travers les barreaux.) Ces années non plus ne comptaient pas ; elles n'étaient pas à moi : Grand'mère, l'abbé, Ducarouge, me les prenaient, et comme ils m'avaient bien élevé, je me les laissais prendre. C'étaient les années du tour de grand'mère : vrai, encore aujourd'hui quand je les regarde, je ne m'y retrouve pas.

Mon cher, la question est délicate... Hautaine et froide, oui ; mais ne pensez jamais le moindre mal de Madame de Putouarey : tous les torts sont de mon côté. Ce fut une triste méprise. Ma grand'mère s'était choisie une remplaçante auprès de moi, une nouvelle couveuse, plus jeune et plus vigoureuse. Et moi, je me conduisis sottement, en collégien qui veut séduire la servante de sa mère. J'affectai une brutalité, des airs de dominateur et de Don Juan qui ne sont pas de mon caractère. J'ai

honte d'y penser... Heureusement, l'hiver suivant, à Paris, une femme de notre monde, une amie de pension de ma femme, me prit sous sa direction et me déniaisa. Mais la méprise était irréparable. Et surtout, j'avais senti que j'étais libre. Il y eut une nuit de février inoubliable. J'étais seul dans ma chambre, et je sentis que, pour la première fois de ma vie, j'étais seul. Mon tour était venu. Je tremblais de bonheur. Je baisai tendrement les portraits de ma grand'mère et de l'abbé : je les remerciais de m'avoir rendu possible cette grande joie, et je regrettais qu'ils ne pussent avoir part à ma bonne chance. Ils ne le pouvaient pas. Comme ils ont dû pleurer cette nuit-là dans leur tombe, mes deux pauvres vieux... Tout l'ouvrage de leur vie qui se défaisait, jusqu'à la dernière maille. Mais ce n'était ni ma faute ni la leur.

Alors je regardai autour de moi. Tous ces bourgeois satisfaits de leur argent ; tous ces nobles satisfaits de leur noblesse. On avait cru que j'étais l'un d'eux ; on m'avait fait à la mesure de ma classe et de ma province. Mais mon tour était venu et je n'étais pas satisfait, moi ; et de toutes parts, le moule craquait et cédait à ma croissance soudaine. Et nul obstacle : *elle* s'était volontairement retirée là-bas, dans la chambre où je n'étais plus entré depuis qu'elle l'habitait... Ah, vite... d'autres formes, d'autres idées, quelque chose au delà de cette satisfaction imbécile. Un autre air, d'autres pensées...

Autrefois, j'avais eu pendant quelques mois, une gouvernante allemande. Le lendemain de cette nuit, au déjeuner,

j'annonçai à ma femme que je partais le soir même pour Karlsruhe, et seul, pour me perfectionner dans le langage. Elle ne dit rien ; du reste, ma décision était prise. Le soir même, je montais dans un rapide à la gare de l'Est ; et ce fut le premier jour de l'An I de mon époque.

La semaine suivante, je rentrais à Putouarey, battu. J'avais constaté que les gouvernantes sont inutiles, et qu'on n'apprend rien sans peine. Battu, mais non désespéré. Et je savais maintenant, que la cage était ouverte. Vous auriez dû me voir, Archibaldo, en ce temps-là — l'année que je passai encore à Putouarey. Ce fut héroïque. Mes journées et mes nuits ; mon emploi du temps ; la grammaire, les lectures d'histoire, la chimie de mon bachot que j'avais reconquise, et les veillées, souvent jusqu'au petit jour, avec un dictionnaire allemand-français et un exemplaire à bon marché de *Wilhelm Meister*. Les mots... A chaque mot nouveau que j'apprenais, je sentais que j'avais limé un peu plus avant les barreaux de ma prison. Je les aimais, ces mots ; j'absorbais leur vie. Quelquefois je ne pouvais pas savoir au juste comment ils se prononçaient, mais je les thésaurisais dans mon cœur lettre par lettre. Vous comprenez que ce n'était pas *Wilhelm Meister* seulement, ni même la littérature et la philosophie allemandes ; c'était l'exercice de l'esprit, comment dire ? le contact avec d'autres esprits, les portes du monde de la pensée enfin forcées. Et ma valise était là, toute prête, sur une autre table de ma chambre.

Un an. Et je remontai dans le train allemand, à

Deutsch-Avricourt. C'était comme si je me fusse découvert un sens nouveau : je comprenais ce qu'on disait autour de moi... Je me fis inscrire à la Faculté des sciences de Berlin. C'était autre chose que les examens idiots qu'on m'avait fait passer et dont la matière semblait n'être que la contradiction systématique de l'instruction religieuse qu'on me donnait d'autre part... Et depuis, chaque jour, ou presque, je me suis découvert de nouveaux sens. Ma vie m'intéresse prodigieusement. Je me relève, je me déplie, je m'étends dans beaucoup de directions. On a été si longtemps assis sur moi... Un jour un brin d'herbe couché sur la terre s'anime, frémit, et lentement se redresse. Je reconquiers mon enfance ; parfois même il me semble que je vais redevenir bon. Et peut-être qu'un jour, de ce train, je finirai par devenir un mari fidèle et un père qui saura élever sévèrement ses enfants.

Basta. J'ai une lettre à écrire. A une femme. Je réponds à cette annonce du journal.

Et le marquis me tend un journal de Rome aux annonces duquel je lis :

Attraversando triste periodo, signora, giovane, simpatica, finemente educata, prega facoltoso gentiluomo per piccolo aiuto. Riconoscentissima. Scrivere A. X. Z. 24, fermo posta.

14 juin.

Un jour vide sans Putouarey pour le remplir de paroles. (Il est parti sur Vorace visiter les Castelli de la

République et j'ai refusé de le suivre, il fait trop chaud.) Allé, par la via Omerelli et les bastions, puis la route, jusqu'au petit couvent des capucins. Une araignée énorme se balançait sous le portique. Revisité le Musée et l'Hôpital. Ces deux institutions doivent beaucoup aux étrangers. J'ai vu les listes des donateurs : quelques noms connus dans la grande banque (Londres, New York et Paris). Je me suis contenté de mettre une poignée de souverains anglais dans le tronc de la chapelle.

Feuilleté une anthologie de poésie allemande contemporaine. D'une sensualité extrême. Chaque strophe était une jeune houri sous des voiles parfumés.

Songé à P. "forçant les portes du monde de la pensée", lui aussi. Sept ans de plus que moi, comme Stéphane...

Voici la petite fille qui allume tous les réverbères de la capitale : d'une main elle porte son long bâton où tremble une goutte de lumière en équilibre et de l'autre elle tient le bras d'une petite sœur mal peignée, boudeuse, qui fait exprès de traîner les pieds.

15 juin.

Ce soir, au Cantone, fumant nos cigares parmi les lucioles, je dis au marquis :

— Même ici, comme l'odeur d'une fleur cachée, on sent la douceur de la vie italienne. Mais je suppose que tous les étrangers la sentent différemment, chacun selon

son pays et selon son caractère. Vous, comme Français, devez en être tout près ?

— Pas si près que cela ! Nous arrivons en Italie avec nos notions françaises, sans nous gêner, à cause de la *fratellanza* justement, et en chantant, comme des conscrits entrent chez des filles. Et puis nous nous apercevons que ce n'est pas ça, que les Italiens ne sont pas tous du midi, et qu'il fait beaucoup moins bon qu'on n'avait cru. De l'azur, l'amour, l'insouciance, la bride lâchée à de fortes passions, tout ce que j'avais cru italien, c'était moi qui l'apportais de France avec des lambeaux de poèmes de Musset et de Gautier. Ils sont beaucoup plus pratiques et beaucoup moins emballés que nous. Je me demande même parfois, oh blasphème ! s'ils ont, pris en masse, autant que nous le goût de la volupté et des beaux-arts ? Je ne connais pas leur littérature : je suppose qu'ils se sont développés dans un autre sens. Sans excès, je parie. Voyez leur jurons : de quel ton calme ils les disent, les plus horribles. C'est nous Français, qui y mettons les points d'exclamation. Et ce n'est pas l'amour que nous nous attendions à trouver, cette triste et rudimentaire débauche des chiassi. C'est surtout l'amour de l'argent qui domine. Ils me rappellent souvent ces personnages de la comédie classique auxquels on met une bourse dans la main, et qui s'écrient aussitôt : “ Ah ! si vous me donnez des raisons de cette espèce ! ” Le Denaro justifie tant de choses à leurs yeux et il leur en faut si peu ! Et quant à la grande et fameuse passion italienne, tout ce que j'ai eu de mieux jusqu'ici dans ce

genre, ce sont des phrases comme celles-ci : “ Tu sei mio bimbo ; tu sei mio piccino. Ma, mi piaci, sai. ” Peu de chose, hein ? Et après tout je suis content de ce peu. C’était sincère, et je ne méritais pas tant.

Déjà onze heures, Dio bono ! Je rentre me coucher. Demain si j’ai reçu l’argent, j’irai faire des visites p. p. c. et je veux montrer à tous ces gens-là le visage reposé d’un chevalier français.

16 juin.

La lettre chargée est arrivée, et nous partons demain. Il est temps. Le Pianello et le Cantone sont des lieux agréables, mais parfois on s’y surprend à désirer un peu plus d’espace où marcher. Désir de laisser les Sammarinois à leurs disputes politiques, et leurs rues obscures, aux lucioles et au vent.

P. est revenu satisfait de ses visites. Ses yeux m’ont dit que tout allait bien. Mais quoi ? Ma chè ?

— Vous devriez offrir au Gouvernement la récolte du clos Putouarey, cette année, et demander en échange le titre de Prince de Bonvino, Gaëtan.

Il a ri, gêné.

Du Pianello, nous avons regardé, pour la dernière fois, le soleil rouge fondre lentement dans un immense brouillard brun-rose, où les montagnes, une à une, descendaient se coucher comme un bétail fabuleux.

— Gaëtan, racontez-moi encore une histoire galante !

— Pour vous scandaliser encore ? C'est un côté de l'existence que vous ne voulez pas voir. Vous avez beau être européanisé à fond, n'être qu'un américain honoraire, ce n'est pas impunément qu'on descend des colons suédois de la vallée de l'Hudson, ce n'est pas en vain qu'on a eu trois grand'tantes quakeresses qui s'appelaient : Foi, Espérance et Charité.

— Vous vous trompez complétement.

— Alors faut-il penser que vous en êtes encore aux débuts ? Le collégien amoureux de la fille du concierge de sa boîte ? Mon pauvre ami, vous savez bien que l'amour n'est pas de ce monde. Enfin, si vous voulez une histoire, en voici une.

Connaissez-vous Birmingham ? Non ? Grande ville industrielle, disent les géographes, et je les crois sur parole. Je n'en connais qu'un petit coin : Colmore Row, où était mon hôtel, en face d'une maussade église entourée de son cimetière : les grandes vitres du restaurant et des banques, de l'autre côté de la chaussée, reflétaient le gazon et les tombes, tout ça au milieu des tramways, des cabs, d'un trafic énorme. Colmore Row, et certains passages vitrés où je passais toutes mes journées. Il y en a un réseau, avec des embranchements parfumés et des impasses lumineuses : sous des toits de verre des murs de verre des deux côtés d'une large voie carrelée — une espèce d'Italie. Et derrière ces murs de verre, tous les fruits des Antilles, toutes les fleurs rares, des palais pleins de jouets, d'autres pleins de toutes les friandises, des grottes de glace à la

framboise, des ruisseaux de lait aux amandes. Et au premier étage, le long des balcons de verdure, le chaud baiser de l'Angleterre — vous connaissez la petite amertume et le goût de miel — toujours prêt au bord des tasses de thé.

Pour être plus libre, j'avais loué une chambre au-dessus du salon de dégustation d'un pub, tout près de ces passages. Vous devez connaître ça aussi : les gros bagages dans la meilleure chambre du meilleur hôtel, où on ne va que pour prendre ses lettres, et la valise dans une chambre garnie d'auberge, où on vit ? Je suis devenu plus avisé : à présent je descends tout droit au pub.

Ah, tout ce que j'ai ramené dans cette chambre. Pas de " recherche de la sensation ", non ! Une ou deux heures de conversation achetées, le contact avec d'autres êtres, la haute science acquise patiemment. Elles étaient vite à leur aise avec moi. Pas d'argent ni de temps perdu, là dedans, ni d'énergie gaspillée. Pas une dont je n'aie tiré quelque nourriture, dont je n'aie appris quelque chose. Je le sentais : la faculté de moquerie s'affaiblissait rapidement. Je crois ceci : ne rien trouver ridicule est le signe de l'intelligence complète. Pauvres filles, elles comprenaient à qui elles avaient affaire, et elles me disaient tout. Le " tendre Nord ", comme vous dites, un besoin d'affection, une douce faiblesse. Ici rien de pareil : c'est le dur Midi. Je suis tout de même arrivé à ça : voir le ridicule, et le comprendre si bien qu'on ne pense plus a en rire.

Ma guarda ! à quoi pensé-je ? Je vous parle de cette chambre au-dessus du pub, et je ne l'avais pas encore louée quand s'est passé ce que je veux vous conter.

Ça devait être le lendemain soir de mon arrivée à Birmingham. Je la heurtai au coin d'une rue obscure. Elle était grande, vêtue proprement : un long manteau sur une robe sombre, un large béret de drap. Elle me dit en réponse à mes excuses :

— Je suis malheureuse !

— Que faut-il faire ? dis-je. Avez-vous faim ?

— Non. Emmenez-moi, où vous voudrez.

Je n'osai pas la ramener dans mon respectable hôtel de Colmore Row. Je la fis monter dans un cab qui passait, et dis au cocher de nous conduire dans un petit hôtel. Il nous promena pendant près d'une heure, et enfin nous arrêta à la porte d'un garni, près d'une petite gare suburbaine. En route, je dis :

— Comment vous appelez-vous ?

— Winifred. On m'appelle Winnie.

— Vous êtes d'ici ?

Elle était arrivée la veille, de son pays : Wellington, Nouvelle-Zélande. Elle devait retrouver à Birmingham un parent, un oncle, je crois. Elle avait appris tout de suite, qu'il avait fait faillite il y avait déjà quelques années et qu'il avait disparu sans laisser d'adresse. Et elle était restée toute seule dans Birmingham.

La curiosité, peut-être une espèce de sadisme qu'un

bourgeois, qui en serait atteint, prendrait pour de la bonté, me fit désirer venir en aide à cette enfant perdue. Je lui pris la main, sans réfléchir. Elle serra fortement la mienne et dit :

— Ai-je trouvé un véritable ami ? en approchant son visage du mien.

J'avais compris : elle puait le whisky : elle était ivre. Mais je voulais voir la suite.

J'inscrivis M. et Mme Smith sur le registre du petit hôtel, je payai d'avance et je la rejoignis dans la chambre qu'on nous avait donnée. Elle était agenouillée devant le lit, la figure dans ses mains, et priait. Je demeurai debout, près d'une table. On apporta un verre de whisky qu'elle avait demandé.

— Vous allez vous faire mal, avec ce whisky.

Elle parut n'avoir pas entendu. Au bout d'un moment, elle tourna vers moi sa figure brillante de larmes.

— Sortez : je vais me mettre au lit...

Et comme j'hésitais :

— Après tout, je suppose que vous devez rester.

J'allai à la fenêtre, et regardai dans la nuit. Le ressort du lit grinça.

— Il faut maintenant que vous veniez près de moi, n'est-ce pas ? me dit-elle. C'est pour ça que vous m'avez amenée ici, pour avoir la satisfaction de déshonorer une jeune fille qui est seule, tout à fait seule, et malheureuse, et qui n'aura rien à manger demain, si vous ne la payez pas pour la nuit. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

Vous voyez comme je suis. Ça ne durera pas : vous me retrouverez dans six mois minée par l'ivrognerie et la misère : un tas de chiffons qu'on pousse du pied, un sac d'os dont les mendiants même ne veulent plus. Il faut profiter de l'occasion, Monsieur. Cela ne se trouve pas tous les jours, une bonne et honnête jeune fille élevée pieusement. Vous avez bien tort d'hésiter : personne ne le saura ; et qui vous blâmerait pour une telle action ? — Une comédie, n'est-ce pas ? Une chose montée d'avance. Une fille qui fait des manières, après s'être laissée ramasser dans la rue !

Elle se souleva sur l'oreiller, but une grande gorgée de whisky, et dit :

— J'ai mal aux pieds ; il me semble que j'ai mal à ce pied depuis des années. J'ai tant marché, ces deux jours, après toutes ces semaines d'immobilité sur le bateau. J'ai pensé, quelquefois, la nuit, à ceux qu'on torturait au temps de l'Inquisition. Un ridicule mal de pied ! Une bottine qui fait mal tout un jour, et recommence le lendemain à la même place, à chaque pas qu'on fait. Oh, si j'avais la force ! Voulez-vous, Monsieur, me laver les pieds ?

Riez-en si vous voulez, mais je n'avais pas envie de refuser. Elle s'assit sur le bord du lit. Elle était vraiment d'une grande jeunesse, et sa vie, quelle qu'elle fût, ne l'avait pas marquée. Une de ces grandes blondes au teint un peu rouge, avec des yeux surpris, d'un vert limpide... Je me tirai assez bien de ce lavage de pieds.

Et ensuite je passai une serviette mouillée sur son front. Je voulais qu'elle fût assez calme pour m'écouter et me comprendre.

— Winifred ? Je suis certain que vous ne me jouez pas de comédie et vous pouvez compter sur mon entier respect. Mais expliquez-moi comment cela s'est passé ? Vous êtes arrivée avant-hier ; vous avez appris la ruine et la disparition de votre oncle. Et alors ? où avez-vous passé la nuit dernière ? Vous n'êtes pas venue de Nouvelle-Zélande sans bagages. Où sont-ils ? Excusez mon indiscrétion. Mais je voudrais vous aider, vous sortir d'embarras, si je le peux. Je suppose que, pour reprendre des forces, vous êtes entrée dans un café, puis dans un autre, et ainsi de suite... Ce n'est pas votre faute. Demain il n'y paraîtra plus. En tous cas, comptez sur moi. Vous me suivez ? vous m'entendez ? Je vous dis : fiez-vous à moi.

Elle me regardait, mais elle ne m'écoutait pas. Elle suivait d'autres pensées, et le regard qu'elle posait sur moi était rempli de mépris, de dégoût. Et soudain, elle se mit à déclamer d'une voix profonde :

— Ainsi tu m'as abandonnée, après toutes ces années où je me suis pensée à l'abri dans tes bras ; dans les vertes prairies, le long des calmes eaux. Et maintenant le bon pasteur ne quittera-t-il pas le troupeau pour ramener la brebis égarée ? Dix mille fois dix mille, mais pas une de plus ! Je n'ai pas besoin que *vous* ayez pitié de moi, mais priez pour moi le Seigneur notre Dieu. Winifred. Vous vous rappellerez : Winifred !

Elle hoqueta. Je dis :

— Winnie, faites effort, essayez de m'entendre. M'entendez-vous, derrière ce mur où vous êtes ? Sentez-vous que je vous veux du bien, qu'il faut avoir confiance, reprendre courage.

Je criais presque. Elle continuait à me regarder avec ces yeux pleins de mépris, que je n'oublierai jamais. Elle semblait voir en moi ce que je n'y voulais pas voir, derrière toute ma pitié et ma tendresse — cette crainte ignoble d'être dupé. Un regard plein d'ennui aussi — tellement au-dessus de moi ! Et malgré tout cette pensée revenait : Le délire d'une prostituée alcoolique...

— Venez m'embrasser, dit-elle tout à coup, d'une voix plus nette. Approchez-vous. Comme frère et sœur. Je sais que vous ne ferez pas le mal à présent.

Je me penchais vers son front, mais un mouvement brusque qu'elle fit rapprocha nos lèvres. Le whisky donne aux baisers un goût de lait nouveau.

Sa tête retomba sur l'oreiller, dans les paquets de ses cheveux clairs défaits. Déjà elle dormait. Et je restai là à reprendre chaque geste, chaque mot, chaque intonation, sans arriver à conclure, naturellement.

Et un moment vint où je me sentis fatigué et ridicule, assis dans ce fauteuil, près de ce lit, à deux pas de la cuvette où j'avais lavé les pieds de cette fille. Et le cab non payé m'attendait à la porte.

J'écrivis un court billet, à peu près ceci : " Chère Winnie, voici de quoi vous permettre d'attendre jusqu'à

demain soir cinq heures. Je serai sous l'arcade du Great Western. Je vous prie instamment d'y venir. Soyez sûre que vous avez désormais en moi *un ami véritable.*"

Je posai ce papier au milieu de la table et mis une pièce d'or dessus. Je descendis sans qu'on me vît, et rentrai à Colmore Row.

J'étais à peine couché que je dus me relever. Je ne pouvais pas laisser Winifred ainsi seule, dans cette chambre où tout venant pouvait entrer. C'était une trahison ; j'étais moralement responsable de cette fille, au moins jusqu'au lendemain matin. Je sortis et appelai un cab, mais j'avais oublié de noter l'adresse du petit hôtel. J'essayai de retrouver le cocher qui m'y avait conduit. J'y renonçai. Le lendemain j'étais sous l'arcade du Great Western. Elle ne vint pas, ni le lendemain, ni le surlendemain.

Cependant je m'étais mis à chercher sérieusement l'hôtel. L'impatience me poignait. "Si son histoire est vraie, — le souverain est dépensé à l'heure qu'il est, — elle va avoir faim". Des heures de cab, des démarches, la récitation fréquente d'un boniment, des railleries à affronter, des mépris à souffrir. Enfin, le soir du troisième jour je reconnus le garni en face de la gare suburbaine. Il fallut attendre la personne chargée du service de nuit. Elle se rappela M. et Mme Smith. La dame était partie dans la matinée, sans rien dire. Même justement le verre de whisky était encore à payer.

— On n'a rien trouvé dans la chambre ? demandai-je.

On fit venir la servante qui avait fait la chambre. Je

lui répétai ma question. Elle prit un drôle d'air. J'osai parler franc :

— Écoutez, dis-je en la tirant à part, si vous avez pris le souverain qui était sur la table, dites le moi. En voici cinq pour vous, mais dites-moi si vous avez pris celui-là.

Elle jura qu'elle n'avait rien vu, qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire. Elle prit le billet que je lui tendais, sans me remercier ; et maintenant elle me dévisageait d'un air qui voulait dire : je me demande, après tout, si vous êtes un honnête homme.

Un garçon m'apporta une feuille de papier sur un plateau : la note du verre de whisky. Je payai. Leurs têtes aux regards pleins de soupçons et d'étonnement passaient et repassaient devant moi, m'entouraient. Je ne saurais rien, et je n'ai jamais rien su... Hein ce rideau que la vie baisse, sans bruit, d'un seul coup, au moment où il était si important de voir encore... Une seconde de faiblesse dans l'eau froide et sombre, et j'ai senti les pauvres mains qui me lâchaient, et un poids qui coulait dans un remous...

Archibaldo, je vais dormir. Demain matin nous partons de bonne heure.

— Pour ?

— J'hésite entre le Monténégro et la Principauté de Liechteinstein. En tous cas, nous coucherons à Venise demain soir, n'est-ce pas ? Et c'est à Venise que je vais m'adresser une lettre d'injures.

Venise, Splendide Hôtel, 17 juin 190...

Arrivés ici par le dernier express, ayant quitté à Padoue Vorace, qui continue par terre le voyage jusqu'à Trieste, où nous devons la retrouver. Le marquis craint qu'on ne la lui " éreinte " sur le bateau.

Nous avons quitté Saint-Marin ce matin à huit heures.

Nous avons fait toute la route à l'intérieur de la voiture, recueillant le paysage à mesure, à travers les grandes glaces de custode. Nous redescendions la route déjà connue, traversions le Borgo, suivions des tournants et des pentes vers Serravalle. Au-dessous de nous s'étendait la plaine émilienne, le pays d'abondance où tous les plaisirs du monde nous faisaient signe, s'annonçant de proche en proche notre arrivée, et où de grandes joies immobiles nous regardaient venir, fixement. Nous nous laissions tomber dans ce bleu illimité ; nous glissions sans heurt le long des parapets du ciel.

Le marquis craignait de m'avoir paru sentimental, hier soir, avec son récit chaste ; et il m'a fait un grand étalage de cynisme, allant jusqu'à dire que le spectacle de la misère était un des piments de sa vie. J'ai renchéri sur lui, avec la même hypocrisie un peu énervée :

O volupté d'être cruel envers les pauvres...

(Oui, je sens en moi ce fonds de cruauté ; je le domine,

je le dédaigne, mais il est là, à côté de pitiés presque indécentes, étroitement apparenté à ces pitiés.)

— Gaëtan, j'ai trouvé une explication à votre histoire de Birmingham. Quelque chose d'effrayant...

— Oh, dites !

— Eh bien : supposez que cette fille ait eu en réalité derrière elle cinq ou six mois de... *mala vita*, et de whisky. Qu'elle soit tombée exactement comme elle vous l'a dit, à son arrivée de Nouvelle-Zélande, mais *six mois avant*, et qu'elle vous ait donné, pour ainsi dire, une seconde représentation de sa chute, cette fois-ci avec les paroles, tous les sentiments exprimés enfin clairement au milieu des hoquets et de ces bribes d'hymnes et de prières que l'ivresse faisait remonter dans sa mémoire ?

— Capito. Hem, c'est subtil ; et pas drôle, en effet. Mais, ça ne fait rien : je reste persuadé qu'elle m'a dit la vérité. Je l'avais sauvée. Elle a dormi longtemps. Cette gueuse de servante a frappé à la porte, n'a pas eu de réponse, est entrée par curiosité, a vu l'argent, et le billet où il était question de l'argent. Elle n'a guère hésité : avec toute la crapulerie de l'honnêteté, elle s'est dit que ça n'était pas voler que prendre l'argent donné par un débauché à une fille des rues ivre-morte. Et Winifred n'a pas su qu'elle avait été sauvée.

— Les pauvres n'ont pas de pitié pour les pauvres. Hein, cette servante ! une fille du peuple, pourtant ; la tendresse, la majesté du peuple, marquis !

— Ce n'est pas un argument. Et puis, le peuple !

Vous croyez qu'il y a des classes ? Ça ne vous paraît pas bien artificiel, cette division ?

— Mais que représente donc pour vous, Gaetano, cette expression mystique : le peuple ?

— Pas commode à expliquer ! Potentiel ? Dynamique ? Ah ! Ohibò ! Est-ce que je sais ? Disons : le peuple, c'est tout ce qui n'est pas médiocre. Nous sommes des espèces de castrats moralement, eux, ils sont entiers.

Nous venions de passer devant le Caffè Repubblicano.

— Nous voici rentrés en Italie. Comment pouvez-vous quitter sans larmes cette grande nation ?

— C'est que j'en emporte ce que j'y étais allé chercher, s'écria le marquis avec exaltation, et en grimaçant de joie. Où est mon nécessaire ? Oui, le grand, en or. Cospetto ! le voilà ; ouf !

Il l'ouvrit et fouilla sa papeterie de cuir, dont l'odeur est délectable.

— Caro Archibaldo ! voici le brevet, voici l'insigne, et voici le ruban.

— Je m'en était douté. Félicitations sincères. Combien ça vous a-t-il coûté ?

— Vingt-cinq francs au Palais-Royal. Oui, l'insigne et le ruban. Je m'étais depuis longtemps muni.

Il voit mon sourire dans la glace d'avant.

— Le brevet ? Mais, rien, naturellement.

— Cette lettre chargée ?

— Tout autre chose. Une dizaine de billets que j'ai offerts à l'Ospedale. Des grands billets.

— On ne pouvait moins faire que d'augmenter votre collection de rubans.

— Oui, pour payer des droits de chancellerie en France, et m'entendre encore dire par les Rabots que je suis décoré de plusieurs ordres aussi étranges qu'étrangers... Heureusement que j'ai d'autres manies qui me procurent plus de plaisirs. Mon laboratoire, mes éprouvettes, mes cornues, mon four et l'odeur aigre... Savez-vous ce que je fais en ce moment ? Je fuis mon laboratoire. Il y a là-bas quelque chose qui me taquine, un problème qui fait le fond de toutes mes journées, auquel je pense toujours, malgré moi. Au milieu de mes manies, je suis comme un sultan au milieu de son harem : je ne sais pas comment partager mes faveurs entre tant de beautés sans faire de jalouses. Et j'ai peur que l'une d'elles finisse par prévaloir et m'accaparer.

A travers Rimini et par la route ombreuse jusqu'à la plage où nous avons retrouvé, autour d'une terrasse de planches et de toiles, le discours de la mer et son geste éternel ; les vagues lourdes s'attendaient, prenaient leur élan, et, avec un gros bruit déchargeaient leur fardeau d'écume sur le sable assombri. En face, des barques avec de hautes voiles rouges restaient insérées entre le ciel et l'eau.

Repartis en suivant la route de la côte, le long des marais et de la Pinède, gonflée de fièvre. J'aime le pin maritime : l'arbre nu qui s'étire et lève au bout de ses bras son vêtement de feuillage. Ils s'offrent ainsi au vent

de mer, rassemblés en longs massifs noirs, entre la dure barrière de l'Adriatique et le ciel reflété par fragments et par taches parmi des mottes de terre rouge et des armées de roseaux. Un pays sans ordre et sans forme, que l'homme a été obligé d'arranger, réunissant les rivières égarées, donnant à leur lit une pente, embastionnant les routes et fortifiant les prairies.

Déjeuné à Ravenne. P. a tout arrangé. Il nous a trouvé la petite trattoria bon marché où nous avons mangé d'excellentes choses, lui, Baptiste et moi. Il a fait réduire notre note de six soldi que le garçon tentait de nous faire indûment payer. Enfin, il a découvert le meilleur café, sous les arcades d'une place éblouissante, propriété-privée du soleil.

Nous avons voulu revoir le Baptistère et Saint Vitale ; le Baptistère, pauvre grange de briques, qui contient toutes les merveilles de la mer, toutes les fêtes du ciel, Athènes à l'aurore, et mille matins d'été. Et les cortèges impériaux, et de grands oiseaux d'or dans un infini d'azur et d'outremer...

— Archibaldo, dirait-on que ce petit édifice, ce bureau d'omnibus, contient tout cela : ces images merveilleuses, et ce tombeau gigantesque, sans ornement, mais qui semble peser si lourd sur le monde et nous faire les cornes du fond des siècles ? Et qu'est-ce que ça représente ? Un évêque qui s'apprête à brûler sur cette grille un livre arien, je suppose ; et il montre les quatre évangiles orthodoxes, rangés dans cette petite armoire. Ils croyaient

fermement que le feu avait été créé pour brûler les livres des hérétiques, et, accessoirement, pour cuire les aliments des hommes et nous réchauffer...

Nous sommes repartis.

— Tiens, le palais de Théodoric, dit le marquis. Je me suis beaucoup intéressé à lui, à ma première visite. Je l'ai comparé minutieusement à la mosaïque qui prétend le représenter, dans Saint-Apollinaire-le-neuf... Savez-vous à quoi me fait penser Ravenne ? A une phrase de nos litanies catholiques : *Per gaudia tua*... Par vos Saintes Joies... Je serais bien embarrassé, du reste, d'expliquer le rapport... Oui, il y a une joie sans mélange dans ces océans de couleurs, dans ces puits des mosaïques... Une des capitales du monde, cette petite ville qui n'a même pas de tramways.

— Croyez-vous que Rabot soit sensible aux plaisirs que vous donne Ravenne ?

— Ne vous moquez pas de Rabot. Qui sait ? Il y viendra peut-être... Je m'intéresse à sa carrière. Je sens chez lui la volonté de progresser et un esprit studieux. Si même je pouvais l'aider... Oh ! je ne lui garde pas rancune. Au contraire, madonna, au contraire : j'aime mieux être ici qu'au parlement

Venise, 18.

Je me suis risqué sur la place Saint-Marc d'où le soleil a chassé les voyages de noces allemands, français et américains. Ce n'est plus cette annexe de Wilmersdorf

et de Passy. Simplement : une grande ville de la province italienne. Dans le vide blanc, les pigeons jouent à laisser tomber leur ombre du haut des toits et à la rattraper sous leurs ailes repliées, en touchant terre.

Mais la Merceria flamboie par tous ses magasins, dès la nuit venue, dans son étroit labyrinthe. Encouragé par l'exemple de Putouarey, j'ai acheté mille choses inutiles (plus le cahier sur lequel je continuerai ce journal demain), et me voici de nouveau suivi d'une douzaine de malles.

Pensé à tuer Maxime Claremoris en lui envoyant une caisse de ces objets vénitiens : glaces aux cadres en verre de plusieurs couleurs, statues de nègres riants, avec des bagues et des bracelets verts, jaunes, rouges, violets et bleus ; toute l'abominable barbarie qu'achètent ici les grands bourgeois de passage.

— Voici les choses que vous auriez achetées, marquis, si vous n'aviez pas fait l'effort d'affranchissement que vous m'avez décrit. Dites-vous cela, c'est un moyen de vous rendre compte du chemin parcouru.

Mais vraiment je ne vois pas pourquoi je n'en achèterais pas moi-même. N'y a-t-il pas une vertu dans l'acceptation de la laideur ? Surtout dans le fait de n'avoir dégoût ni haine pour rien d'extérieur ? Vivre, aimer, travailler entre ces glaces et ces nègres — quelle force, quelle affirmation de soi-même, quel défi jeté au monde. Etre un perpétuel évadé de tous les milieux...

Il faut que je me fasse meubier un appartement tout entier avec ces objets. Et j'inviterai Max à l'inauguration.

TROISIÈME CAHIER

TRIESTE, MOSCOU, SERGHIÉVO

En mer, 19 juin 190 .

A bord du bateau de Trieste. Il ne partira qu'à minuit; j'ai deux heures pour écrire, pendant que Putouarey court les calli de Venise en quête d'aventures. Nous sommes allés déjeuner de bonne heure au Casino du Lido, et nous avons passé tout l'après-midi sur la plage, étendus dans le sable chaud (en y enfonçant le bras, on sent la fraîcheur profonde). Et soudain nous nous sommes rendu compte que nous allions quitter l'Italie. Putouarey commençait :

— Il y a beaucoup à dire pour et contre...

— Non, il n'y a rien à dire pour ou contre l'Italie; il y a beaucoup à dire, simplement. J'imagine très bien l'espèce de sot qui trouverait à redire dans un pays, et l'autre espèce de sot qui admirerait tout. Nous avons dépassé cela. Au fond, je pense que l'Italie est le pays le plus aimable de la terre. Mais quelles raisons donnerais-je de ma préférence ? Aussi, j'avoue que, politiquement, la nation italienne ne m'intéresse pas du tout. Mais aucune

des nations d'Europe ne m'intéresse. Pourvu qu'on m'y laisse aller et venir sans me molester, c'est tout ce que j'attends d'elles, ça, et la suppression des douanes, au moins pour les trains de luxe et pour les automobiles au-dessus de 50 HP. Le peuple ? J'allais dire que le peuple italien est ce que la civilisation peut montrer de mieux. Une sottise. Je l'aime et voilà tout. Et voilà que nous allons quitter tout cela : les voies dallées qui durcissent en trois jours les pieds des voyageurs, les rues où derrière les volets verts soulevés de beaux visages vous regardent passer, et les collines dressées dans l'azur comme les bannières d'une procession. Nous avons pu médire, et nous tromper, et prendre les commodités de la vie allemande pour la grande civilisation. Mais nous verrons la différence, quand nous serons dans les pays où cette civilisation se répand moins généreusement : l'Allemagne, justement, où l'esprit ne vit pas hors des livres ; l'Angleterre où nous ne verrions pas, sur les places publiques, la nudité complète du Neptune et du David. Pauvres petites nations campagnardes !... Mais non, je vais parler comme Maxime Claremoris et dire des sottises.

— Ah ! moi aussi, j'aime le peuple italien, dit alors Putouarey avec une note profonde. Il y a deux ans, j'ai passé trois mois d'hiver à Florence. J'avais vite obtenu les dernières faveurs de la fille de mes propriétaires, une splendide popolana châtaine, aux yeux gris-vert (vous connaissez le type, et le menton large et bon). Elle s'appelait Roma Del Prato. (C'est son grand'père, un

mazziniste enragé, qui avait voulu qu'on l'appelât Roma.) Naturellement, au bout de quinze jours, et notre intrigue avouée, j'étais au mieux avec toute la famiglia, et quand j'allai m'embarquer à Livourne, la mère, la tante, les petites sœurs, la bonne, pleurèrent dans mes bras. Et on me chargea d'aller porter les salutations de tous les Del Prato à une branche de la famille établie à Marseille : une Francesca Del Prato, mariée à un Giambattista Fanfani, qui tenaient une cantina, via Rossa, Marsiglia.

Ma foi, je faillis oublier la commission, car dès mon arrivée à Marseille, je commençai une intrigue avec une aya que des Américains ramenaient du Soudan (ma seule intrigue noire, et ça m'a suffi). Un jour, tâtant un veston dans ma valise, je retrouvai le papier où on m'avait écrit l'adresse de la cantine. Via Rossa ? J'allai d'instinct au quartier St Laurent et demandai. On ne connaissait pas la rue Rossa. Parbleu, il fallait re-traduire ! On m'indiqua tout de suite la rue Rouge. Une fosse commune étroite, profonde, suintante ; une de ces rues pénitentiaires où nulle saison ne se fait jamais sentir et dont le pavé désert vous dévisage. Je ne découvris la cantine des Fanfani qu'au nom écrit sur la porte. Elle n'avait pas de drapeau, comme les autres cantines italiennes de Marseille, et elle avait l'air d'une maison récemment incendiée, où l'eau des pompes dégoutte encore. En face, une effrayante maison écorchée vomissait noir par ses fenêtres et ouvrait sur la rue non pas une porte, mais une embouchure d'égout. C'était une auberge grecque, une inscription en

blanc sur une planchette de bois noir l'annonçait : Xénodokion Hellénikon. La pension n'était même pas de un franc, mais de une drachme par jour. Eh oui, c'est notre contre-partie, les cosmopolites de la misère. Et on vivait, là-dedans, comme nous vivons dans nos Palaces.

Dès mon entrée, la bambina qui gardait la cantine grimpa en courant un escalier que je ne pouvais pas voir. Elle revint, tenant son babbo par la main. Monsieur Giambattista Fanfani, dès mes premières explications, comprit ce que j'avais été pour la Roma.

— Cecchina, vieni presto !

Et parut à son tour Madame Françoise Fanfani, née Del Prato, une grosse blonde prise au miel de ses cheveux. Elle écouta, et comprit tout de suite, et sans façons m'embrassa en disant, comme pour s'excuser :

— Je suis la tante de la Roma. Cette bimba, est-il possible qu'elle soit déjà une femme !

J'étais en famille. M. Fanfani me demanda ce que je voulais prendre, et me prévint que c'était sa tournée. Il y eut un instant de gêne. J'eus de la présence d'esprit.

— Gazzosa.

Un peu de limonade, cela ne les ruinerait pas. Je me sentais entouré du respect et de la sympathie des Fanfani. Il y avait de grands sentiments dans cette salle obscure et basse : l'hospitalité, et les liens que créent l'amour, la parenté, l'amitié. La signora Fanfani paraissait fière de mes relations avec la Roma. Je fus présenté aux deux petites filles, et alors elles vinrent près de moi, la plus

petite bientôt sur mes genoux, pour admirer mieux ma barbe. La plus grande avait ses cheveux partagés en quatre nattes attachées bout à bout et formant comme une anse arrondie, par où pendre le gentil animal, vous savez, comme on voit si souvent dans les rues florentines. Ah! j'étais à Florence, et mon cœur se souvenait de Santa Maria Novella.

Puis je m'en allai, M. Fanfani m'accompagnant jusqu'au quai de la Tourette. Il paraît qu'il était content de Marseille et que sa cantine était prospère. Nous nous serrâmes la main avec un grand sentiment d'estime. Mon cher, c'est ridicule, mais j'étais ému. Ces braves gens ! Eh quoi, je m'étais senti un peu italien ! "

Et moi aussi, je me sens un peu italien, si près de quitter l'Italie, sur ce bateau où tout est allemand, déjà. Une gondole vient de s'approcher, et deux mandolines y bourdonnent. Et une brave petite voix de femme s'élance en tremblant un peu sur la tremblante musique. L'Italie nous dit adieu, cachée dans la nuit tiède. Et je retrouve en moi cent belles soirées chaudes, dans l'étroite grand'rue dallée des villes de province, bordée de maisons si hautes que le soir, pris de vertige, hésite à y tomber. Les hommes passent, le buste plié dans leur manteau. Les petites filles ont acheté un cornet de graines de pin qu'elles se passent de main en main, tandis qu'elles avancent, balançant leurs jupons rayés autour d'elles. Des dames en noir, qu'accompagnent des officiers dont les yeux luisent sous la visière, tiennent toute la rue. Aux fenêtres des bouti-

ques, les plus fumeuses lampes brillent comme des soleils, et tout le monde cause tant, et si bien, qu'on se croirait dans un salon, entre deux danses.

Trieste. Adria Palace, 20 juin.

Je recopie (j'ai perdu le cahier que j'avais acheté pour cela) cet essai de poésie sans ponctuation, composé la nuit dernière en mer, dans ma cabine, sous un tableau de carton glacé, qui portait, en hongrois, en allemand et en italien, toutes sortes de recommandations vexantes et inutiles.

ESPOIR

Le grand désert aux cent mille plis et l'énorme
Araignée noire d'un palmier dans les étoiles
Et ces talus râclés où dort sur la poussière
La pâle pieuvre végétale
Et ces jardins sous l'air bleuissant où la barque
Du vent s'échoue au cœur des massifs gémissants
Et où gloussent
D'extase perpétuelle
Les eaux glissantes et retombantes tandis
Qu'au delà des pelouses chante
Une gare grand nid de compounds fumantes
Et ces forêts tardives des montagnes autour d'un lac
Et leur silence où le merle fait tomber son cri pesant
Pulsation du bonheur et de l'été mûrissant

Et les dernières défaites du soleil en automne
Quand les derniers rayons résistent
Adossés aux troncs des arbres et que les autres
Déjà meurent longuement dans le gazon obscur
Eh bien le doux Espoir est plus doux que cela
Lui qui m'entoure d'une chaude confiance
Je ne dormirai pas de la nuit et mes yeux
Verront encor la tache de l'aube grandir et la flaque
De l'aurore emplir lentement ciel et mer

(Ce n'est pas tout à fait cela, mais je reprendrai certains vers.) Je me retrouve avec plaisir dans Trieste, capitale de l'Adriatique, aussi italienne que Venise, mais plus à notre portée, avec quelque chose de crû, de neuf, qui nous inquiète un peu, au sortir de villes où l'existence, rendue aisée par l'usage des siècles, tourne et glisse sans bruit sur ses charnières et ses rails bien graissés : Florence, Saint-Marin, Ravenne... Il neige des pigeons sur les places, entre les grands blocs de palais d'une matière jaune et terne ; et le mélange des noms italiens des rues, des noms slaves des enseignes, des inscriptions allemandes au front des monuments, et l'uniforme autrichien, d'un bleu aigu dans cette lumière, résument la situation politique, et nous portent en pensée vers le Sud, vers les Tarente, les Bari, les Patras, où sur de grandes places désertes et neuves, d'immenses cafés neufs et déserts offrent leurs glaces aux incursions du vent de mer. Ah, que cela est loin de Bond Street !

On voit passer de beaux Viennois au visage pâle et fin, allongé par les favoris bien disciplinés et coupés hauts; des Monténégrins trop habitués à l'uniforme national pour être à l'aise dans leurs vestons européens, et leurs visages de guerriers paraissent rustiques sous les cokes noirs qui les avalent. J'ai suivi la rue principale, qui est la mieux éclairée du monde sans doute, et par une lumière électrique rose. L'hôtel aussi est de civilisation mêlée : grands couloirs dallés à l'italienne, chambres viennoises, avec la décoration sobre et le noir et blanc qui rappellent l'écriture cunéïforme et les portées de musique, et les servantes sont trop jolies et trop polies pour n'être pas hongroises.

Putouarey m'entraîne vers un cirque.

Vendredi soir, 21 juin.

Entrée sensationnelle, ce soir. J'ai reçu de P. des confidences précieuses, qui m'ont un peu éloigné de lui tout en me faisant voir dans son caractère un fond de détraquement et de folie. Encore une illusion perdue. Je sentais Putouarey si bien d'aplomb dans la vie, droit sur sa panse d'homme riche, prenant, sans même se donner la peine de se baisser, la fleur des plaisirs du monde ; je le sentais si ferme et si plein de certitudes que j'avais honte, devant lui, de mes faiblesses sentimentales, de mes inquiétudes, de mes dégoûts et de mes timidités. Pour rien au monde je n'aurais voulu commettre devant lui le

moindre délit de lèse-Moi. Et voilà que je le trouve soudain, la proie d'un affreux scrupule.

C'était au sortir du cirque. Nous allâmes souper, car j'avais faim. Je commandai un consommé, des viandes froides. Il était minuit et demie à l'horloge viennoise. Le marquis s'écria :

— Mais c'est vendredi depuis une demi-heure : je fais maigre.

Quand il eut arrangé son menu avec le maître d'hôtel, il parut vouloir s'excuser.

— Mais, mon cher Gaëtan, c'est tout naturel ! Moi, qui suis agnostique, je vais bien chaque dimanche à la chapelle anglaise, parce que c'est la chose-convenable. Que vous observiez certaines formes religieuses, je n'y vois pas d'inconvénients, d'autant plus que cela nous distingue de ces vulgariens bruyants, dont la vulgarité justement consiste à s'abstenir de la chose-convenable. Et enfin, si l'on n'est pas fidèle dans les grandes choses, qu'on le soit au moins dans les petites, ajoutai-je en souriant.

— C'est de vous que j'entends ça ! Archibaldo, j'ai quelque chose d'important à vous dire. Dès que nous serons à l'hôtel...

— Eh bien ? dis-je dès que nous fûmes rentrés dans notre salon de l'Adria Palace.

Putouarey eût voulu se dérober.

— Ha ! il fallait ne rien dire, marquis.

— Vous allez me mépriser.

— Moins à coup sûr que je ne me méprise moi-même.

— Eh bien, voici. Supposez, Archibaldo, que ce mythe soit vrai.

— Quel mythe ?

— Les prières qu'on nous faisait réciter et... tout ça.

— Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous parler franc. Nous avons médit, tous deux, de bien des choses. Mais nous avons laissé de côté ce mythe, tout simplement parce que nous appartenons, sans savoir pourquoi, à deux sectes différentes. Mais vraiment, je me demande qui peut s'y laisser prendre. Vous voyez : le modernisme, les congrès d'espéranto présidés par vos évêques, la pauvre concurrence au socialisme, nos réveils, l'armée du salut, et on se demande jusqu'où ça tombera.

— Que ne pouvez-vous me convaincre. Mais vous êtes à côté de la question : toutes les tares, tous les ridicules, tous les congrès d'espéranto n'empêcheraient pas la vérité d'être vraie. Et si le mythe c'était la vérité. Ah, ma raison dit bien que non, et non, et mille fois non. Mais mon éducation... Je suis très malheureux, Archibaldo, je vous le jure. Oui, c'est entendu, je ne crois pas. Mais je doute, et mon doute est en faveur du mythe. Voyez comme je vous ai menti ; par exemple quand je vous ai dit que j'étais scandalisé parce que l'Angiola, de Naples, mettait ses images de piété sous nos oreillers. J'ai dit ça parce que j'ai pensé qu'il fallait ainsi vous présenter la chose, à vous protestant de nom et agnostique de fait. Mais ces portraits de saints dans le lit de l'adultère, c'était encore la fidélité dans les petites

choses ; mieux valait cela que rien. Vous savez la femme qui pensait : Si seulement je peux toucher le bord du manteau... Pas de différence morale entre l'Angiola et moi, qui n'ai jamais, dans tous mes désordres, quitté mon scapulaire. Une habitude, une superstition, ah oui ! mais mon doute non plus ne m'a jamais quitté. Je l'ai combattu, croyez-moi : j'ai lu tous les livres considérés comme les plus dangereux : Renan, Haeckel, Nietzsche. L'hypothèse de Haeckel m'intéresse, mais ce n'est qu'une hypothèse, une autre explication sans preuves, et cela se mélange de plaisanteries prussiennes sur les femmes d'Henry VIII. Huxley, autre explication sans preuves. Tout cela manque de base scientifique... comme le mythe ! et au fond ils en sont toujours, même ceux qui passent pour les plus grands et les plus nouveaux, à Aristote et à Platon. Ça n'est pas suffisant, et ma raison à elle seule, et le témoignage de mes sens, m'en disent plus long là-dessus que tous les livres défendus. Je suis un homme ami des choses claires. Dieu ne répond pas à l'appel ? Tant pis, je ferai sans lui. Mais si pourtant — et les vieux doutes reviennent, plus forts (et je n'ai jamais eu ce qu'on appelle de la ferveur) : si le monde intellectuel se superposait au monde matériel, avec toute une hiérarchie, des espèces, des lieux, comme dans une plaque sur laquelle on a pris deux photographies, et où l'on voit un bout de dentelle, ou quelqu'un d'assis près d'une table, transparaître au milieu d'une grande rue pleine de tramways et de passants. Si l'intellectualité, l'esprit, était indépendant de

la matière, et constituait ce qu'on appelle les Cieux ? Et le maintien, l'universalité des lois physiques... Si nous portions en nous un monde plus complet, plus parfait et plus réel que celui qui nous entoure ? Notre impossibilité et notre répugnance à nous figurer l'au-delà ? Mais voyez donc comme déjà nous faisons les dégoutés devant les réalités qui nous entourent, devant les choses fondamentales de cette vie : la digestion, l'accouchement, la mort. Mais pourquoi discuter ? Je n'y peux rien, Haeckel ni personne n'y peut rien ; mais je suis absolument pareil à la pauvre héroïne de cette histoire de Birmingham que je vous ai racontée à Saint-Marin, et que vous avez trouvée fade. Cette Winifred. C'est moi-même. Oh, elle a existé réellement, mais je me retrouvais en elle, trait pour trait. Et voyez comme j'ai fait le roué pour vous : même dans mes désordres il n'y a pas que ce que je vous ai dit ; non, étrangement une pensée du mythe se mêle à ces recherches des rues. Un besoin d'exercer ma charité, l'espoir de rassasier la faim d'amour que je sens en moi. Et puis aider une autre créature, la plus tombée, à porter un instant le fardeau de sa vie ! J'en ai consolé, je l'avoue avec confusion, j'en ai soigné, je les ai bordées dans mon lit. Justement dans cette chambre au-dessus du pub, à Birmingham. Des Lily, des Ethel, des Annie, de pauvres grosses paisibles qui demandent tristement : " Faut-il que je me déshabille pour vous ? " Quel mot d'esclave, hein ? Parfois elles tombaient de sommeil, et alors, je les

déshabillais et les couchais, très doucement. Et sans faire ce que Winifred appelait le mal. Eh bien tant pis ! je ne me coucherais pas. Et donc, au travail sur les mystères du soufre et du chlore ; souffre et potasse, c'est notre devise. Mon cher, c'était peu de chose, mais c'était bon de penser qu'une femme dormait, à l'abri, à quelques pas de moi, et que je me tenais entre le monde et elle. Ce n'était rien, ce n'était que la pauvre charité de Marie Joseph Gaëtan Fontbon marquis de Putouarey, petit-frère des filles perdues. Mais, mon ami, quelquefois le Diable a été le plus fort, et j'ai succombé. Parlez, dites que vous me méprisez.

— Mais non. Je vous envie ces nuits de travail près de l'enfant égarée que vous aviez recueillie.

— Ah, c'est le beau côté, ça ! Mais vous n'imaginez pas à quelles bassesses ça descend. Je suis l'homme qui parcourt les rues des villes, la nuit, à la recherche de filles, en disant son chapelet pour n'en pas trouver ! Ah, oui ! je devrais mépriser cette morale de petits bourgeois. Un gentilhomme, fort de la notion de l'honneur, devrait en prendre et en laisser. Certaines disciplines excusent certains désordres : et quand on est homme d'honneur on peut courir la gueuse, le monde n'en est pas lésé, et à part l'offense faite à Dieu on n'est pas moins homme d'honneur. J'ai beau me raisonner de la sorte, rien n'y fait. Ah, le cochon qui sent que pourraient lui pousser deux ailes d'ange ! Si c'était vrai ! s'il suffisait, l'esprit bien fixé sur l'absolu, de laisser passer sans les

toucher toutes ces choses sans importance, qui passent, si cela suffisait pour entrer dans la Toute-Intelligence, là où tout ce qu'on veut se peut, où tout est su et consommé, et la vie est un règne éternel dans la lumière sans limite ? Folies, n'est-ce pas ? sottises, dans ce monde où nous voyons que tout est organisé pour la vie mortelle, et rien pour la vie éternelle. Archibaldo, je vous devais cette confidence. Oui, même après ce que je vous avais dit, vous vous mépreniez sur mon compte. Vous voyiez en moi un homme bien d'aplomb, pondéré, sans inquiétude, même trop dépourvu d'inquiétude. Eh bien, vous voilà content : vous savez l'inquiétude, et de quel genre ! Bien : vous n'en parlerez pas, n'est-ce-pas ? Jamais ! Que cela reste entre nous. Oui, je sors. Je suis attendu chez une des écuyères ; la petite blonde en maillot bleu. Oh, impossible de manquer ce rendez-vous, mais je serai sage et je n'y resterai pas longtemps. A tout à l'heure.

Sa confidence l'a d'abord diminué et ridiculisé à mes yeux. Je ne m'y attendais pas du tout. Maintenant que je sais, je le plains d'être tourmenté par cette théologie, et pourtant je me demande si mon inquiétude à moi, bien qu'elle me paraisse plus haute, n'est pas de même nature : ce besoin d'être en paix avec moi-même, et cette faim d'absolu... Ah ! si c'était ça ? Mais non. Et il n'y a donc personne au monde qui possède des certitudes ? Ou bien le bonheur, la faculté de jouir de toutes les choses de la vie et de l'esprit, est-il le privilège des seules natures grossières ? Je

m'étais déjà mis à l'école de Putouarey, je me laissais aller à son influence, je m'encourageais à développer chez moi tout ce qui ressemble à Putouarey, et tout d'un coup, voici l'abîme sous moi, une âme qui voit sa propre saleté, et qui, dans ses efforts pour en sortir, s'y enfonce davantage. Et ce serait ça, une âme religieuse ? Ce qu'il y aurait de plus pur ? Je peux parler : mon âme aussi voit sa propre saleté, et elle ne cherche pas à en sortir, et elle s'y dorlote, et sa croûte d'erreur, d'appétits par quoi elle souffre, et de bassesse, lui tient chaud. Déjà la vermine y a fait ses nids. Eh bien, va pour la saleté, mais au moins que j'en aie mon compte !

Samedi.

Vorace est arrivée dans la nuit, et ce matin Putouarey, le chauffeur et Vorace, se sont embarqués sur le " Graf Wurmbrand " qui va les déposer dans deux heures (il est dix heures du soir) sur le quai de Zara. Au lever le marquis recommençait à hésiter : Lichteinstein ? Monténégro ?

— Allez donc là où vous aurez le plus de chances d'augmenter votre collection de rubans.

— Voilà justement ce que je ne sais pas. J'ai connu à Stanislas un prince monténégrin. Pourvu qu'il soit à Cettigne ? Bah, va pour le Monténégro. C'est très montagneux et je pense que je n'aurai pas trop chaud. Venez donc !

J'ai eu un moment d'hésitation à mon tour. D'un seul

clin d'yeux j'ai revu la descente du bateau allemand dans les îles bienheureuses : Lussim-piccolo, Spalato, Sebenico et Raguse, et, au bout de tout cela, quand le petit vapeur blanc n'est plus qu'une plume de colombe perdue dans les gouffres noirs des montagnes et des eaux, la montée dans la Tsernagora, dans ces paysages de chaos, d'une aridité lunaire, où l'on peut croire que le monde est arrivé à l'An Dix Mille, et qu'il ne reste plus que quelques trous d'humidité dans la croûte terrestre désséchée : tous ces petits champs comme un tapis fait de lambeaux cousus ensemble. Puis le repos à Cettigne, le grand air slave, l'écrasement sous le ciel, la beauté de la petite plaine verte, où les arbres rares et le gazon réconfortent l'homme des plaines qui retrouve là une colonie de sa patrie... Mais aussitôt après la vie abondante de Vienne a envahi ma mémoire, et j'ai pensé qu'après avoir fait des provisions d'objets inutiles dans les boutiques du Kohlmarkt, je pourrais aller revoir de plus près la Serbie et la Bulgarie, traversées une seule fois dans l'Orient-express et dont je ne me rappelle que de vastes et tristes champs de roses (et l'odeur plus triste encore, au bout d'une heure), et des montagnes d'une grande âpreté mais où se cache une vie délicate : aux petites gares j'ai vu de jeunes garçons et des filles vêtus de costumes charmants, escortant de grands chars peints, aux roues pleines, comme j'imagine les chars des poèmes homériques. Et au milieu de cette grande sauvagerie menaçante du pays, les villes, neuves, fraîches, avec le

rose des tuiles et le blanc ensoleillé des pierres. Et je me rappelle un régiment de cavalerie, bleu et rouge, dans les rues de Nisch, net et luisant comme des soldats de plomb sortis pour la première fois de leur boîte. Et comme Sophia, du wagon, m'avait paru douce, voilée de blanc comme une baba de la Petite-Russie !

— Non, Gaëtan, je vais à Vienne.

Du pont du " Graf Wurmbrand " nous assistâmes à l'entrée de Vorace dans l'entrepont. Quand elle fut bien attachée et calée, j'appelai le chauffeur et tout en lui donnant un pourboire.

— Baptiste, lui dis-je, vous savez, les routes monténégrines sont très dangereuses : tournants brusques, descentes rapides ; et l'éblouissement du soleil sur les pierres. Faites en sorte que le marquis ne conduise pas lui-même : il est si nerveux.

Je me sentais plein de sollicitude pour Gaëtan. Autour de nous, des familles de Graz et de Vienne s'installaient déjà. La sirène s'ouvrit, attirant en elle tous les bruits du monde et nous ébranlant jusqu'aux moëlles. J'examinai la figure de Putouarey. Quoi, c'était l'homme qui m'avait fait cette confidence et dévoilé cette vie intime ? Vrai, il n'y avait pas de place pour cela dans sa bonne tête fière et railleuse, la barbe noire en avant. Mais les études non plus n'y avaient pas de place, les nuits (souffre et potasse !) passées sur les livres de chimie. Que la nature humaine est belle qui peut contenir cette folie, et cet équilibre, et ces contradictions ! J'acceptais Putouarey tel quel, et je

sentis que malgré ses travers et ses ridicules, je l'aimais. Nous avions envie de nous embrasser. Bête, que je n'aie pas osé !

Du quai, j'ai regardé le "Graf Wurmbrand" décoller. Le marquis était sur le pont, gesticulant ses adieux.

— En Ecosse à la fin d'août, hé ; ou bien pour la chasse de la grouse, chez Worley ?

— Peut-être. Vous, avec le ruban de Saint-Machin de...

La sirène aspira nos voix. Et bientôt le marquis et son mouchoir ne furent plus qu'une création de mon imagination. C'est ainsi que je me suis séparé, ni content ni chagrin, de ce galant homme.

Rentré à l'Adria Palace. L'idée de la visite aux pays balkaniques m'avait rendu ce désir d'apprendre dont je suis parfois encore possédé. Les livres, et précisément les grammaires et les dictionnaires m'appelaient avec insistance. Mes mains déjà se préparaient aux gestes qui les portent, les ouvrent et tournent leurs pages. Commencerai-je par le serbe ou par le bulgare ? Ne serait-il pas plus sage de me mettre enfin une bonne fois au russe moderne ? J'ai perdu deux heures à chercher, dans les librairies de Trieste, un texte quelconque de Tolstoï ou de Dostoïewski et un dictionnaire convenable. Rien trouvé, qu'un texte et un petit dictionnaire tchèques. Enfin, je me suis rappelé que, de la *Divine Comédie*, je n'ai encore lu que les deux premières parties ; j'ai acheté *Il Paradiso* dans une édition avarement annotée, et m'y suis plongé aussitôt.

Et j'y serais encore si, en descendant de ma chambre à la salle à manger, je n'avais rencontré Gertrude Hansker. Nous nous sommes reconnus en même temps :

— Oh, Archie !

— Oh, Gertie !

Je suis flatté d'être vu en compagnie de cette belle jeune femme châtaine, aussi haute que moi et qui à vingt sept ans n'a encore jamais porté un corset. Elle montre aussitôt dans un grand sourire qu'elle a toutes ses dents, et elle me donne la mesure de sa force dans une poignée de main vigoureuse. J'ai compris tout de suite que nous allions continuer notre petite flirtation commencée au printemps de l'année dernière, au Club de Tennis de Cannes. Quand je lui ai demandé comment allait M. Hansker, qui est un grand homme d'affaires quelque part dans les États, elle m'a répondu qu'elle ne savait pas.

Qu'est-ce donc que j'ai écrit, il y a quelque temps, sur les femmes, à propos d'une danseuse de café-concert ? Qu'elles nous limitent et nous gênent ? des balivernes de ce genre. Cela disparaît devant le sourire de Mme Hansker. D'autres femmes peuvent être ainsi : un poids très lourd dans la vie d'un pauvre homme, la matière qui l'entoure peu à peu de toutes parts, l'Assise qui coud et chante comme quelqu'un d'enfermé. Mais Gertrude Hansker, de Santa Ana, est l'amazone qui chevauche, à califourchon, dix heures de suite. On m'a raconté qu'il y a trois ans, les boutiquiers de Bristol montaient

à Clifton, les jours d'early closing, pour la regarder galoper en cow-boy sur les Downs. Elle n'est pas une limite, mais une conquête difficile à faire, et une fois faite difficile à garder. Elle est si belle, si libre et si terrible qu'elle pourrait se passer d'être riche. Elle ne peut pas être humiliée, présentant au monde ce visage adorable de petite fille calme et osée. Pauvre Florrie Bailey, avec l'idée exacte qu'elle avait de sa bassesse ! Et c'était si peu de moi, cette aventure avec une danseuse ; c'est comme si quelqu'un s'était substitué à moi. Maintenant que Gertie Hansker est revenue dans ma vie, que je la sens disposée à m'entendre, je vois l'histoire avec Florrie Bailey plus ridicule encore et plus incompréhensible qu'elle ne paraissait à Cartuyvels. Je la renie complétement. Et devant ces grands yeux sauvages, deux oiseaux d'océan, je l'oublie.

Nous nous sommes dit les nouvelles. Et qu'est-ce qui est arrivé à la Compagnie des Andes et du Pacifique ? Et pourquoi ne m'a-t-on pas vu aux réunions de polo, en Angleterre avec lord Molland et le duc de Christminster? Et quelle idée d'avoir fait vendre mes habitations ! est-ce que j'aurais l'intention de quitter l'Europe ?

— Vous êtes si peu fait pour l'Amérique, Archie ! Mais vous êtes tout à fait Européen, continental ! Vous rappelez-vous seulement vos années de là-bas ?

Ainsi nous avons bavardé, en déjeunant, à la même table. Et je sentais autour de moi l'envie et l'admiration de tous les hommes.

— Archie, parlons français, veux-tu ?

Elle insiste sur le *tu*, et c'est pour cela qu'elle veut parler français. Je fais l'aiguillage et dirige ma pensée dans la langue (autant que possible) de Molière. Mon journal quotidien et mes conversations avec Putouarey ont empêché mon français de se rouiller.

— Oui, les mots français ont un aspect solide, un peu lourd, mais sérieux, de grand luxe, et avec un grand air d'Europe.

— Vois donc tous ces stupides qui me regardent fixement ; c'est agaçant.

— Je les comprends, ô jeune ourse blanche, ô beau lis d'Irlande !

— Archie, soyez sage ; tu ne vois pas qui me regarde, dans ce coin, là ?

Je me retourne... Ah! nous sommes en pays germanique. Et c'est comme si toutes les créatures douées de raison me disaient de cueillir le beau lis d'Irlande et de saisir dans mes bras la jeune ourse blanche. " Nigaud si tu ne le fais ! "

En présence de Gertie, secrètement, je m'examine. Si longtemps sans polo, sans golf et sans grandes marches régulières pourrais-je encore la suivre ? Je me rappelle comme c'était bon de la sentir marcher à mon côté d'un pas long et souple au soleil, sur l'herbe élastique des Lawns, à Brighton. C'était avant que rien n'eût commencé entre nous. Comme ce matin, alors elle était en blanc de la tête aux pieds, et la toile un peu raide de la

jupe faisait un joli bruit, et la toile souple et mince du corsage laissait transparaître un peu les bras et ce que la chemise haute ne couvrait pas, de la gorge et de la nuque dures. La pensée de tout ce qu'elle peut me donner m'oppresse et m'accable. Je ne sais pas au monde de possession plus désirable. L'instant où cette force et cette fierté s'humilieront, où l'amazone se sentira femme et pressée par un homme, sera un des plus beaux instants de l'histoire humaine. Quelle lutte avec l'ange ! quel noble fardeau pour mes bras !

Elle arrive de Vienne, d'où l'été la chasse, et elle espère avoir un peu de fraîcheur en naviguant dans l'archipel dalmate. Son yacht est amarré à Pola et après-demain son automobile doit l'y conduire.

Je lui ai fait visiter Trieste, qu'elle ne connaissait pas. Remonté à pied la longue via Giulia, etc... Puis à Miramar. Nous nous sommes assis sur un talus que faisaient trembler parfois de longs trains noirs. La mer s'anéantissait dans le soleil. En moi un désir grandissait, ne laissait place pour rien d'autre. Un désir précis qui me faisait, du regard, jauger le corps de ma compagne. L'instinct en moi se pensait : je songeais à l'enfant, au mélange de nos vies, au don de ma vie que je voulais lui faire, avec soin, sérieusement. Et continuant à haute voix ma pensée :

— Vous savez, Gertie, comme dit le vieux Whitman:

Ce qui s'est si longtemps accumulé en moi...

Elle tourna vers moi un visage flambant de chaleur, constata d'un long regard ma force, ma jeunesse et ma chasteté, puis se retourna vers le large en aspirant fortement.

Ah, je n'aurais dû rien dire : toute parole était superflue. J'ai compris pourquoi les femmes ont si peu d'estime pour le langage : tous les moments essentiels de la vie peuvent s'en passer. Jusqu'à cette minute j'ai porté ainsi ce désir lucide et réfléchi de m'unir à Gertie. Un divorce bien en règle nous débarrasserait vite de M. Hansker. Ce soir je faisais à Gertie les plus effrontés compliments. En descendant l'escalier (qu'elle était belle, tout en noir et largement décolletée) je murmurais à son oreille les vers de Pétrarque :

Gli occhi sereni e le stellanti ciglia...

Je vis alors qu'elle s'apercevait avec ennui que je n'étais pas en noir. Sans préjugés moraux, elle est donc quand même l'esclave de certaines convenances ? L'obéissance dans les petites choses encore ! Ça n'a été qu'un instant pénible. Tout aussitôt sa présence, la chaleur et l'odeur émanées d'elle, ont ramené le doux désir. Ah ! poète d'un sou, comment as-tu pu t'éloigner de la femme un seul instant et parler d'ennui et de captivité ? Le meilleur emploi que tu puisses faire de ta vie, c'est de la passer près d'elle. Ta richesse n'est faite que pour l'orner et la rendre contente ; ta force ne t'a été donnée que pour la défendre ; ta tendresse, que pour l'aimer. Tu aurais dû suivre Florrie Bailey de ville en ville, et ensuite une autre, et ensuite une autre, et tu rencontrais enfin

celle-ci, qu'il ne faut pas laisser partir. Autrefois, en Russie, j'ai lu *Sapho*, un roman d'Alphonse Daudet. On y voit un jeune bourgeois qui brise toute sa carrière bourgeoise pour une grisette. Ah, qu'il a donc raison et comme j'avais tort de le juger sévèrement quand j'avais dix-sept ans ! L'auteur a dédié son livre : " A mes fils quand ils auront vingt ans ". Je suppose qu'il voulut ainsi conseiller à ses fils de faire comme son héros, de briser une vilaine petite carrière de bourgeoisie et d'égoïsme pour se donner tout entier à une femme ? Et dans mon enthousiasme, Pétrarque n'y suffisant plus, je me mis à réciter le dialogue de Roger de Collerye entre Beau-Parler et Recueil-Gracieux :

— *Honneur aux dames !*
— *C'est raison.*
— *Il leur est dû.*
— *Toutes saisons*, *etc*...

— Ah ! Gertie, a-t-on fait mieux ? Et derrière ça, toute la chevalerie d'Occident, l'épée au poing !

Trop de citations, je me hâte de changer le sujet. Mais la pensée de cette femme continue à me remplir. O coudes précieux. Les connaît-elle ? Elle les lave et les essuie et c'est tout ; et moi je m'estimerais au comble du bonheur si je les tenais une seconde dans mes mains : les deux bras prisonniers et les lèvres sans défense. Et puis je me sens pris de respect pour elle. Et des questions comme celles-ci me viennent, impossibles à poser :

— Dis, ce n'est pas vrai que vous êtes faibles et peureuses et coquettes ? Vous faites semblant, n'est-ce pas ? Semblant d'avoir peur, de vouloir être protégées, de ne pas aimer les choses sérieuses — tout cela pour nous faire valoir, pour nous laisser quelque chose, l'illusion d'être quelque chose ; comme un savant parmi des ignorants : par crainte de les humilier, il se tait. Vous vous rapetissez pour être à la taille de vos petits.

Elle vient d'entrer dans ma chambre pour me demander des vêtements : elle sort, habillée en homme. Elle ne m'a pas laissé l'accompagner. Mais j'ai obtenu sa promesse qu'elle ne partirait qu'après-demain soir. Il me semble que si j'avais insisté, j'aurais pu obtenir mieux que cela.

Dimanche.

Accompagné G. à la chapelle. Plaisir de chanter les hymnes, l'un près de l'autre. Je suivais sa voix, qu'elle ne cherchait pas à me cacher, à travers la foule des autres voix.

“ Rock of Ages, cleft for me ”...

Toute l'intimité physique révélée par la voix... G. a une certaine note profonde qui vibre par instants brefs dans sa très sage récitation. Elle était d'une fraîcheur et d'une blancheur, d'une innocence... Le diable seul sait où elle a traîné mes vêtements, la nuit dernière.

Grande surprise, à la sortie. Une quinzaine de marins,

entrés après nous, étaient restés debout près de la porte de la chapelle.

— L'équipage d'un yacht, dit Gertie.

A ce moment les marins joignirent les talons, et tous en même temps me saluèrent. C'était l'équipage de mon ancien " Parvenu ", vendu par Cartuyvels à Bernardino Valls, l'ex-président du Montanera, où il s'est engraissé. Il s'est hâté de changer le nom du bateau, ce nom que le N. Y. Y. C. hésitait à enregistrer : " Libertador " est d'une banalité ! Je me demande si l'équipage me regrette. J'ai senti de l'élan dans le salut de ces braves gars du Devonshire. Et il y a des chances pour qu'ils me croient ruiné, ou en de moins florissantes circonstances.

— Allons revoir le yacht, dit Gertrude. Voir si on a changé quelque chose. Votre jardin d'hiver dans le salon était une trouvaille, avec le jet d'eau, les poissons — les axolotl aux oreilles si rouges — les allées sablées et les fougères et les graminées. Vous connaissez Valls ?

— Aller revoir le " Parvenu " ? Ma chère, j'irais plutôt demander à ce sergent de ville quel est le sens de la vie. Non, je vais, avec votre permission, téléphoner à mon administrateur l'ordre de tout racheter : les villas, les palais, les chevaux, les automobiles, les yachts, les collections. On rachètera le " Parvenu " ; on donnera à Valls tout ce qu'il voudra, de quoi se faire élire président d'une autre république (il paraît qu'il collectionne les présidences). Et nous irons, à bord du " Parvenu ", rejoindre votre yacht à Pola. C'est dit ? Et puis, ainsi, je pourrai te rece-

voir chez moi. Et alors : « Viens vivre avec moi et sois mes amours »...

— Archie, ne dites donc pas de sottises.

— Comment non ? Hansker n'est rien pour toi. Vous avez été sa femme ? Peu de jours, n'est-ce pas ? O Gertie, la nuit dernière, je n'ai pas dormi, pensant au petit d'homme, avec des lèvres impatientes de baiser la chair faite de nous deux.

Encore une fois j'ai dit ce qu'il était inutile de dire, et elle marche à mon côté en silence, non pas honteuse, mais droite et les lèvres serrées, montrant, approuvée par le témoignage du ciel aux muettes cataractes de lumière, que la nature se passe de mots.

— Gertie, ce n'est pas pour moi, toute cette substance, ce grand trésor ; c'est pour répondre à votre grand trésor, et c'est pour le petit d'homme. Faut-il téléphoner à Cartuyvels ?

— Demain. Je reste encore demain. Laissez-moi rentrer seule. Il fait si chaud...

J'aurais dû la suivre. Ou plutôt, que ne m'a-t-elle dit : Suivez-moi ? Un quart d'heure passa, et il était déjà trop tard.

D'un seul coup, toute la tristesse du monde me remplit. Non pas l'inertie du cœur, mais un besoin de fuir et de me cacher pour savourer mon désespoir. Je ne pensais pas à Gertrude Hansker, mais à certaines doctrines philosophiques, vagues, et étroites à gêner notre plus petit mouvement. Par exemple l'idée que les hommes ne valent

qu'en masse, que les grands civilisateurs sont des instruments, que les grands artistes sont l'expression d'un temps et d'une race. Et alors ceux qui ont vécu sans rien dire, avec des intérêts personnels, des questions d'argent et de famille, les milliards de muets ? Oui, eux, à quoi bons ? à faire de l'humus ? Quel gaspillage ! Une âme ratée, et une autre. Et vous, ô vérité, pourquoi n'êtes vous pas évidente ? Pauvres idées, il faut être bien jeune pour ne pas s'apercevoir, du premier coup, qu'elles sont moins réelles que la brume d'un soir d'il y a trois mille ans... Mais moi j'existe, la racine de mon âme enfoncée dans l'immortalité. Je me rappelle que dans mon lit d'enfant je riais, sans mots méditant mon éternité. Et je ne veux pas être entraîné : le monde ne fera pas de moi ce qu'il veut ; je ne tomberai pas, sans réflexions, au piège d'un mariage, comme n'importe qui et comme tout le monde, parce qu'une femme m'a plu et que je crois ne pas lui déplaire. Le couple. Le charmant jeune ménage. Ah ! j'ai dégoût de toute cette cuisine de la vie... Et pourtant comme j'allais au-devant de tous mes devoirs, quand je songeais à Florrie Bailey... Est-ce qu'au fond je savais que ça n'aboutirait pas ?

Quand j'examine mon existence dans ces derniers mois, je suis étonné : rien ne m'est arrivé. Pourtant, je ne demandais qu'à aller aux aventures ; je les invitais. Désormais délivré, sans attaches, absolument libre de tout faire et d'aller partout — quoi, ma vie a été moins variée peut-être (sûrement) que celle du chauffeur de Putouarey dans le même temps. Car lui aussi, Baptiste, a vécu en

Italie, comme nous, et qui sait combien de personnes il a rencontrées, combien de choses il a apprises, quelles idées il s'est faites des monuments, des œuvres d'art, de la vie du pays, et quelles amours il a eues, ce beau gaillard, à Naples, à Florence et même à Saint-Marin ? Ma richesse et mon indépendance semblaient promettre cent romans de grande aventure, et voici mon Journal : heures à l'hôtel, visites d'amis, causeries, et enfin, montée à grands frais, une pauvre intrigue avec une de ces filles qui viennent au premier signe qu'on leur fait.

Mais avec Gertie se présentait l'occasion de changer ce train lent et banal, et de mettre enfin dans ma vie un élément, sinon de roman d'aventures, du moins de haute comédie bourgeoise. Et de sortir une bonne fois de ma vie. Mais non, je préfère m'enliser, le risque me paraît trop grand ; et je pense déjà : Et puis elle est mariée ; et puis elle est d'humeur trop indépendante ; et puis j'en trouverai d'autres, plus tard. Pourtant je n'étais pas dupe de l'instinct : je pensais moins à de romanesques amours qu'à fonder une famille. Quoi : je n'ai jamais pu voir les épaules d'une jeune femme sans songer à fonder une famille. Le besoin est là, toujours prêt. Bon, ce sera pour une autre fois.

Gertie a vu tout de suite, au déjeuner, ce qui s'était passé en moi. Dans mon dégoût de toutes choses, j'aurais voulu qu'elle montrât un peu d'irritation. Elle a paru très indifférente. " Ah, vous ne voulez plus? C'est bien." Si au moins elle avait paru chagrine. Non. " Je ne joue

plus, là ". — " Comme tu voudras "... Quel beau mariage je manque : une femme de douze millions de dollars.

Le souvenir du groupe des Sabines de la Loggia de' Lanzi vient me poindre comme un remords. Voici donc ce que des mâles ont osé, une fois au moins, pour avoir des femmes et des enfants : le père saignant dans la boue, la mère suppliante et pleurante, et la proie épouvantée, serrée d'un bras qui ne lâchera pas, — l'autre tient le glaive. Cela peut-être je l'aurais fait. Mais...

Je me demande ce qu'a fait le jeune romain en rentrant chez lui avec son butin vivant. Malgré tout, les circonstances le favorisaient. Voir à ses pieds, et la voix douce et suppliant, la bête féroce qui, quelques heures avant, tuait et hurlait, il y avait de quoi toucher la jeune Sabine. Je suis sûr qu'ils se sont très bien entendus, au bout de très peu de temps.

Ah, je suis sans excuse : je me sens lâche et dégoûté devant ce que la Nature et Gertie attendent de moi. Et j'ai beau me dire que les femmes, et même les vierges, ont pour nous des trésors d'indulgence tout prêts, je ne peux pas me forcer à faire la démarche suprême.

Je cherche quelle est mon objection contre mon mariage avec Gertie. J'ai essayé de me dire : Eh quoi, si tôt ? Avant d'avoir eu ta part d'aventures ? Putouarey pourrait faire une fin, lui, et rejoindre sa femme, avec sa collection internationale de lettres et de boucles de cheveux. Mais moi, ai-je vécu ? Faux, absolument faux.

Je n'envie pas à Putouarey sa collection de lettres. Et puis, certes, j'ai vécu : vingt trois ans et trois mois.

Je crois que j'ai trouvé ma véritable objection : avec Gertie ça ne serait pas un véritable mariage. Elle a sa vie à elle, comme j'ai la mienne, dans un tout autre pays moral. Des solitudes nous divisent. Forcément un jour viendrait où nous ferions yacht à part. Et le petit d'homme, dans tout cela ? Mais elle ne pense pas au petit d'homme. Elle veut une intrigue, pour passer le temps. Ça, et les fraises au champagne et les glaces et le hamac sous les tentures du pont, au vent du matin... Et le soir, sur les divans de la cabine obscure, l'amour du jeune joueur de golf qui dans le crépuscule des sens éveille peu à peu le lent désir qui n'aboutira pas... Un adultère, une liaison entre gens du monde.

Et je ne veux pas de cela. Tout nous y pousse : l'exemple, et tous les livres, depuis combien de siècles ? remplis de ces choses. Mais je refuse. Je dis non une bonne fois aux conseils adultères ; je ne veux plus de cette piperie. Je renonce aux amours inféCondes.

Je ne puis admettre que deux écoles : ou bien la volupté pratiquée comme un art, avec des esclaves spécialisées et tout ce qu'on lit dans Suétone ; ou bien le mariage, la réalisation parfaite de cette promesse que la nature m'a faite, la nuit où je me suis éveillé dans la honte à la puberté. Mais l'adultère, cette demi-mesure, cette littérature bourgeoise... Le monde entier peut y aller, il ne m'aura pas. (Je me demande pourquoi je n'ai pas

formulé plus tôt ces protestations : l'assentiment que je donnais aux histoires et aux romans d'adultère n'a jamais été sincère : même, je me cachais mal mon dégoût.)

Mais sans doute il me serait possible de me faire aimer de Gertie au point de la décider à être une vraie femme pour moi. Et c'est là que le cœur me manque. Car au moins dans ma vie où rien n'arrive j'ai l'illusion d'être libre, de pouvoir à mon gré promener ma pensée sur tous les points de l'univers intérieur, et d'avoir, en somme, de grandes aventures dans le pays des idées. Je me rappelle une impression que j'eus un jour, à Hambourg, comme nous allions sortir de l'hôtel pour une promenade en barque, Tassoula et moi. Elle était devant moi, au passage de la porte ; on portait alors des jupes très collantes qui s'arrêtaient aux chevilles. Une seconde de nausée : je me sentis attaché à ça... Mais vite elle se retourna, riant et montrant ses dents nettes sous ses lèvres lourdes. Oui, même avec Gertie l'amazone, ce serait comme le jour dont la clarté nous cache le ciel, comme le tunnel lumineux de l'été. Non. Je sors de cette intrigue et je m'en vais revoir les étoiles.

Et mes richesses non plus ne me reprendront pas. La tentation est forte, pourtant. Y a-t-il quelque chose au monde de plus beau que la richesse ? Elle semble matérialiser l'esprit et projeter dans la vie de la rue la splendeur intérieure de l'homme. L'automobile, par exemple, belle comme une pensée, toute en transparences et en reflets : glaces, vernis, cuivres : et les belles femmes dedans, et le

chauffeur au manteau bordé d'une ganse d'or aux armes de la maison, et près du chauffeur, un moustique de petite fille aux longues jambes, roulée dans de molles étoffes de couleurs fondantes. La richesse qui nous escorte partout, avec de petits soins, des attentions délicates, pas de bruit, de l'air, de la propreté, une odeur de linge frais et de cuir fin, et la marche devenue médecine, et toutes les forces naturelles à notre service : pour nous monter, pour nous porter, nous descendre, nous aider. A cela aussi j'ai renoncé : la gêne du luxe bourgeois, le souci d'un train de maison. Encore une évasion et un agrandissement.

J'ai pensé, cet après-midi, dans le fumoir, tout en feignant de lire et en regardant Gertie, à une scène de l'autre année, sur la Riviera. Nous revenions, à minuit, de Monte-Carlo en automobile, toute une bande : richards chicagoans et porteños, magnats de l'Afrique du Sud, et une femme habillée en homme, Gertie elle-même. Des petits bourgeois qui viennent passer quinze jours " dans le Midi ", des gens qui n'avaient plus entre eux et la mort que deux ou trois mille francs, avaient tout perdu ce soir là, et nous, nous revenions avec nos poches gonflées de billets de banque, et Gertie avec un plein sac de pièces de cent francs toutes neuves, qu'elle s'amusait à fourrer dans le cou du gros Rufus Wandeler, pour entendre les cris aigus qu'il faisait. Comme nous traversions Nice, un d'entre nous proposa d'aller visiter une rue de bouges dont il avait été question dans les journaux locaux, à propos d'un assassinat, quelques jours auparavant. Nous y

allâmes. Ce n'était pas du tout ce que nous pensions trouver : la rue était sombre et vide et toutes les maisons dormaient. Celle ou nous entrâmes était la plus pauvre de toutes. Dans une chambre que hantait la flamme hagarde d'une bougie, nous trouvâmes deux femmes couchées dans un lit de fer aux draps gris : une grosse ribaude gênée de graisse et une grande brune dont le décolletage carré était sillonné par les anneaux de ses côtes. Elles s'étaient soulevées sur leurs oreillers, et, les yeux encore fixes de sommeil, elles nous regardaient entrer. Elles sourirent bientôt à l'arrivée des Messieurs en plastrons blancs et tachèrent de s'élever à la hauteur des circonstances. Visiblement elles se demandaient quel spectacle grotesque et obscène nous allions exiger d'elles, et si elles pourraient se ravaler assez pour nous satisfaire. Mais les voir ainsi était bien suffisant : ces deux femelles d'homme dans leur cage malpropre... Tout de suite la grosse dit comme pour s'excuser :

— Je ne peux pas enlever ma chemise.

— Pourquoi ? demanda Gertie, en s'avançant au bord du lit. Pourquoi ? Tu vas la quitter tout de suite.

— Mais, mon petit monsieur... Ah c'est une femme... Non, Madame, je ne peux pas.

Et elle expliqua qu'elle avait récemment subi une opération, qu'il y avait une cicatrice ; que c'était trop laid, et que ça dégoûterait ces Messieurs. Mais Gertie ne voulait rien entendre. Elle avait pris la chemise par un pan, et cherchait à la remonter au-dessus des gros

genoux jaunes de la femme, qui des deux mains l'en empêchait.

— Qui a des ciseaux ? dit Gertie en se tournant vers nous. Ah, j'en ai.

Elle tira sa trousse d'or, dont le couteau était muni de petits ciseaux pliants, elle les ouvrit et commença de couper la chemise. Alors la femme se débattit en l'injuriant. L'un de nous dit :

— Vous allez la blesser.

C'était fait : la cuisse égratignée saignait, et Gertie, prise de fureur, levait les ciseaux pour les enfoncer dans la chair. Nous la tirâmes en arrière et l'entraînâmes vers la porte. Avant de sortir elle se retourna et jeta sa cigarette dans le lit, d'où les deux femmes se levèrent en criant. Elle était déjà calmée, et elle ne dit plus un mot jusqu'à l'arrêt devant le perron de notre hôtel, à Cannes.

Ce profil innocent incliné sur un livre, et si enfantin qu'on s'attend à ce qu'une boucle glisse de l'épaule et cache soudain la page ; l'application et la douceur de la grande fille blonde au repos ; propre et nette, et de race supérieure ; ah quelle femme de prince — et je la revois, dans cette chambre tremblante d'une sale clarté, les ciseaux en main, penchée sur ce lit épouvantable. — Est-il possible ? Avec ces yeux hautains et tendres, l'écolière sans défense, et toute attention, penchée et ramassée sur son livre ? Est-il possible qu'elle sache même que de tels bouges existent ? Et qu'elle ait mérité les insultes de la grosse ribaude niçoise ?...

Et, comme cette nuit là, je ne peux pas m'empêcher de faire d'elle le résumé et le symbole de cette bande dont nous étions : mes pairs, les rois, roi de l'amiante, roi du pétrole. La brutalité de Gertie me paraît être ce qui se cache sous la gaucherie cérémonieuse de ce monde, le monde où j'avais de droit mes entrées, où on m'aura si peu vu. Oh, je sais que ce sont de braves gens bien intentionnés, tous tant qu'ils sont ; de braves gens préoccupés par la crainte qu'on ne les prenne pas pour des gentlemen, et qui se donnent beaucoup de peine pour montrer qu'ils ont été bien élevés — au point de lever leur verre en saluant la maîtresse de maison, à chaque nouveau service de vin ; de bonnes gens hérissés de politesse, bardés de civilité — tout autre chose que les jeunes aristocrates qui se laissent coudoyer dans l'étroite boutique de Lock, tandis qu'ils attendent, debout, qu'on ait repassé leur chapeau. Des gens qui, au fond, n'avaient pas dû trouver drôle la visite au bouge niçois (j'ai surpris Rufus Wandeler posant un billet de mille francs sur la cheminée, avant de sortir de cette chambre)... Mais qu'un d'entre eux soit d'une volonté moins forte ou d'un tempérament plus riche, et malheur à qui a le tort d'être faible, et pauvre et nu...

— Vous vous rappelez la grosse femme de Nice, Gertrude ?

— Accidente ! Mon cher, vous m'interrompez au plus bel endroit des *Cochons dans le trêfle*. Je suppose que ce roman est écrit contre nous autres riches qui n'avons pas une conscience sociale. Avez-vous une conscience

sociale ? Moi je ne sais même pas ce que c'est, et ne veux pas le savoir.

— Ce que je sais, c'est que je déteste l'espèce Princes-Marchands.

— Mais, vous en êtes, Archie. Vous ne pouvez pas faire que vous n'en soyez pas.

— Eh bien, j'en rougis, et voilà tout.

Elle alla chercher une revue sur la table. Comme elle me méconnaissait ! Justement j'admirais sa haute taille et la comparais avec fierté aux petites Italiennes rencontrées dans les rues de Trieste, et un vers de Stace me revint à la mémoire :

Latias metire quid ultra
Emineat matres...

Qui donc des autres Princes-Marchands aurait pu trouver ainsi, tout de suite, à propos d'un fait de la vie courante, une citation classique appropriée ? Non, il n'y avait rien de commun entre eux et moi, que cette scandaleuse richesse, et cette royauté grotesque : le roi du guano... Comme si toute royauté n'était pas grotesque... et toute domination, — et la seule manière d'être vraiment digne, celle du Monsieur parfaitement correct et inconnu qui sort à pied d'un cercle libéral bourgeois, et allume un cigare de prix moyen au bord du trottoir de Dover Street. Et bien vite je retombai au marais du désespoir. Et pâlissant, et prêt à crier d'horreur, je m'aperçus que

j'étais en train de revivre un vieux rêve : toutes les conditions étaient remplies : le fumoir était bien comme dans ce vieux rêve, et ce que nous avions dit, et nos gestes, c'était bien la même chose. Et maintenant Gertie allait ouvrir la fenêtre et dire : Voici l'orage. Et en effet elle alla vers la fenêtre, l'ouvrit et dit :

— Voici l'orage, et elle la referma lentement, comme dans le rêve.

Possible, je transposais la chose dans le passé. Mais ceci restait vrai : que je me retrouvais le même que j'étais des années auparavant ; je n'avais pas ajouté une coudée ma taille ; la même heure ancienne sonnait en moi au milieu de la même tristesse désillusionnée ; toutes mes lectures, mes voyages, mes conversations, les idées échangées et reçues, les impressions, tout cela m'avait laissé le même. Malgré tout ce qui l'a traversé, malgré les fêtes foraines, le village est demeuré le même, où les mêmes pauvres vieilles maisons se font tristement vis à vis, sur la place vide. Et justement je me mettais à bâtir une théorie : je divisais les hommes en deux classes : ceux qui sont capables de développement et ceux qui en sont incapables. J'étais dans la première, et Gertie dans la seconde. Je la voyais immobile et je croyais avancer... Ah quitter tout cela, et demander à quelqu'un l'explication et la voie...

Cependant tout cela m'a conduit à écrire, ce soir, en quelques minutes, la dédicace de mes *Déjections* :

Pour Gertie H.

Je t'apporte toute mon âme :
Ma nullité, nonchalamment,
Mon maigre orgueil, ma pauvre flamme
Mon petit désenchantement.

Je sais que tu n'en es pas digne ;
Mais suis-je digne d'être aimé ?
Je sais que tu te crois maligne ;
Tu sais que je me crois blasé.

J'ai mesuré l'enthousiasme ;
Tu as tout senti, tout goûté :
Tu ne crois pas à mon marasme,
Je ne crois pas à ta gaîté.

Dans nos amours, pas de mystère :
Soyons sérieux ou légers
Sans oublier que sur la terre
Il n'y a que des étrangers.

Nous pensons que la vie est bonne ;
Mais dis-toi bien, cœur triomphant,
Que nous n'intéressons personne,
Pas même nous, ma chère enfant...

24 juin, six heures du matin, en wagon.

J'ai quitté Trieste cette nuit, aussitôt après avoir écrit mon journal. Je savais qu'il y avait un rapide pour Vienne vers minuit et demie. Quitté l'hôtel sans prévenir de mon départ Mme Hansker.

Peu dormi. Voici le matin boudeur et sa lumière encore neuve et maladroite sur les champs et les routes mal réveillés que secoue le train sérieux en route vers le cœur de l'Europe. Et près de la vitre où lentement déborde le jour nouveau, sur la planchette vernie, la théière bout, dans le nécessaire à thé. Et je me sens de nouveau libre, et je me dis que je l'ai échappé belle, et que si je me suis fait un peu mal à mon amour-propre, tant pis. Et accessoirement j'ai vengé la pauvre grosse ribaude de Nice.

O Concha et Socorro, une petite pensée à vous, douceur cachée, cœurs purs, une courte pensée dans l'aigre matin d'Europe centrale. Que je suis donc seul, et que je me sens bien, à regarder mes pantoufles de cuir qui sentent bon, la malle dalmate sur le tapis, le pondéreux cendrier de cuivre, les glaces et les initiales W. L. entrelacées, et mon corps que j'aime, et une Muratti d'où sort un long ruban de fumée bleue, qui monte vers la fenêtre entr'ouverte, danse au rythme du train, hésite un peu, et puis se fond dans l'air frais que le soleil sucrera tout à l'heure.... Ah, j'aurais dû prendre congé ; j'ai l'air de fuir. Eh bien tant pis, encore. Le rapide qui m'emmène où il va me

sert d'excuse. Petite campagne allemande, je t'aime, et je vais plus loin. " C'est une lâcheté ; et peut-être que je lui ai fait de la peine... " Eh bien, tant mieux, moi aussi, j'ai souffert.

Non, inutile. Jamais plus je ne me ferai de reproches. Il est entendu une fois pour toutes que je suis la rectitude même. Je me détends ; je congédie pour toujours la passion morale ; je renonce au commandement de moi-même. Jamais plus je ne travaillerai. Louons Dieu. J'aime chanter les Hymnes : ils me font penser à un vrai chez moi que j'aurais enfin, dans une campagne monotone et dormante, par exemple du côté de Yarningdale, dans les Midlands (les quais des gares, en été, ont des parterres de fleurs).

J'abdique mon intéressante personnalité. Je sens en moi les hérédités cachées qui attendaient leur tour : la sensualité de mon père se pense longuement et se remémore certaines chambres de Valparaiso ; ma mère refait ses comptes et goûte profondément la sensation d'être assise ; elle aussi songe parfois à son passé trop gai, à Melbourne, et à cet officier de la marine française dont j'ai trouvé un jour la photographie dédicacée dans un tiroir... Jamais plus je ne ferai un effort. Mon argent me portera de jour en jour. Je renonce à grimper l'Himalaya que je sentais en moi. Je ne veux même plus le sentir. Je m'assieds au bord de la route, là où la montée devenait pénible ; ce tournant blanc aux marges vertes me suffit, et la vue du pays à mes pieds, la plaine où sont les gens

au jour le jour, les satisfaits et les Princes-Marchands mes confrères. Je comprends pourquoi je me retournais parfois en arrière. Je pensais mesurer avec contentement la distance parcourue, et en réalité j'aspirais de toutes mes forces à la médiocrité. Le moi caché souhaitait rentrer aux rêves obscurs de l'enfance, craignait d'apparaître devant l'impartiale raison, ne voulait pas qu'on le traînât dans la clarté de midi. Je serai tout de bon le Prince-Marchand, le Sportsman Accompli et le Riche Amateur dont parlent les journaux mondains. Je m'intéresserai à tout ce qui intéresse ces gens-là ; je ne rebuterai rien de ce qui est leur vie. Je pourrai même, en train de m'abaisser, partager leurs ambitions, et désirer le succès comme toutes les âmes vulgaires. Et dire que je n'y ai pas songé déjà, je mentirais. Je sais bien pourquoi, n'aimant qu'une ville au monde, je ne l'habite pas : c'est qu'il m'est dur de passer inconnu dans ces rues qui pourraient retentir de mon nom. Oui, j'y ai songé sérieusement : Londres — et la naturalisation anglaise ! Je suis trop riche pour une carrière politique ; mais établir solidement ma famille dans le seul pays d'Europe où cela vaille encore la peine, et cacher mes cheveux roux dans une couronne de Comte du Royaume-Uni, avec le nom de ma propriété d'Ecosse pour titre, — ah ! j'ai même imaginé la scène, et les vêtements que porterait au couronnement du Roi lord Barnabooth de Briarlea.

Mais ce n'est pas descendre assez bas : c'est désirer en somme une sorte de couverture, comme un homme raison-

nable désirera légitimement des habits décents. Il y a des âmes plus vulgaires encore et plus inertes qui ne désirent même pas le succès. Du dehors on pourrait les confondre avec ceux qui savent la vanité de toute réussite. Mais il n'y a rien de plus distingué : ils sont au fond des eaux. Oh vivre, comme eux, sur une philosophie de station thermale, sur une métaphysique de Riviera ! Je serai de la majorité, un de ceux qui vivent en marge d'eux-mêmes et le dos résolument tourné à l'Afrique Centrale de leur âme. Je serai comme tout le monde, enfin ! Plus bas encore ! Je partagerai leurs goûts, leurs manières de voir, ce qu'ils appellent leurs idées, et leurs opinions politiques. Quels nobles combats pour la cause de l'humanité ! Et pas d'esprit de classe, surtout. Avec quel entrain je vais partir contre l'idée de Dieu ! (Pourrai-je garder mon sérieux ?) Je finirai même par être fier de mon argent ; je finirai même par être content de moi.

Et comme je me plairai à revisiter, des années après, le beau domaine abandonné, le parc où les allées seront obscurcies par l'insolence des herbes... Je dirai : Voici le chemin qui menait aux spéculations métaphysiques, et l'allée des musiciens et celle des peintres, et la route royale de Poësie, où moi-même jadis..., et le sentier de Science où l'on se traîne sur les mains. J'avais pressenti de grandes certitudes, et moralement je croyais marcher tout droit vers le grand détachement. En tous cas, j'avais surmonté la pensée contemporaine : j'en contemplais l'origine et j'en remarquais les infirmités. Je n'étais plus l'esclave de

ce temps ; je ne subissais plus la vérité des gazettes. Je savais qu'il y avait autre chose : j'avais retrouvé les saintes mamelles, et j'y puisais ma nourriture. O grands Nourriciers, j'allais à vous et peu à peu je vous avais connus et compris. Et de vous à moi toute rectitude et toute pureté d'esprit, et l'intelligence et le sens pratique et l'exemple républicain venaient et remplissaient la mesure de mon esprit. Même lorsque je vous abandonnais, je vous sentais autour de mon horizon, et vous étiez la montagne sévère et toute bleue dans l'air supérieur, voilée de nuages, et d'où ruissellent toutes les eaux. La vie facile de ces plaines me fatiguait vite, et je me réjouissais de vous savoir là, sources d'inépuisables rosées fluviales, profondes de toute la hauteur de l'amphore. O ma resplendissante Athènes intellectuelle, ma capitale, je vais donc te quitter et mener dans ces provinces une vie de cafés et de flâneries...

Eh bien, je vais commencer tout de suite. Thé, fumée qui laisse une odeur qui est comme un goût de miel et de poivre ; jour de dix heures un instant sur la gare qu'on traverse d'un seul coup et qui gémit blessée ; hymnes qui remplissez mon esprit d'une harmonie familière et un peu triste ; sage petite prière malgré moi de mon cœur ; vitesse ; paysages ; argent gaspillé ; amour offert dont personne ne veut ; vagabondage ; petites émotions de la kleptomanie ; longs bains trop chauds ; parfums et souvenirs ; à vous cette âme perdue. Ma main sent bon : la chair propre et chaude, et un souvenir de tabac clair...

Déjà toutes ces pensées me sont venues et ma main a

eu déjà cette odeur. Je retrouve en moi de vieux jours que j'avais oubliés ; ils me regardent, se tournent vers moi pour que je les reconnaisse : Oui, c'est bien nous, notre ennui, le travail inutile, les vieilles bévues, l'amour propre qui souffrira encore ; ta nullité et ta faiblesse définitivement senties, et les bruits de la rue par la fenêtre ouverte... Le monde ne s'attarde même pas à te contredire. Et toi même, qu'en dis-tu ? Tu t'es penché sur ton puits, et à cause des reflets et de l'eau trouble tu l'as cru sans fond. Mais prends un bâton et tu sentiras tout de suite la terre; et comme cela t'ennuiera, de t'être trouvé moins compliqué que tu n'avais cru, tu te réfugieras dans les bras de la mort en pensant : qu'il est déjà assez beau de vivre.

Voici qu'on attache, suivant mes ordres, mon wagon à la suite du rapide de Berlin. Je vais retrouver les profondes vallées encombrées de feuillages frais et le souffle du vent germanique sur les rivières ralenties par l'été, et les œufs brouillés aux escarbilles du Berlin-Vienne. Mille fois une branche de chêne se balance dans l'air tiède et tend au soleil un symbole de victoire. Cela suffit. Cela n'est rien; une invitation à laquelle on n'a pas répondu, et l'instant passe ; la peine d'avoir fait de la peine à quelqu'un qu'on n'aime pas ; l'intelligence qui voudrait pouvoir accepter davantage ; la vanité qui reparaît sous un nouveau masque; le geste déjà fait, les paroles déjà dites ; la vieille pitié pour le sot qui affirme, qui réclame contre l'ordre établi, et qui se fâche ; les yeux de l'amour qui vous ont regardé un moment à travers les yeux de quelqu'un, et déjà ce

visage se détourne ; le silence des pauvres qui meurent tous les jours pour nous ; le murmure des gens qui prient pour nous dans les couvents... Ah ! ce n'est rien que la petite méchanceté de vivre...

Pétrovskoïé (Gouvernement de Moscou).
Dimanche, 21 juillet.

Par la fenêtre devant laquelle j'écris, je ne vois rien, sinon trois bouleaux argentés qui tendent leurs maigres poignées de feuillage vers le ciel gris, à contre-jour. Quel grand ciel ! Je devrais être ré-habitué, depuis près d'un mois que je suis ici. Et cependant à la moindre chose qui me rappelle que je suis en Russie, je m'étonne et deviens sentimental. La double fenêtre d'abord, et ce ciel qui déchiquète le feuillage des bouleaux, déborde les barrières et les massifs du parc, et enveloppe dans sa courbe la villa princière et tout l'empire. Un empire à la mesure de ce ciel. On passe la frontière et aussitôt tout est plus grand : la voie ferrée, les routes, les provinces, les horizons. C'est une plus grande Europe, et une Europe déblayée : de l'espace mis en réserve ; un champ de démonstrations et d'expériences. Vue d'ici, l'autre Europe semble faite des morceaux de bois coloriés d'un jeu de patience, un pays de vacances comme les cantons suisses.

Ici, c'est l'Empire par excellence, l'étendue pure et simple ; un pays où Putouarey et ses gestes seraient déplacés ; déplacés et ridicules la polissonnerie française et

l'esprit du Boulevard ; déplacés et ridicules la morale bourgeoise du Nord protestant, les gens à vie pure et leurs livres propres ; déplacé même le génie minervien de l'Italie. Et depuis les champs de choux rouges de la Poméranie orientale jusqu'à la mer chinoise, dans cent mille bureaux de postes cent mille portraits de l'Empereur en uniforme de hussard.

Justement ces jours-ci je me demandais en quoi la villa est princière, ce qui la distingue des villas que les millionnaires de Moscou ont fait bâtir ici et qui forment une petite ville propre, aux muettes rues trop larges entre des jardins trop nouveaux. Ce n'est pas seulement la guérite jaune et noire devant la porte et la sentinelle. C'est une plus grande régularité des lignes : la grille qui paraît toujours fraîchement peinte et ses pointes fraîchement dorées ; rien ne dépasse ; c'est la même chose qu'en face, mais en mieux. Je l'imagine, l'hiver, avec sa figure rouge dans un gros capuchon de neige ; au crépuscule elle est comme un tas de braise sous de la cendre ; et les traîneaux des princes s'arrêtent devant le perron dans une averse de tintements.

La Russie, et mon adolescence...... Oh, quand j'étais dans ce pays, avec une figure où tous les passants pouvaient me lire et ma voix qui muait, et mes désirs qui me bouchaient les yeux... Comme j'étais peu le maître de moi-même, et comme j'étais inconscient même de mon esclavage ! comme j'étais pauvre ! Ou bien, plutôt, n'était-ce pas mon vrai moi, cette jeune bête taciturne et désirante,

et mécontente de n'avoir pas ce qu'elle désirait, méfiante, craintive, sourde aux pensées des livres et indifférente à l'expérience des vieillards ?

Il y a quelques jours, je me voyais luttant, au cours de ces anciennes années, pour traverser cette noire forêt de désirs, pour surmonter cette bête indolente et têtue. C'était mon vrai moi, cette petite clarté isolée qui cherchait son chemin, sous terre, pour se mêler au grand jour de l'univers. Et voici que maintenant je me demande : si ce n'étaient, après tout, que des idées apprises, des concessions faites à la vie, qui se sont substituées à ma vraie nature ? Mes nuits de larmes, au château de W., et dans une certaine chambre de l'Hotel Prosper, à Kharkow ; l'appétit sans bornes pour mille choses vagues : liberté, action, voyages. Ah ! j'ai eu tout cela ! Je savais que je l'aurais tôt ou tard ; que c'était une question de temps. Il a fallu que le triste et mauvais enfant fût satisfait d'abord, ensuite l'autre a grandi sur lui ; et me voilà. Gamin qui pleurais dans une chambre d'hôtel, à Kharkow, regarde : je n'ai pas honte de paraître devant toi : j'ai fait toutes tes commissions ; et je te rapporte beaucoup plus que tu ne m'avais demandé: je te rapporte un peu de sagesse. Mais je t'entends me répondre : Je n'en veux pas. Tant mieux, il est satisfait, donc il est mort. Et je me tiens à sa place, la figure tournée vers le soleil nouveau.

Je me rappelle combien j'étais insensible alors aux aspects du monde, aux heures, aux couleurs, aux saisons. Tout n'était qu'une grande nuit pour moi, ou plutôt une

sorte de tunnel avec du jour blanc giclant au bout. J'étais aveuglé de moi-même. Et voici que je recommence, sous l'influence de Stéphane, à ne plus regarder que le monde intérieur. Mais j'ai une autre lumière. Je veux noter ici mes conversations avec Stéphane, ou plutôt ce que Stéphane me dit. Car je suis de nouveau absorbé par la personnalité d'un autre, et ma pensée est gavée de la pensée d'un autre. J'avais cru que, lorsque je retrouverais mon Stévo, j'aurais beaucoup à lui dire. J'imaginais déjà sa surprise et son admiration quand il verrait les progrès que j'ai faits, les routes que j'ai parcourues, les positions que j'ai conquises. Peut-être allions-nous nous rencontrer aussi dans le pays moral ; peut-être allais-je l'aider à y marcher. Mais du premier coup j'ai senti qu'il connaissait depuis longtemps le chemin que je croyais, presque, avoir découvert. Je pensais : " Je l'ai laissé qui s'amusait à Berlin ; il est allé ensuite aux fêtes d'un jubilé royal ; puis en mission militaire quelque part en Asie Mineure ; il a mené une pitoyable vie de brasseries, de représentation officielle et de caserne. Et pendant ce temps, moi j'ai réfléchi. " Et soudain il rentre dans ma vie, s'y installe, et me déloge de toutes mes positions. Même les expressions et les images que j'avais inventées pour décrire mes découvertes morales, il me les prend avant que j'aie pu m'en servir. Et ces découvertes dont j'étais si fier, si du moins lui aussi les prisait comme je les prise : mais non, pour lui ce sont des lieux communs, de vieilles histoires.

Je l'écoute et je demeure abîmé devant lui, dépossédé

de ma richesse imaginaire, déjà gros de la pensée nouvelle qu'il dépose en moi ; et n'ayant plus rien à moi, vraiment, que cette dernière générosité qui fait que je ne lui en veux pas, et que je l'écoute de toutes mes forces.

Et pourtant la façon dont il est rentré dans ma vie... A une des dernières gares allemandes avant la frontière russe. En pleine nuit, sur un quai trop éclairé et souffrant de veiller si tard, un groupe de vieux généraux en grand uniforme salue respectueusement un jeune officier en manteau gris, un grand gaillard à la figure longue et coupante sous la visière courte. Il rend le salut, immobile, les talons joints, puis monte dans le salon voisin de celui que j'occupe. Un domestique le suit. J'attends que le train reparte, et alors je cours à la porte du salon.

— Porfire, dites à votre maître que je veux lui parler.

— Mais, Monsieur... Son Altesse a passé toute la journée à cheval, après dix jours de grandes manœuvres, de revues.

— Laisse, Porfire, dit le jeune officier sortant de la cabine. J'ai reconnu ta voix, Archimbaud. Tu me surprends en train de faire mon métier. J'espère que tu as découvert certain lieu vu duquel le métier de prince n'est pas plus ridicule que celui d'épicier. Non, pas la main, mon gars, à la russe !

Il me prit par les épaules et fit claquer ses lèvres à côté de mes deux joues. Il sentait le tabac turc et l'écurie.

C'est moi qui ai parlé d'abord, le lendemain de notre arrivée à Moscou, où nous avons passé une nuit.

— Tant de choses à te dire, Stévo ; et tant de questions à te poser. Ou plutôt une seule question : qu'est-ce qu'il y a derrière les fêtes et les deuils du monde, et derrière l'histoire, et derrière tout ce que nous voyons ? Quand je t'ai quitté, libéré de toute cette masse de biens, et que je suis allé à Florence pour être seul, je pensais trouver en moi-même une réponse, je pensais trouver la vérité : et j'ai été bien seul, et j'ai beaucoup pensé. Parfois j'ai vu si loin que les mots n'y allaient plus, refusaient d'y aller, et prenaient peur, comme l'équipage de Colomb. Mais je n'ai pas découvert la Terre Ferme. Je te prêterai mon journal : tu verras la Mer des Sargasses qui m'a barré la route.

Mais d'abord il m'a fallu détruire tout ce que l'expérience des autres avait construit en moi : la morale et les idées de nos éducateurs. Un jour je me suis aperçu que leur morale était mauvaise et que leurs idées étaient fausses. Ils m'avaient inoculé cette impureté, et de temps en temps ils m'en sortait un peu sur le visage. J'étais sans cesse sur mes gardes. Maintenant encore, quand j'y pense le moins, la manière de voir de don Jean Martin ou de ton père se substitue à la mienne.

Tout, ou presque tout ce qu'ils nous ont appris est faux. L'oisiveté, qui selon eux devait m'être si dangereuse, m'a donné le goût du travail et de la réflexion ; ma richesse,

qui devait m'aider, m'a gêné, et ainsi de suite. Un exemple : tu te rappelles comme ils nous mettaient en garde contre ce qu'ils appelaient les parasites ? Je me figurais les parasites accourant à moi, dès que je serais libre d'aller dans le monde, et m'entourant, et me flattant, riant des mots que je ferais, se récriant de plaisir à la lecture de mes poésies, applaudissant à toutes mes fantaisies, et partageant mes dîners et mes amusements. C'est ainsi qu'on me les avait peints. Quand j'ai été libre, à vingt ans, j'ai été un peu inquiet à l'idée qu'ils allaient venir. Eh bien, je n'en ai pas vu un seul. J'ai eu même de tels moments de solitude que j'ai souhaité qu'ils vinssent... Quelle conception grossière, quelle image à deux sous : le jeune homme en habit noir qui jette l'or à poignée dans les rues tandis qu'une troupe de mondains et de cocottes le suivent en se bousculant ! J'en ai honte pour don Jean Martin et pour le Prince.

— Tu as tort, nous avons eu des parasites, ou du moins ils sont venus à nous. Rappelle-toi, à Thérapia, ces jeunes gens, à l'ambassade de ***, qui venaient nous chercher sous prétexte de nous faire visiter les dessous de Stamboul, et que nous invitions à souper au cercle de la rue de Péra. C'était ça, des parasites. Mais tu as vu comme ils nous ont vite quittés. A la fin ils ne nous saluaient même plus, et pourtant nous étions toujours disposés à les recevoir. Mais voilà : nous les embêtions ; toi en leur récitant des vers, et moi en leur parlant de mes études. Cela gâtait les soupers que nous leurs donnions. Nous ne méritions pas,

vois-tu, d'être affligés d'eux ; ils sont tombés de nous comme des poux morts. Nos éducateurs ne nous avaient pas menti, mais il nous connaissaient mal. Tu te souviens aussi de ce qu'ils nous disaient du jeu. L'année dernière, en passant à Monte-Carlo, je suis entré au Casino, et y suis resté le temps de gagner quelques milliers de francs, mais c'est tout ce que j'ai pu faire ; par une porte ouverte je voyais du soleil sur des myrtes, cette lumière faible et pure, décantée et filtrée exprès pour les hivernants... Oui, ils se sont trompés: tous ces conseils ne s'adressaient pas à nous.

— Et il me faut porter la peine de leurs erreurs. Ils ont perdu leur temps, et ils nous ont fait perdre le nôtre. Et me voici tel que j'étais il y a sept ans, dans cette même salle-à-manger du Bazar Slave, avec le bruit du jet d'eau sur les conversations des dîneurs. Je suis, malgré tout, le même gamin sauvage, impulsif et dur et malheureux. Je veux dire : je n'ai pas plus de certitudes aujourd'hui qu'alors.

— Et tu venais m'en demander quand je t'ai retrouvé? Parce que j'ai sept ans de plus que toi, mon pauvre petit frère, tu crois que j'ai des certitudes, que je suis arrivé à des conclusions ? — Ah oui, j'ai une certitude... Je t'expliquerai, plus tard... Viens fumer un cigare sous les Riady. On n'avait pas fini de les construire, la dernière fois que nous sommes venus à Moscou ? Quel enfant tu étais ! La Place Rouge doit te rappeler tes premières cigarettes. Et Saint-Basile, quel beau jeu de construction: un pensionnat de saintes petites filles en grand costume

de Paradis. Tu vois, je suis escorté, moi aussi. Ces deux moujiks qui flânaient devant la porte de l'hôtel, et qui font semblant de ne pas nous suivre... Entrons plutôt au Kremlin, et n'oublie pas d'ôter ton chapeau dans le courant d'air de la porte noire. Voici la chambre d'enfants et les jouets en désordre ; voici la moëlle et le germe ; comprends si tu peux. Napoléon n'avait pas compris d'abord. Tu connais la chambre où il a couché ici ; j'ai eu la même, exactement, dans une petite préfecture, en France, il y a dix ans. Il a fallu qu'il vît les choses à la clarté de la chandelle que nous lui avons allumée. Alors il a vu dans quelle situation effroyable il se trouvait : il a connu qu'il était sorti du temps ! Il était intelligent : il n'a pas insisté... Allons aux Riady, maintenant. Tu vois, nous avons toutes les inventions modernes : les rues larges, les tramways, l'électricité et ces galeries ; les bouteilles de vins rares, les bijoux, les jouets, les parfums, toutes les aises, toutes les bonnes choses d'Occident, comme un butin entassé autour du Kremlin. Nous avons tout cela parce que c'est amusant et commode ; mais tu sens bien que ça n'est pas d'ici. C'est du provisoire. L'Europe en vit ; mais nous débordons cela de toutes parts. Nous avons une autre pensée, une idée en plus. Regarde notre ciel. En Occident les villes le souillent de leur contact, lui communiquent leur activité, ou bien il prend, au dessus des campagnes étroites, des airs désespérés. Mais chez nous il est chez lui, et tout le jour et toute la nuit l'Empire le contemple, et c'est lui, cette idée en plus... Et en même temps la vie va son train

ordinaire ; et il y a de grosses bourgeoises dans des petites villes où les boutiques des tailleurs se reconnaissent aux bonshommes sans tête peints sur les murs blancs, et c'est notre bonne vieille Russie. Celle qui se laisse approcher. Avoue que tu l'aimes ? Et il y a aussi les verres de thé de chez Filippov. Porfire doit nous y attendre avec l'automobile... Voici ma "Vorace" d'été, pour aller et venir entre Moscou et Pétrovskoïé. Les deux grands sabres à l'avant ? C'est pour couper les fils de fer que nos révolutionnaires tendent en travers des routes, depuis quelque temps. Le chauffeur de mon cousin Constantin a été décapité net, le mois dernier, sur la route d'Oranienbaum.

Pétrovskoïé, Dimanche.

A l'église avec Stéphane. Une petite église toute neuve, une petite mariée en blanc avec un haut chapeau d'or, et des chaînes et des colliers d'or, et qui se tient bien droite au bout de l'avenue trop large. Et au retour, dans la salle de billard de la villa, Stévo me dit :

— J'ai lu ton journal, hier soir et la nuit dernière. J'ai vu que tu as gardé le besoin de société que nous avions il y a sept ou huit ans, et que je n'ai plus. Quelles drôles de gens nous fréquentions ! N'importe qui, ça nous était égal : les coiffeurs français de Kharkow, les petites marchandes de cigarettes de Péra (elles ont le bout des ongles teint en rouge), et le monde des ambassades : des officiers allemands qui ont de vieux noms français, et

des officiers français qui ont de vulgaires noms allemands, et les petits princes de Slavonie qui ont l'air de jeunes paysans endimanchés, dans leurs uniformes européens et avec leurs moustaches cirées. Et le vieux prince V. avec ses souvenirs de Saint-Cyr et du beau temps du second Empire : il portait son éducation occidentale comme ses décorations : elle vous sautait aux yeux tout de suite... Et maintenant te voilà avec ton esthète irlandais et ton hobereau français. Mes compliments ! Les autres valaient mieux. Car enfin le monde des cours peut être sot et insignifiant, on y a du moins de bonnes manières, et une espèce de philosophie, malgré tout : une façon de donner de l'importance à de très petites choses, et de traiter les plus grandes choses comme si elles n'existaient pas ; un besoin de désinfecter et de stériliser tout... ça ne manque pas d'une haute blague... Monsieur est officier ; Madame est infirmière. La politique, la religion, les arts, ce n'est pas leur affaire, heureusement. Leur affaire, c'est de passer des revues, de se recevoir officiellement entre eux, et d'inaugurer des hôpitaux et des ventes de charité. Ce sont des petits bourgeois; mais des petits bourgeois modèles. Ils ont de la tenue et restent à leur place. Et si la tenue vient à leur manquer, Monsieur disparaît complètement et Madame tombe au trottoir, sans transitions. Ils ne tiennent pas de place et ne font jamais parler d'eux. C'est pour cela que je les aime. Aux grands bourgeois Nietzsche, Rodin et la Vie de Saint François d'Assise. Qui peut nier la supériorité d'un Maxime Claremoris ou d'un Putouarey

sur n'importe lequel des hommes dont le nom est dans le Gotha ? Ce pauvre Gotha, qui n'est plus pris au sérieux que par les mamsels et les anarchistes. Ce sont les Claremoris et les Putouarey qui tiennent de la place ; la grande bourgeoisie vivante et militante. Et c'est pour cela que je les abhorre.

Je ne pourrais pas dire comment cela s'est fait, mais peu à peu je me suis détaché de ces gens-là. J'étais devenu l'un d'entre eux, pourtant, par l'éducation que je me suis donnée, par les livres que nous avons lus, par toute la pensée absorbée goulûment pour m'élever au-dessus de ma condition princière et sortir du néant et du Gotha. Je les vaux, enfin ; et maintenant je l'avoue, je leur suis déloyal; je suis un renégat. De temps en temps je rencontre un de leurs livres, et la nausée me vient aussitôt. Quel sale petit monde jouisseur et heureux ! Je suis bien content d'en être sorti. Quelle drôle de société c'était, quelle drôle d'époque ! Ce besoin qu'ils avaient de se satisfaire ; cette indulgence sans limite pour eux-mêmes ; et comme ils infectaient toutes choses de leur diarrhée morale et intellectuelle ! Leur petite débauche, qu'ils appelaient paganisme ; leur peur de la mort et ce passe-temps de désœuvrés qu'ils appelaient religion. Et cette prodigalité criminelle. Tu connais cette expression horrible qu'ils avaient : manger de l'argent. Lis les romanciers qui ont écrit pour eux et qui ont peint leurs mœurs ; c'est répugnant : tu verras ce gaspillage de la Puissance. Ils ont mangé de quoi bâtir trois empires comme celui de Rome,

de quoi transformer la surface de la Terre. J'aime mieux croire qu'ils étaient atteints de paralysie générale. Même les gens du Gotha, stérilisés et vidés d'âme comme ils étaient, avaient part à cette dégénérescence. Cette pauvre grande-duchesse de *** ; je ne l'ai pas connue personnellement, mais on vient de publier un volume de petites saletés littéraires qu'elle composait. Elle ne pouvait pas aspirer à la grande instruction de la grande bourgeoisie, mais elle avait pourtant acquis, en cachette, la petite teinture de lettres et d'esthétique que possède n'importe quelle pensionnaire provinciale. Elle suivait, à vingt ans de distance, le mouvement intellectuel et artistique du pays sur lequel elle régnait. Mon cher, c'est lamentable : on n'aurait jamais dû publier ça. Naturellement dans le monde des cours, on a trouvé que c'était trop fortement pensé. Et je n'ai pas dit le contraire ; à quoi bon ?

Et derrière les bourgeois, le Peuple. Un joli peuple que celui de cette époque-là. Un peuple de candidats à la bourgeoisie, un peuple d'aspirants à la bedaine. Les pantoufles, quoi ! Le dos au feu, le ventre à table, l'idéal de Béranger et de Monsieur Prudhomme. Ils voulaient d'abord leurs aises. Qu'en dis-tu, habitué des grands hôtels ? Oh, mon petit lit de soldat, et les nuits sous la tente, et le don de soi-même dans le travail, les mains et les pieds froids, la tête en feu ! Ah ! qu'ils se hâtent donc de renverser les derniers obstacles qu'on leur oppose. Ils triompheront forcément. Je voudrais qu'ils aient déjà triomphé, et qu'on puisse

commencer enfin la grande révolution... Non, je ne les hais pas : je serais plutôt avec eux, s'il me fallait prendre parti. Mais je ne suis pas de ce monde-là, voilà tout. Il ne m'intéresse même plus. Je suis tourné vers autre chose. Je suis un homme du temps nouveau. — A propos de ton journal : tu aurais bien fait de relire Dante pendant que tu étais à Florence. Tu n'aurais pas écrit, un dimanche soir, certaine phrase sur les avares et les prodigues. C'était déjà dans l'*Enfer*. Il y a des livres qu'il faut non seulement avoir lus, mais connaître. Un petit nombre de petits livres qui dépassent toute mode et toute époque, et qui suffiraient à supporter ou à restaurer une civilisation tout entière. Je ne parle pas de la doctrine qu'ils contiennent, mais de l'âme qui réside en eux.

Mon changement t'étonne, mon frère ? Tu ne me feras pas croire que tu ne l'avais pas vu venir ? Mais c'est surtout à mon expédition au Kharzan que je le dois. Tu n'as pas lu les journaux, ces derniers mois. Tu ne sais pas que je suis le Massacreur du Kharzan ? Les journalistes d'Occident m'ont surnommé ainsi, et je n'arrive pas à en avoir honte, — ce qui prouve que je suis bien enfoncé dans le crime. Tu croyais que c'était une mission militaire. C'était une guerre. Le Kharzan est une province située à l'extrême sud de l'Empire, et en faisait partie, nominalement, depuis quarante ans. Mais des brigands terrorisaient le pays et en étaient les vrais maîtres. J'ai

été chargé d'y mettre ordre. En un mois, c'était fini : une vraie conquête romaine, et j'ai tout fait seul : la guerre, les routes, l'organisation des services publics. Quoi qu'en disent les journalistes d'Occident, il y a encore, en Asie, des régions qui ont besoin de passer par là et de connaître la loi martiale. J'ai fusillé une quinzaine de soi-disant patriotes qui tyrannisaient le Kharzan depuis des années. J'ai fait exactement ce que veulent faire les régicides en Europe : " Tyrans, descendez au cercueil ", la phrase m'est revenue en mémoire quand les feux des pelotons ont claqué, en pleine nuit, dans les fossés de la forteresse. J'étais en train d'achever le tracé d'une route, et j'y mettais toute ma science d'ancien brillant élève de l'Ecole Constantin. Je n'avais aucun remords. Ces patriotes étaient les plus dégoûtants personnages que j'aie rencontrés ; ils avaient essayé de traiter avec moi, de trahir le pays qu'ils prétendaient défendre. J'ai les preuves. Je ne les ai pas publiées ; et en France et en Angleterre, ils passent pour des héros et des martyrs. J'ai rangé ces preuves sous pli cacheté dans les archives de mon palais de Pétersbourg, cela intéressera les futurs historiens de l'Empire. Du reste, ces fusillades, et tous les actes que j'ai accomplis là-bas, ce n'était pas de mon choix ; j'avais à le faire, sinon tout s'écroulait, et ce pays que je m'étais mis à aimer de toutes mes forces retournait à ce qu'il était au milieu du XIX[e] siècle. Je l'ai sauvé.

J'étais parti désespéré, me sentant incapable de rien faire, persuadé que j'allais couvrir de ridicule le gouverne-

ment qui osait, malgré ma jeunesse, m'envoyer conquérir et organiser un pays où je n'étais jamais allé. Je suis parti en me disant qu'à la première défaite je trouverais bien moyen de me faire tuer. Et tu vois, je suis revenu, au milieu des injures de toute l'Europe, fier, grandement fier de ce que j'ai fait là-bas. Maintenant tu peux aller au Kharzan et y emmener Claremoris et Putouarey. J'ai fait une nouvelle place à la vie, j'ai agrandi le domaine de l'homme. Avant cela je pensais n'être rien : beaucoup d'orgueil sous une fausse modestie, et sous cet orgueil un grand doute de moi-même. La moindre plaisanterie me blessait, le plus involontaire dédain me remplissait de désespoir. S'ils avaient raison, pensais-je, si au fond je n'étais rien qu'un ridicule petit personnage ! Comme n'importe quel bourgeois de province, j'avais besoin de considération. Mais maintenant, j'accepte toutes les critiques, et suis le premier à me railler quand je me suis mis dans le cas de l'être. Il y a en Asie un pays entier qui un jour m'appellera " Père de la Patrie " ; un pays pour lequel j'ai été comme Hercule pour l'Argolide. Et les traces du sang de l'Hydre seront depuis longtemps effacées.

— Stéphane, oh ! j'ai besoin d'être conforté. Je suis comme tu étais avant ton expédition au Kharzan. Un être humilié et sans estime pour soi-même. Je suis comme j'étais à quinze ans, quand j'essayais de t'étonner et que

je te disais des bêtises dont tu rougissais pour moi. Il n'y a pas si longtemps. Tiens, même, je valais mieux quand je suis arrivé chez ton père, à neuf ans, venant tout droit d'Amérique, petit garçon timide, en grand deuil, petit sauvage qui ne savais que l'espagnol des négresses, mal l'anglais, et le français pas du tout ! Tu te rappelles, comme j'ai mis longtemps à désapprendre de t'appeler Estéphane ? Mon seul progrès, c'est d'avoir découvert, sous cette épaisse croûte de vanité dont tu parles, des abîmes de doute et de nullité. Et je me range avec ceux que Maxime Claremoris nomme les Ignavi et que Putouarey appelle les Johnnies de Piccadilly. Qu'est-ce qui me distingue d'eux ? Est-ce, comme je l'ai cru parfois, de savoir un peu mieux qu'eux des choses sans utilité, d'avoir lu les grands classiques tandis qu'ils n'ont lu que les romans du jour, d'être allé dans le monde de nuit, de mines et de hauts-fourneaux où se passent les drames grecs, et de m'être promené sous les plafonds peints d'Ovide ? Non, un million de collégiens en savent autant que moi. Autrefois, quand nous lisions les lettres de Flaubert, je disais : les Imbéciles. Maintenant je n'ose plus. Stéphane, dis-moi donc qu'il n'y a pas d'Ignavi.

— Mais oui, il y a des Ignavi : la preuve, c'est qu'il y a des petites villes, et ce qu'on appelle la Province.

— Tu me fais penser au maître d'hôtel d'un de mes cercles, qui disait " la campagne " en parlant de Manchester. Il n'y a pas que des hommes supérieurs dans les grandes villes.

— Sans doute ; mais il n'y a des hommes supérieurs que là ; ou dans des cellules au désert. Il faut des organes inférieurs, tout ne peut pas être des nerfs et du cerveau. Du reste les Ignavi sont de bonne grâce : ils reconnaissent leur infériorité. Mais ne crois pas que tu puisses profiter à les fréquenter. C'est du temps perdu : tu ne les changerais pas, et tu ne pourrais pas suivre leur conseil. Ils tomberont de toi comme en sont tombés les parasites. Laisse-les à leur petite vie, à leur petite malice, à leur pauvre vanité, à leur petite finesse (car ils en ont aussi). Dante les définit bien : ceux qui ont vécu sans gloire et sans los, ceux de qui le monde ne s'occupe pas. *Non ragionar di lor*... Tu sais le reste.

— Tu en parles à ton aise, toi qui as de quoi te faire respecter d'eux. Mais songe à l'opinion qu'ils auraient de moi, s'ils connaissaient ma vie privée. Tu vois déjà ce qu'ils font du peu qu'ils savent : le journaliste qui admire en ricanant de mépris le chiffre scandaleux de mes rentes. S'ils avaient lu mon journal, s'ils connaissaient cette histoire de danseuse, ils mourraient de rire.

— Non : ils ne meurent que de vieillesse. Et cette histoire, tu peux désirer la leur cacher, et cela seul les condamne ; mais ne me fais pas l'injure d'en avoir honte devant moi. Et au fond tu en es fier. (Je voulais t'en parler : elle m'a fait t'estimer davantage.) Tu gardes ce souvenir comme une chose trop belle pour être montrée au premier venu. Mais si, “ mon grand écolier stupide ” : tu en es fier, et à bon droit. C'est le plus grand acte de

foi que tu aies accompli jusqu'à présent. Tu n'as encore rien fait de mieux que ça. Tu as montré que tu crois fermement à la possibilité du salut pour tous les hommes. Même pour les Ignavi, tant qu'ils sont de ce monde. Voilà ce que signifie ton histoire de danseuse. Et cela vaut peut-être mieux que ma conquête du Kharzan. C'est dommage qu'elle n'ait pas voulu même que tu la suives.

— Je ne l'aurais pas suivie sans l'épouser. J'ai horreur du désordre.

— Dis plutôt que tu es lâche en présence de l'aventure. Et celle-ci valait la peine d'être tentée, justement parce que la femme était très loin de toi, socialement et absolument. Ce contact avec la réalité t'aurait fait le plus grand bien ; tu l'as senti — trop tard. La femme est une grande réalité, comme la guerre. Je sais : la raison les repousse, les refuse, les nie. On nous a élevés à vivre dans les rêves et les théories, et nous crions quand la vie nous opère de nos rêves et quand la réalité prouve fausses nos théories. Le jeune homme sort de l'école avec sa mesure toute prête, son mètre, et il se fâche parce que les choses s'obstinent à être plus grandes ou plus petites que son mètre. La réalité lui apprend à diviser son ridicule bâton en dix, en cent et en mille parties s'il le faut. C'est ainsi que ma guerre m'a mûri ; je ne le dirais pas, si ce n'était pas vrai : avant il allait de soi que j'étais mûr.

— Mais moi, Stévo, j'attends encore cette heure. Je n'ai rien fait. Je ne suis rien de bien ; je ne suis qu'un

ensemble de possibilités que j'ai mille raisons de mettre en doute.

— C'est ce doute qui me plaît chez toi. Toute espèce de belles choses que je n'avais pas soupçonnées ont grandi dans ton âme. Que c'est donc admirable, ô Dieu ! cette transformation : le vilain collégien sournois qu'on retrouve soudain grandi et inquiet, le bel adolescent en fleur ! Je peux bien te dire tes qualités : elles sont telles que tu ne les perdras pas pour te les entendre révéler. Tu es humble et patient. C'est dans les petites choses que cela se voit. Tu ne penses pas grandement de toi ; c'est-à-dire que pour toi ton mérite est encore matière à débattre. Tu es curieux d'entendre les paroles qui te contredisent, et si la vérité te blesse, tu préfères sa possession à ton bien-être. Tu ne rejettes rien d'abord. Tu ne méprises pas ton enfance. Tu manges la nourriture qu'on t'apporte ; et si elle te déplaît, tu ne sens pas d'ennui. Tu ne t'impatientes pas quand le service est trop lent. Tu replaces les objets où tu les as pris. Crois-tu même mériter de vivre ?

Enfin, comme moi, tu fais ce que tu peux pour être un homme. Il n'y a pas d'autre expression viable. « Tu dois » et même « tâche de » n'ont aucun sens. Le Devoir, c'était le nom que la bourgeoisie avait donné à sa lâcheté morale. J'ai relu des pages de Nietzsche, ces derniers temps, aux manœuvres de Silésie. Il avait de grands dons de romancier, mais son Surhomme est mort-né. Le nom seul me fait songer à toute la réclame commerciale moderne, à tous les produits qui ne peuvent pas porter le

nom d'une substance parce qu'ils sont frelatés. Et " nous autres Européens " ? J'en suis, s'il y met aussi le facteur rural, la marchande des quatre-saisons et même les Johnnies de Piccadilly. Mais j'ai bien peur que ça ne soit qu'une coterie d'universitaires. En tous cas, le mot Chrétienté couvrait plus d'espace. Et au fond il n'y a toujours que cela : l'humble et patient Chrétien, comme toi et moi, qui travaille à réaliser, oh ! si peu que ce soit ; et l'Infidèle inerte qui embarrasse son chemin. Et de même, le mot Homme dépasse le mot Surhomme d'une immense hauteur. Il y a tant de choses que le Surhomme rejette et surmonte, quand ça ne serait que l'Homme. Pourquoi le laisser en bas, la mauvaise bête aux sourcils de singe, le glorieux enfant de Dieu ?

Au retour d'une promenade à Moscou, par une soirée pluvieuse et chaude.

— Suite du commentaire de ton journal. Maintenant je veux te parler de ce qui m'y déplaît, et de tes défauts en général.

— J'aime mieux cela. J'ai besoin d'être réprimandé. Mais ne tombe plus dans les généralités, comme dans notre dernier entretien. Il est aisé de parler de l'Homme et de la Chrétienté à propos de n'importe quoi. Je m'étonne qu'on n'ait pas encore dressé une table des idées générales, comme il y a une table des logarithmes. En considérant les équivalences, on arriverait à réduire singulièrement les

dimensions d'un tel épitomé. Pendant que je t'écoutais, je sentais, malgré ce que tu appelles mon humilité, mon esprit se désaffectionner de ta pensée.

— Je songerai à ce que tu viens de dire. Oui, que signifie l'Homme ? que signifie la Chrétienté ? C'est ça.

— Des mots du vocabulaire de la bourgeoisie, je suppose.

— Mais toi, d'abord, écoute. Ta richesse : c'est là que le bât te blesse. Quand un Putouarey dit : mon argent, cela va de soi. C'est du vocabulaire bourgeois. Il n'est pas fier de son argent, parce qu'il y est habitué ; mais il ne se conçoit pas lui-même sans son argent. Il ne sait pas s'il l'aime, il en est possédé. S'il voulait décrire un pauvre, il le montrerait comme un bourgeois moins quelque chose : moins l'argent ou ce qui vient de l'argent : éducation, instruction. Vois la littérature que ça produisait, la plus bourgeoise de toutes : leur pitié ! Non, elle m'offenserait si elle m'atteignait. D'autres sont fiers de leur argent : " Et qui les blâmerait ? " dit ta danseuse. Pas moi, bien sûr. Et enfin toi, Archimbaud Barnabooth, tu en as honte. Tu parles de ton argent comme certains hommes naïfs et fins parlent de leurs légers défauts physiques, en riant, comme pour s'en excuser. Tu te présentes en disant : " C'est grotesque : je suis l'homme le plus riche du monde; mais cela ne m'empêche pas d'être doué d'une intelligence normale ". Crois-tu que ta richesse est une telle monstruosité ? Mais tout jeune bourgeois qui reçoit mille francs par mois de sa famille pourrait se croire un milliardaire

américain. Avais-tu pensé à ça ? En quoi ta vie diffère-t-elle de celle des étudiants riches ? Tout ce qui t'attire vraiment, ils l'ont aussi. Toute la différence est dans les prix qu'ils payent. Ton écurie de courses t'a vite ennuyé, eux n'ont jamais perdu leur temps à en désirer une.....

— Stévo, tu sais bien que c'est au fond une question de vanité. Quand j'entends dire : " Le mérite sans or s'élève lentement ", je rougis de dépit. Je suis, dans la course de la vie, comme un homme qu'on aurait placé à deux pas du but. Sa dignité commande qu'il laisse passer tous les autres avant lui. On m'a donné trop d'avance, c'est une grande injustice.

— Tu devrais te tuer, alors.

— J'y ai songé.

— Sot ! Et d'abord, qu'est-ce que tu entends par " s'élever ", et par cette " course de la vie " ? Cela me sonne mal aux oreilles. Quand on me montre un homme qui, parti de rien, est devenu par son seul mérite un personnage, et qui porte partout avec lui la certitude qu'il est un personnage, et le bruit de sa gloire, et ses décorations, j'ai envie de rassembler tous les mauvais gamins comme moi autour du grand homme arrivé, et de faire une ronde en chantant :

Il a réussi, l'imbécile !
Il a réussi !

Et le jour où je croirai avoir fait assez, où je penserai que je mérite le moindre honneur, qu'on m'en fasse

autant ! Et, en admettant qu'il soit désirable de " s'élever dans la vie ", et de devenir un personnage, crois-tu que l'argent puisse y aider ? Il serait facile de montrer que le contraire est vrai, et que " le mérite, accablé par la richesse, s'élève lentement ", et que l'argent écrase et abaisse plus d'âmes que ne fait la pauvreté... Mais comprends donc que tu es au-dessus de la bonne comme de la mauvaise fortune. Ou si tu ne l'es pas, tant pis pour toi. Quitte cette préoccupation de boutiquier. Ne sois pas l'étudiant riche que son argent empêche de travailler. Heureusement l'argent ne signifie plus aujourd'hui ce qu'il signifiait il y a cent ans. Les choses les plus importantes ont cessé de dépendre absolument de lui. On s'en détache peu à peu : on ne l'aime déjà plus pour lui-même. En tous cas nous ne lui appartenons plus ; nous appartenons à l'esprit. L'esprit peut bien davantage. Nous autres grands seigneurs de ce jour, nous détestons l'argent.

— C'est bien cela. J'ai la haine de l'argent. Je n'osais pas le dire.

— Tu hais l'argent, et cependant tu le gaspilles ? Tu ne sens donc pas que nous devons avoir avec lui le moins de rapports qu'il est possible ? Mais tu te laisses dominer par lui, tu le suis par les rues, essoufflé, de boutique en boutique, au lieu d'être son maître et de te servir de lui. J'ai passé par là : je sais de quel train il nous mène. Les bourgeois aimaient à être menés de ce train-là. Un de leurs écrivains a exprimé leur opinion en des vers dignes d'être plus connus :

Les riches ont vraiment un noble privilège
Que doit leur envier tout homme intelligent
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir chasser ou tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence...

C'est joli, n'est-ce pas ? et que dire du " noble privilège "? Tous les biens dont tu t'es si bravement débarrassé au nez de Cartuyvels ! " Tenir à distance " est charmant. L'idée qu'un homme ou, plus horrible ! une femme, fait dans ma chambre à coucher certaines besognes que je puis faire moi-même, me soulève le cœur d'indignation et de honte. Non, la richesse, au contraire, rapproche de nous " les détails répugnants et bas de l'existence ", et nous enfonce dedans. Vois donc notre luxe. Il s'attache à nous comme l'ordure dans laquelle nous avons marché s'attache à notre botte. Nous avons beau traîner le pied, frotter, râcler, il en reste, et il faut quitter la botte pour la nettoyer. Dix fois j'ai, comme toi, fait maison nette, donné mon nécessaire de voyage, mon étui à cigares, ma trousse, mes vêtements anglais, mes stupides collections, mes cannes ; et dix fois j'en ai racheté d'autres. L'argent était trop fort pour moi : je cédais toujours et je me complaisais dans ma faiblesse. De cela aussi le Kharzan m'a guéri. J'ai vu avec étonnement qu'on pouvait se passer d'un étui à cigares en or massif ; j'ai remarqué qu'une brosse ordinaire, pourvu qu'elle fût bien dure, servait aussi bien qu'une brosse à poignée d'argent, et j'ai appris qu'on perd moins facile-

ment une canne grossière qu'un jonc recourbé à bout de corne. J'ai vu qu'il y avait des choses plus belles que celles que nous donne l'argent, et que ces choses là aussi étaient à ma portée. On ne désire plus rien de ce qu'il y a dans les boutiques quand on a fait ce que j'ai fait. J'avais dépassé l'argent. Je lui ai refusé une bonne fois mon allégeance. J'ai estimé le temps qu'il m'avait fait perdre ; la puissance qu'il m'avait fait gaspiller. Et, comme tu as crié devant un autre gaspillage : Ah, que la chasteté est belle ! j'ai pensé que l'économie est une des choses les plus belles qui soient. Je t'assure que je ne dépense que le strict nécessaire. Je voudrais même arriver à ne dépenser rien.

Ce que j'accumule sera bien placé au Kharzan ; on en a besoin là-bas... Et puis, ce n'est pas tout : il s'agit bien d'économie pour moi ! O pauvreté, c'est toi que j'aime. Mépris, maladie, tribulations, vous êtes le trésor que j'ai toujours désiré. Comment, d'autres hommes souffrent, sont méconnus, chassés de partout, emprisonnés, et je n'aurais pas ma part de leur douleur ! Que du moins quelque chose m'en soit donné et je me tiendrai content. Mon frère, tu ne sais pas : j'ai une blessure que je cache... ne le dis pas ! ne le dis pas !... C'est ce que j'ai de plus précieux au monde.

Je regardais à travers les fenêtres que le couchant remplissait de couleurs. La pluie avait laissé brillant, au loin, les toits verts du village et le quadruple trait de la voie ferrée. Et peu à peu s'élargissait sur le monde une Médi-

terranée d'un délicat jaune pâle, aux rives d'argent. Stéphane, qui regardait aussi le ciel, me dit soudain :

— Les routes seront sèches, demain. Nous irons à Serghiévo.

Serghiévo.

Les murailles crénelées entourent des bâtiments énormes, douze églises aux dômes peints et dorés, une tour haute de cent mètres et habitée par quarante cloches, d'immenses hangars, des jardins et des parcs, de longues galeries vitrées, des bibliothèques, un séminaire, des écoles de théologie. Et à côté du couvent est la ville qui a grandi sur lui comme un mal, avec des auberges, des traktirs, des bouges.

La porte de la cité sainte est entourée de boutiques d'objets de piété. Il fallait s'y attendre. On vient ici en pèlerinage des bords de la Mer Blanche et du fond de la Sibérie. Des icônes dorées, des lampes, des images de Saint Serge ; un bazar sauvage que je ne peux regarder sans dégoût. C'est obscène ; les peintures de Pompeï qui sont au musée de Naples sont moins indécentes. Ceci me fait rougir et me navre.

— Il ne faut rien cacher, murmure Stévo, qui semble aller au-devant de ma pensée. Ou alors il faudrait voiler tant de tableaux et de statues. Ce serait gaspiller encore...

L'abbé, un gros vieillard au visage rouge avec des yeux bleu tendre, nous a promenés en calèche à travers

son petit état. De longs bâtiments bas renferment des richesses prodigieuses. Nous n'en avons vu qu'une partie : des coffres, des caisses, des vitrines à l'infini dans des galeries qui sentent le renfermé. Des colliers et des chapelets de perles, des couronnes et des tiares incrustées de pierres précieuses, des vêtements de drap d'or couverts de pierreries, des armures, mille objets étranges, riches et grossiers, qui m'ont fait rêver à l'ancienne Russie militaire, aux files de forçats en route dans la neige vers la Sibérie, aux longs trains d'artillerie lancés au galop sur les routes de bois. On s'attend à voir des choses plus étranges encore : les vestiges d'empires oubliés, les livres et les sceptres de rois que l'histoire ne connaît pas, et les secrets de l'Asie. Mais, en regardant de plus près, on ne voit plus rien que des objets de piété laids et inutiles ; laids comme les sentiments qui ont inspiré leurs donateurs : la lâcheté, l'esprit de marchandage. Et tout cela est vieux et fané ; les chasubles de drap d'or ne sont qu'une poudreuse défroque, les pierreries sont couvertes d'une taie que la lumière traverse à peine, tout se fond dans une couleur jaunâtre.

— Stévo, que les bijoux de la rue de la Paix sont donc beaux ! Oh, une broche représentant le drapeau américain en diamants, rubis et saphirs ! quelque chose de clair et de brillant, quelque chose de neuf ! Une cantine d'automobile en cuir vert foncé garnie de flacons de cristal à bouchons d'or ; crois-tu que cela serait agréable à Saint Serge ?

— J'en suis sûr : tu es dans la tradition des bons donateurs : ils offrent ce qu'ils aiment le plus. Il faudrait seulement que les moines fussent assez intelligents pour ne pas refuser ton présent.

Serghiévo, 7 août.

J'avais vu beaucoup de moines allant et venant le long des galeries et traversant les cours. Mais aujourd'hui j'ai vu le Saint.

L'abbé nous avait invités à visiter les réfectoires du couvent. Nous y étions encore lorsque une rumeur nous avertit que les moines allaient descendre pour le repas de midi. Leurs pas ont résonné sur les marches de pierre, et tout à coup les premiers sont entrés : trois jeunes filles en robes noires, les cheveux flottants sous la haute coiffure noire ; les trois Grâces déguisées en moinillons ! D'autres paraissaient : une figure blonde, haute et calme, et derrière elle de beaux visages roses, des yeux riants, Diane et ses compagnes, les cheveux au vent. A la vue de l'abbé, qui se tenait en avant de notre groupe, appuyé sur sa haute canne noire, les beaux yeux se baissaient, les rires se cachaient. Mais ils avaient aperçu l'étonnement sur ma figure, et les paupières baissées laissaient couler un sourire plein de malice. Les bras enlacés se séparaient, la souple démarche se raidissait un peu, et chacun, en passant devant l'abbé, fléchissait le genoux. Puis ils allaient à leur place, enjambaient leur banc et s'asseyaient en silence.

Ils reconnurent bientôt Stéphane, et se le montraient et le considéraient. Je me rappelai que Stéphane est maintenant un des hommes du jour dans son pays. La familiarité et l'habitude m'avaient presque fait oublier qu'il est prince et qu'il est beau. Il les regarda à son tour. Plusieurs rougirent, que d'autres gourmandèrent aussitôt à voix basse. Mais les jeunes moines continuaient à entrer. La rumeur grossit, et au tournant apparut, entourée des figures les plus pures que j'ai vues depuis que j'ai quitté Florence, une grosse tête blafarde qui faisait des mouvements désordonnés : l'homme était boîteux et ses voisins lui tiraient les cheveux et le bousculaient. Soudain, du tournant de l'escalier, une main sortit et le poussa par derrière. Il manqua deux marches et vint tomber à nos pieds, le menton sur la pierre. Il resta une seconde les yeux fermés, puis se releva, s'inclina devant l'abbé et rejoignit sa place en souriant. Son corps semblait se disloquer à chaque pas qu'il faisait.

Les hommes entrèrent ensuite et enfin les vieillards, et quand nous sortîmes du réfectoire, je me retournai. Une dizaine de belles nymphes courroucées entouraient le boîteux. Elles lui reprochaient de s'être laissé tomber exprès pour dénoncer à l'abbé les mauvais traitements qu'on lui faisait subir. Toutes criaient, penchées sur lui, les cheveux coulant des épaules. Et la plus jolie lui arrachait une oreille.

Au-dessus des réfectoires, une grande cour où l'abbé nous conduisit était remplie par un millier de pèlerins qui, assis autour de longues tables de bois blanc, mangeaient,

servis par des frères convers. Ils mangeaient en silence, la tête presque dans leur assiette. Chacun d'eux semblait un tas de chiffons, un sac de linge sale. Un moine, d'une estrade, leur lisait à haute voix les Épîtres, en grec. A l'entrée de l'abbé le moine se tut ; les pèlerins se levèrent lentement, et s'étant tournés vers nous s'agenouillèrent. L'abbé les bénit d'un grand geste accompagné de quelques paroles où je reconnus les noms grecs du Père, du Fils et de l'Esprit. Mille voix lui répondirent en un seul bruit sourd. Puis les pèlerins se remirent à manger ; ils semblaient n'être venus ici que pour manger. Les hommes se remplissaient sans regarder autour d'eux. Deux ou trois femmes tournèrent vers nous leur tête couverte de fichus sombres et nous considérèrent.

— Le peuple, murmura Stéphane, notre peuple...

Mais ma pensée était ailleurs. J'imaginais, heure par heure, la vie du moine boîteux. Comme il était pâle et hagard quand il était entré ! Et ensuite, après sa chute, quelle paix dans son regard et dans l'inoubliable sourire... Où trouvait-il un moment de tranquillité ? Même pendant les exercices religieux on devait le tourmenter, et justement pendant les exercices religieux. J'avais tout compris. Chaque visage m'avait raconté son histoire. Je regardai l'abbé. Savait-il ? Comprenait-il ? Sa grosse tête rouge, enveloppée de fins cheveux blancs, avait un petit nez tout rond, presque ridicule, mais qui n'exprimait ni la sottise ni la faiblesse.

Comme nous sortions, Stéphane qui, décidément, lit mes pensées, me dit :

— Oh ! tu l'aimes, toi aussi.

— Qui donc ?

— L'homme de douleurs.

Moscou, Slavianski Bazar, 14 Août.

Avant hier un auguste Personnage a fait annoncer son arrivée à la villa de Pétrovskoié. Stéphane voulait me retenir ; il m'aurait présenté. Mais c'est justement ce que je tiens à éviter. Dans mes croisières d'été, à bord du “ Parvenu ”, je me suis toujours interdit la Baltique et les côtes de Norvège, même à la vilaine époque où j'étais ivre de vanités mondaines. J'ai insisté pour quitter Stéphane et me voici à nouveau à l'Hôtel du Bazar Slave, tout seul et un peu désemparé.

Je veux employer cette nuit à noter notre dernière conversation. Plus tard j'aurai plaisir à la relire. Je me dirai peut-être un jour, en retrouvant ces paroles de Stéphane qui m'ont paru si nourries d'expérience et tellement au-dessus de mon âge : “ Comme il était jeune ” !

C'était dans le fumoir, après dîner. Lui, achevait un “ Rotschild ”, et je suçais une cigarette jaunie par le temps, et trouvée dans une boîte ancienne sur laquelle on voyait des drapeaux français et russes mêlés, et le nom des cigarettes : Phélix Phor. Stéphane allait et venait tout en parlant, et je le regardais, de la berceuse où j'étais assis. Un grand diable d'homme en smoking, les cheveux coupés courts, le visage bien rasé. Un long visage brun, les yeux

enfoncés, le nez continuant la ligne du front, et le menton en avant, un ensemble qui me rappelle toujours la face qu'on entrevoit dans le casque de Pallas. J'y retrouve les traits du jeune homme de vingt-trois ans à qui je faisais part des grandes découvertes de ma seizième année. Mais tant d'autres choses ont ajouté leur marque à ses traits : toute sa vie sentimentale, dont je n'ai jamais su grand' chose, son mariage (en apparence une simple affaire diplomatique, mais qui a peut-être modifié sa vie)... J'ai entendu dire par des gens qui ne savent pas que nous sommes amis, qu'il avait une " famille civile ", et des enfants " non officiels ". Est-ce vrai ? Lui ne m'en a jamais parlé. Et si ce n'était que cela, mais bien d'autres aspects de lui me sont inconnus : ce qui concerne son métier de soldat ; sa science d'ingénieur : comme des pays où il aurait vécu longtemps et que je n'aurais jamais visités. Il sait tout de moi ; il connaît tout mon petit bagage intellectuel et moral. Je sais qu'il se souvient de toutes les sottises que je lui ai dites, et qu'il a deviné beaucoup de celles que j'ai pensées. Parfois je sens qu'il y songe : son regard, soudain, me rappelle une vieille histoire que je voulais avoir oubliée. Imitation maladroite de lui ; révolte ridicule contre son influence ; discours prémédités pour l'étonner; essais d'hypocrisie, rêveries et projets d'avenir où j'admettais sans un doute ma supériorité sur lui. Il a retenu tout cela. Et moi je n'ai pas encore l'audace ou la force de le critiquer à mon tour.

— Tu vas partir, me dit-il, sans emporter ce que tu

étais venu chercher près de moi : la Formule ; ou tout au moins les fruits de mon expérience. Mais il n'y a pas de formule, et mon expérience est incommunicable. Ou plutôt, oui, il y a des formules, mais c'est la marchandise la plus inutile et la plus frivole qu'on trouve au marché. Il y a les formules grossières que tous les gens des classes moyennes achètent : respect de l'ordre social, notions morales, le Devoir. Un peu plus riches, et ils auront un peu mieux : l'Honneur, la morale des bons Pères, le Stoïcisme. Ça correspond aux bijoux que portent leurs femmes : bijouterie de province ; bijouterie des grands magasins ; rue de la Paix. Il y a mieux : doctrines ésotériques, la vie simple, Tolstoï, Nietzsche: les émaux et les bijoux signés. Et c'est aussi inutile que les bijoux : ils s'en parent, ils ne s'en servent pas. Toute leur vie ils portent leur formule, comme les sauvages portent leur anneau dans le nez; et ils vivent toutes leurs années sans même chercher sincèrement à se mettre d'accord avec leur formule. Ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas. Essaye donc de vivre selon le manuel d'Épictète. Je retiens ma place : on rira bien. Mais nous savons qu'il est de mauvais goût de porter ces breloques. On peut avoir chez soi une ou deux des plus curieuses et des plus coûteuses pour s'amuser à les regarder de temps en temps. Mais arrange-toi pour n'avoir rien à faire avec les gens des morales inférieures. Tu vois, nous revenons aux Ignavi, aux Inertes. Imagine un homme tel que Benvenuto Cellini dans la petite ville de Madame Bovary. Ne

crois pas que les gens d'Yonville auraient peur de lui. Non, ils le trouveraient ridicule, avec ses amours, ses vantardises et son art : et jusqu'aux poules, tout Yonville lui donnerait la chasse. Ils sont le nombre, et Cellini aurait bien vite compris qu'il n'avait rien à faire chez eux. Mais qu'ai-je besoin, même, de te dire : Évite les Ignavi ? Si tu n'es pas semblable à eux, tu seras fatalement séparé d'eux malgré toi, et quand bien même tu trouverais plaisir — ce qui est peu probable — à les fréquenter. Non, je n'ai pas de conseils à te donner. Je n'ai rien à te dire dont tu puisses profiter. Chacun des hommes a été mis à part, chacun des hommes a été réservé.

Pourtant je te raconterai ce que j'ai vu, comme un voyageur décrivant les pays qu'il a traversés. Cela t'occupera un instant, et tu l'oublieras ensuite. Mais plus tard, peut-être, reconnaissant soudain le pays autour de toi, tu te rappelleras la description que je t'en avais faite.

Un homme naît, et les difficultés commencent pour lui. Que d'obstacles à franchir, que d'épreuves éliminatoires. Les maladies de l'enfance et l'éducation qu'on essaye de lui donner ; les mauvaises habitudes de l'âge ingrat et l'incompréhension de ses parents ; la pauvreté, la médiocrité ou la richesse ; les maladies sexuelles et le mariage. Il y en a qui s'y enlisent et s'arrêtent là. L'un a sa tare physique, l'autre a son ménage. Ça leur suffit ; ils sont contents et ne demandent rien de plus. La petite flamme qui les a portés là suffira bien désormais pour les conduire jusqu'à la tombe. Mais chez d'autres une flamme

plus vigoureuse tend à des choses plus hautes. La résistance ne les épuise pas ; non contents de se défendre ils attaquent. Ils connaissent toutes les luttes que soutiennent les autres ; et ils veulent en connaître de plus violentes. Ils acceptent joyeusement tout ce que les autres reçoivent de mauvaise grâce et tout ce que les autres se repentent d'avoir accepté. Ils acceptent la maladie et vont au-devant de l'amour. Ils prennent tout : parents, femme, enfants ils portent tout cela ; ce n'est pas cela qui leur barrera la route. Mais ils veulent autre chose encore. Ils émergent de la passion et du foyer. Ce n'est pas la femme qui les fera tomber : ils la prennent dans leurs bras et continuent à marcher vers la lumière. Car ils ont quelque chose à donner au monde, et il le donneront, malgré le monde, malgré eux-mêmes. Les autres étaient des modèles pour le roman et la comédie ; mais ceux-ci relèvent de Clio : ils sortent de la vie privée et entrent dans la vie publique.

Et toi, qu'as-tu à donner au monde ? Quel fruit va se formant dans ton cœur tandis que je te parle ? Les Grecs et les Latins que nous lisions ensemble ont-ils jeté les semences de la grandeur dans ton âme ? Es-tu sorti du troupeau germanique ? Ils vont par bancs ; ils collent à leurs princes comme les moules aux rochers. La pensée impériale a-t-elle germé en toi ? Tu sais que ton pays a besoin d'un Porfirio Diaz. Penses-tu quelquefois à ce qu'on t'écrit de là-bas ?

— Merci ! Être ce qu'ils appellent un *politico*...

— Oui, on ne sait pas si c'est un commencement ou une fin. Je ne connais pas le pays. A ta place, j'aimerais à voir par moi-même. Voir s'il y a un moyen de les servir. Servir, être bon à quelque chose, bien faire à autrui ; toute noblesse vient du don de soi-même. Ah ! nous autres nobles, mon frère, nous autres nobles ! Qu'est-ce qui t'a poussé à ramasser cette couronne de comte dans la crotte ? Que le monde ne manque jamais de nobles, et je réponds de lui. On peut changer les noms, mais leur essence demeure. Il y aura toujours des ducs à la tête des armées, des marquis aux frontières, des princes au-dessus des républiques, et des comtes autour de la Personne sacrée.

— Eh bien, Stéphane, mon prince ? Que Monseigneur daigne me commander.

— Tu ne dépends pas de moi.

— Et à qui donc est due mon allégeance ?

— A ce que tu aimes le plus. Mais tu ne sais pas encore ce que tu aimes le plus. Et ce n'est pas moi qui peux te le dire. Je sais ce que tu n'aimes pas, voilà tout. Tu n'aimes pas le Monde. Je n'entends pas dire le monde peint dans les romans que chérit la bourgeoisie roturière : " la duchesse fit un signe au marquis " etc... — ce monde des cercles, des studs et des tirs au pigeon, toute cette abominable vulgarité riche que tu as quittée forcément : tu valais mieux que ça. Je veux dire le Monde : ce que Satan appelle Tout Cela dans la Tentation : " Je te donnerai tout cela... " Et tu refuses. Tu désertes ; tu tournes mal, selon le monde. Nous n'avions qu'à étendre

la main pour avoir tout cela. Les plaisirs, les places, les honneurs, c'est fait pour nous. Et nous n'en voulons pas. Trop facile ! ou trop tard ! A seize ans tu n'osais pas rêver qu'une femme telle que Madame Hansker te ferait comprendre que tu lui plaisais. A vingt-trois ans tu la trouves, et tu n'en veux pas. Ce n'est pas bouderie, ce n'est pas fatigue. C'est le désir de quelque chose de mieux. D'autres auront Madame Hansker et son argent, d'autres feront de brillantes carrières et mourront couverts d'honneurs. Ils feront cela pour nous, à notre place : nous leur donnons notre procuration. Nous avons mieux à faire ; une ambition plus haute nous mène. Nous avons dépassé déjà tant de choses. J'aime l'homme qui s'élève, de si peu que ce soit : le fils de paysan qui devient maître d'école, le fils de marchand qui devient médecin. Comme c'est touchant, cet effort, cette montée : le petit pas qu'ils font les rapproche du lieu de lumière où nous sommes arrivés. Pour moi, je sais, je n'ai pas grand mérite à m'y trouver : depuis des générations ceux de mon sang se sont gorgés de tout ce que donne le monde. Voilà pourquoi les familles princières et royales ont produit tant d'ascètes et de saints. Mais pour toi, que veux-tu que je dise ? Il y a une chose qui s'appelle la noblesse et soudain au milieu des hommes quelqu'un s'en trouve revêtu.

Moi je ne pose plus de questions. Je ne sais rien, je suis rempli d'ignorance, mais je suis tranquille : je sais qui j'aime. Que j'ai mis longtemps à le savoir ; à comprendre la cause de ce malaise que je portais partout... Bête ! je

n'aimais que lui depuis toujours : il se cachait derrière tous mes amours, il me touchait le coude au milieu de mes joies ; il attendait, de l'autre côté des vitres de ma chambre ; et dans le lit des femmes, je pensais à lui. Ah, tu sais qui je veux dire, et je n'ai pas besoin de prononcer le nom le plus saint et le plus décrié. Et déjà tu t'expliques cela par mon hérédité, tu vas penser à cette clause de la Sainte-Alliance où l'Europe est appelée : “ la nation chrétienne... ” Pas de doute, c'est mon illustre aïeul qui a dicté cela, sous l'inspiration d'une Allemande folle et de quelques illuminés ! Mais je ne veux pas répondre à des objections. J'aime. Et sans doute il m'a fallu passer la trentaine pour me sentir à la fois tout seul, et tout seul avec lui, et comprendre que c'est lui qui m'avait mis à part et qui m'attendait.

Il n'y a rien et nous sommes tout seuls. Il n'y a pas une cause, l'intérêt personnel mis à part, qui vaille une rognure d'un de mes ongles. Il n'y a rien de respectable, je te l'ai dit ; et parfois j'ai envie, pour m'amuser, d'outrager le drapeau que je sers. Le lien entre les hommes, c'est une convention des écriveurs de comédies et de romans. Notre amitié, que serait-elle sans lui qui en est la meilleure part ? le plaisir d'être ensemble une heure ou deux ? Tout peut m'échapper, mais lui me reste. Tu ne m'écoutes pas. Mais lui m'écoute. Il a recueilli toutes mes larmes, il a partagé toutes mes joies. Sans doute je suis content d'avoir mené à bien ce que j'avais entrepris, et j'applaudis à tous les succès. Mais je sais qu'il est plus

enviable d'avoir échoué, car celui qui perd tout le trouve. Je l'ai trouvé. Mais plus que toutes les autres, cette partie de mon expérience est incommunicable. Si je te disais : Ceci est la vérité, la seule, la vérité et la vie, — tu ne me croirais pas. Tu sais que j'ai toujours évité de parler de mes amours, et de ce qu'on appelle les bonnes fortunes. N'attends donc pas que je te raconte celles-ci, qui ne sont pas de mon choix, qui m'humilient et me condamnent. Je n'ai fait qu'obéir à l'appétit que je portais en moi. Vois: les plus assurés et les plus grands se sont tus : le stigmate au front et le doigt sur la bouche. On ne parle pas de ce qu'on possède. Et je possède l'amour. Et c'est pourquoi, comme je l'ai dit, je veux servir. Il faut que je l'aide enfin. Je ne veux pas que cette force d'amour qui est en moi, et qui est lui même, reste inemployée. Elle demande à servir. Il faut que je la délivre ; il faut qu'enfin je fasse quelque chose pour lui. Je veux servir, et je ne m'en lasserai jamais. Si demain les révolutionnaires prennent le pouvoir et ne me tuent pas, j'irai à eux et je leur dirai : Ne me gaspillez pas : je construisais des routes sous l'ancien régime ; vous pouvez bien m'employer à casser des cailloux.

Lui aussi est économe. L'économie et l'amour sont peut-être deux noms d'une même chose. Et tiens, il y a justement un titre, une fonction, qui sont restés inutilisés depuis longtemps, exactement depuis deux siècles. Je n'ai pas placé ma confiance dans les rois ; mais pourquoi mépriserais-je cette fonction ? Elle garde une place où

quelqu'un de grand peut se manifester d'un jour á l'autre. Le nom pourra changer, mais l'auguste, la pure conception de l'esprit, restera toujours nécessaire, et tout bien terrestre ne peut venir que de lui. Adieu, je vais recevoir à genoux l'Empereur d'Orient."

QUATRIÈME CAHIER

SAINT PÉTERSBOURG, COPENHAGUE, LONDRES

Hôtel de l'Europe, 20 août.

Voici quatre jours que je suis ici, et je retrouve avec plaisir les grands horizons de Pétersbourg, la rivière large comme un bras de mer, les places immenses et les petits pavés pointus.

J'ai fait de longues courses, hier et avant-hier, dans un remise magnifique : deux grands chevaux noirs harnachés de cuir cramoisi et d'argent qu'un cocher, arrondi en forme de toupie par son manteau énorme et son petit chapeau, tient et lance d'un quadruple cordon de soie orangée. Jamais on ne va au pas ; on laisse le monde derrière soi ; on est emporté par deux bêtes sauvages. La ville s'élargit et s'étend dans toutes les directions, et semble se multiplier ; et la rivière la rejoint, la dépasse, l'entoure, la traverse, à l'infini.

Aujourd'hui j'ai donné congé au remise, et je me tiens aux environs de mon hôtel, entre la Grande Morskaïa et les galeries du Gostiny Dvor, dont j'aime

l'aspect lourd et barbare. Malgré l'été, il y a du mouvement sur la Perspective ; mais le beau monde est parti. Des soldats s'arrêtent brusquement, joignent les talons et saluent un officier qui passe. Devant l'église catholique romaine, il y a toujours, à certaines heures, la même foule de gens qui entrent, sortent et s'attardent, rompant l'égrènement parallèle des passants sur le vaste trottoir. Demain j'irai revoir les petits ponts bossus de la Fontanka.

Je me reprends, je m'arrache peu à peu à l'influence de Stéphane. J'essaye de dégager, de ce qu'il m'a dit, une doctrine. Mais je m'aperçois vite que ce n'est pas possible. Souvent il a dit ce que je pensais déjà, et il me semblait qu'il parlait à ma place, expliquait mes secrets penchants, exprimait mes aspirations les plus hautes. D'autres jours il me fatiguait et me laissait dégoûté de sa pensée : tout ce qu'il m'avait dit me paraissait faux, artificiel, forcé, inhumain. Rien pour moi.

D'abord, j'avais applaudi : quelqu'un, enfin, faisait table rase, ouvrait les fenêtres, insistait pour voir clair. Je prenais part à l'explication, j'aidais à déloger et à détruire le mensonge. Mais non : il avait simplement soufflé sur la poussière et balayé les miettes, et à la place, il remettait les vieilles choses : un jour Dante, un autre jour le héros de Carlyle, et puis Dieu, et enfin le gendarme. J'aimerais, plutôt, ces jouets de bois vernis, l'or de l'icône qui est près de mon lit, la triste couleur du palais d'en face.

Ah, j'ai bien entendu : l'économie. Servir. Cesser d'être indulgent pour soi-même ; cesser aussi de se critiquer stérilement ; mais se raidir et s'employer tout entier en vue de quelque action. Mais quelle action ? Il faudrait me forcer moi-même ; devancer, par un effort de volonté, ma propre maturité. Ce n'est pas possible. Cela ne tiendrait pas, ne serait qu'une pose. Que gagnerais-je à me contraindre ? Mon corps vit une vie respectable et normale et décente ; pourquoi donc ne m'abandonnerais-je pas à mon instinct, à mes impulsions les plus naturelles ?

De nouveau je fréquente les boutiques. Après tout, Stéphane est-il sûr que je n'ai pas été créé expressément pour enrichir les marchands de la Perspective Newsky ?

Je suis entré à l'Ermitage et j'en suis ressorti bien vite: retrouver Rubens, le Guide et Raphaël ici, cela me les ferait haïr.

Je réfléchis beaucoup. J'envisage une vie nouvelle. Je suis à la recherche d'une position sociale. J'étais mal parti. On m'avait organisé une vie de multi-millionnaire; et je m'étais laissé faire ; l'expérience valait la peine d'être tentée. Puis, m'étant aperçu que je n'avais aucun goût pour ce genre de vie, je m'en suis évadé avec brusquerie et maladresse. J'ai erré, ballotté, et hésitant entre les conseils divers de mes différents amis. Mais je suis las de leurs discours. Je ne veux plus m'identifier ainsi avec la personne qui me parle ; je veux me débarrasser de cette

manie que j'ai d'abonder dans le sens des gens qui m'approchent, comme si j'avais peur de leur déplaire ou comme si je voulais les flatter. J'oserai faire de la peine, même à Stéphane.

Je souhaite une existence paisible, aisée, retirée et studieuse. J'habiterai une des grandes capitales, pour être en contact direct avec la civilisation. Un quartier tranquille ; mais non pas le quartier le plus aristocratique. Une maison pourvue de toutes les commodités les plus nouvelles ; mais non pas assez grande pour y pouvoir donner des réceptions. J'hésite entre Londres et Paris ; entre Kensington et Passy. Mais pour la maison, je l'organise déjà.

Extérieurement, rien ne la distinguera des maisons voisines. Elle sera médiocre, même plutôt laide, mais respectable, avec une espèce de perron pompeux et des globes électriques destinés à inspirer du respect aux fournisseurs. Pour l'intérieur, c'est bien plus difficile ; et j'ai, pour chaque pièce, plusieurs projets de décoration. J'hésite entre un des styles classiques français et Chippendale, et Serrurier. Je pense aussi à demander, pour le jardin d'hiver, des meubles à Francis Jourdain. La partie purement pratique retient plus encore mes méditations : la salle de bain surtout, deux fois plus grande que la chambre à coucher (une simple cellule d'hôpital, blanche, carrelée et sans angles) et qui contiendra une petite piscine à eau courante, et une baignoire pour l'eau de mer qu'on m'enverra de Bexhill comme l'an passé,

chaque matin, si je m'installe à Kensington. Je songe même aux boutons des sonnettes, aux lampes et aux ventilateurs électriques, à tous les accessoires de bureau. Le plus souvent, j'incline vers un ameublement purement pratique et pour ainsi dire scientifique, toute préoccupation d'art évitée avec soin. Bureau américain à rideau ; fauteuil spécial pour le travail, tables et chaises en bois nu ; du verre, du nickel, de la faïence, des surfaces faciles à laver ; le plus d'air et de lumière possible. Et puis une grande salle au cœur de la maison, claire, de couleurs agréables, avec une cheminée monumentale, quelques très bons tableaux, des fauteuils attentifs à plaire. Parfois, revenant au cabinet de travail, j'ai envie de partir sur-le-champ pour Florence : il y avait, chez un antiquaire de la via Maggio, une scrivania ancienne, en bois d'oranger, avec des incrustations de nacre (de grandes feuilles légères et dentelées). Je ne pense pas qu'elle ait été vendue après mon départ. Mais ici les boutiques de la Perspective m'occupent déjà beaucoup.

25 août.

L'influence de Stéphane n'aura guère duré. Elle ne méritait pas de durer. Qu'il soit arrivé à trouver la réponse aux questions les plus angoissées de son adolescence, qu'il ait atteint la paix, qu'il ait découvert une raison de vivre et d'agir, je ne le nie pas. Mais je manquerais d'espace, sur la cime où il est. Et il s'est trompé : j'aime le monde;

à ma façon : beaux objets des magasins de luxe, rues où passe et repasse la vie de chaque journée, palais, maisons anciennes, doux visages des vieilles tours, églises neuves en costume de fête, toute la réalité tangible de l'histoire, tout le passé que je flaire, tout l'avenir que je pressens... Je m'assieds, un peu à l'écart ; je ne veux pas m'en mêler; ainsi je verrai et goûterai mieux. Si j'avais aussi mon rôle à jouer, je ne pourrais pas être attentif. Et je ne veux rien perdre : je veux sentir la continuité des choses, je veux voir mûrir les fruits du temps. Et je veux fermer enfin ma fenêtre sur tous ces cris des rues, et ne plus prendre la peine de lire tous ces boniments de camelots...

Repris les longues promenades en voiture. J'aime ceci: les départs de bon matin, la vitesse des chevaux ; le sang-froid du cocher, admirablement raide et immobile dans son énorme manteau à taille trop haute ; la largeur et la beauté des routes ; et les retours, au grand trot, vers midi, dans la vaste ville sérieuse, accueillante et occupée; tout cela m'exalte et me fortifie.

Voyons. La vie s'offre à moi sous un jour assez beau, et je reprends confiance. Jusqu'ici, ce ne fut pour moi qu'un temps d'essais et de préparation. J'ai encore devant moi, mettons trente ans de santé physique et intellectuelle. Il s'agit d'employer ces années le mieux possible ; de ne pas les gaspiller, comme dirait Stéphane. Mais comment ? J'ai répondu sans hésiter : à me plaire, avant

toute chose. Inutile d'essayer encore de me forcer, et de me chicaner moi-même, et de m'imposer un " devoir " auquel je manquerai tous les jours. Je sais que je ne ferai bien que ce que j'aurai plaisir à faire. Mais il me faut d'abord cette maison. Un milieu paisible où me retourner, réfléchir, et, visité d'un petit nombre d'amis bien choisis, m'appliquer à quelque travail de mon choix. Au bout de dix ans de lectures, de recherches, d'expérience, de la vie d'une capitale, je serai peut-être digne d'être utile à quelque chose, et Stéphane sera obligé de me donner raison. Oh ! j'ai grand désir de m'appliquer, comme un bon élève, et d'apprendre humblement. Mais il me faut cette maison.

Je songe à passer en Suède. J'y ai vu, il y a deux ans, des meubles, des toiles imprimées et des papiers d'une fraîcheur et d'une rusticité bien plaisantes.

Saint-Pétersbourg, 29 août.

Ce matin, rentrant sur la rive gauche de la Néva par le pont Troïtsky, ma voiture a heurté et renversé, au coin du Champ-de-Mars et de la Millionnaïa, un fiacre où se trouvaient un moujik et une femme du peuple.

J'avais eu le temps de bien voir le fiacre. Un moujik en voiture attire l'attention des gens ; les pauvres ne prennent des fiacres que dans les grandes circonstances de leur vie. Ceux-ci étaient endimanchés, et sur l'instant j'avais pensé : une noce ; quand je m'aperçus que l'homme, un de ces grands Christs blonds qu'on voit si souvent ici,

et qui se tenait très droit, et portait une boîte sur ses genoux, pleurait, sans grimacer, solennellement. La baba se tenait courbée près de lui.

Puis l'accident arriva ; leur cocher voulut nous éviter, tourna trop court ; une de leurs roues sauta sur le trottoir devant le Palais de Marbre, et ils étaient déjà par terre quand mon cocher, d'un simple " brrr " prononcé presque bas, arrêta ses chevaux qui se cabraient.

Je descendis ; mais que pouvais-je faire ? Je vis l'homme se relever, aider la femme à se dégager des coussins qui étaient tombés sur elle. Personne n'avait de mal. Leur cocher, protégé par ses vêtements, s'était remis sur pieds le premier. Le moujik s'approcha aussitôt de la boîte, qui avait été projetée contre le mur du palais ; et au moment où il la prit, je vis qu'elle s'était cassée, et qu'elle contenait le cadavre d'un petit enfant. La femme arrangea les langes, et recouvrit la petite figure bleuissante, dont les traits fondaient déjà.

Mon cocher les aida, pendant que je tenais les guides, à réparer leur roue endommagée. Puis ils repartirent. Tout cela s'était passé sans un cri, sans une parole. Moi-même, comme j'étais prêt à dire quelques mots d'excuses ou de consolation, je fus arrêté par le regard du moujik : évidemment, il n'y avait rien à dire.

Et comme nous débouchions sur la place Dvortsovy, à ce moment déserte, un bataillon d'infanterie qui sortait de la voûte de la Grande Morskaïa, à la vue du Palais d'Hiver fit soudain tonner ses tambours.

Copenhague, 3 octobre 19...

Je retourne à ce journal après l'avoir négligé pendant plus d'un mois. Je note brièvement ce que j'ai fait pendant cet intervalle :

Trois semaines à Stockholm. Le Grand Hôtel contient tout ce qu'on peut désirer chez soi. Je m'y suis arrangé une vie régulière, propre, sans contacts, parmi des livres et des fleurs ; allant parfois au Musée National (la porte à côté), parfois dans les vastes lieux de plaisir qui dépendent de l'Opéra. Je me suis remis à aimer cette ville claire et grande ; l'eau vivante entre les quais de pierre d'un gris pâle et doux ; les jardins épars sur les eaux ; et l'existence décente et aisée ; l'ivresse respectable et respectée ; les uniformes : noir et jaune, bleu foncé et or, bleu ciel et blanc ; et les jolis costumes provinciaux des dames, aux fauteuils de l'Opéra. Toutes les aises de la vie allemande, sans la vulgarité des grandes villes industrielles. Acheté beaucoup d'objets d'ameublement que j'ai fait adresser, en attendant d'avoir une maison à Londres, aux demoiselles Yarza, à Leamington.

Et un matin l'ennui est revenu. Non plus avec les crises de larmes d'autrefois, le désespoir passionné et le sauvage besoin de bonheur ; mais une tristesse plate et lourde, un dégoût, une fatigue insurmontable. « Le don des cieux » des poètes (« ce n'est qu'un des noms de la grâce », m'a dit Stéphane) ; et c'est bien un don du ciel

en effet, le don d'Apollon : je cherche les causes physiques de cette dépression : manque d'exercice ? vie trop régulière ?

J'ai quitté Stockholm pensant me rendre directement à Copenhague. Mais une impulsion soudaine m'a fait descendre à Hessleholm, d'où je suis allé passer une semaine à Finja, au bord du joli petit lac. L'auberge propre comme une maison de poupées toute neuve, avec ses petites fenêtres carrées, les planchers de bois blanc jonchés de brindilles de sapin renouvelées tous les jours, la salle de bain confortable, et toutes les commodités de la civilisation réunies dans une campagne en apparence si éloignée des grands centres, la campagne elle-même, tout cela m'a plu d'abord et m'aurait retenu plus longtemps, sans le froid qui augmentait, et sans mon ennui invincible.

J'ai eu pourtant de belles après-midi, passées à parcourir la campagne dans un haut break tiré par deux chevaux superbes que je conduisais, la plupart du temps, moi-même. Une campagne d'aspect grave, avec de longues prairies, des bois de sapins remplis d'une obscurité majestueuse, aux lisières desquels s'ouvraient les dernières fleurs de la saison, et plus loin, à l'intérieur, des nations de champignons énormes, rouges, dorés, roses, vert-de-gris ; et sur le plateau qui domine le lac, des landes grises et roses s'étendent jusqu'à d'autres forêts, qui remplissent l'horizon. Mais partout on sent la présence de l'homme : des barrières peintes en blanc ou en rouge entourent les

prairies ; et çà et là, une bergère, qui lisait, levait la tête, et me faisait une révérence à l'ancienne mode. Les hommes aussi me saluaient : de grands gars blonds en costumes de fête : souliers noirs à boucle, bas blancs, culotte de satin jaune d'or, courte veste bleu ciel ou rose. Souvent j'ai regretté de ne pouvoir mieux connaître ce peuple d'apparence si fine, et de manières si respectueuses et si indépendantes. Ils m'attirent, comme les paysans toscans m'attiraient (j'aimais me mêler à eux, les vendredis, sur la place de la Seigneurie). Je devine chez eux une conception sérieuse et sensée de l'existence ; une certaine façon de respecter les convenances, non parce qu'on les redoute, mais parce qu'on sait qu'elles facilitent les rapports sociaux, parce qu'on s'en sert. Ce sont des enfants bien élevés, et j'aurais aimé rencontrer leurs pères (les prêtres et les maîtres d'écoles).

Oh ! je me sentais bien au-dessous d'eux, à tous les points de vue. Jamais le mépris de moi-même, le dégoût et la honte de mon passé, ma détresse devant l'avenir, et le vide de ma vie, ne m'avaient si cruellement tourmenté. En somme, depuis près d'un an j'assiste à la formation de l'homme que je serai un jour prochain. Cela commença lorsque je voulus enfin vivre par moi-même et pour moi-même ; et cela dure encore. J'aurai noté ici, autant que possible jour par jour, les phases de la transformation Justement j'ai relu mon journal d'Italie, dans l'auberge de Finja, un jour de pluie où le lac terni souffrait et s'agitait entre ses rives noyées de brume. Lecture pénible, et

pendant laquelle j'ai rougi souvent. Que de phrases que — déjà ! — je n'écrirais plus aujourd'hui... Exagérations, naïvetés, petits mensonges inutiles, petites malices cousues de fil blanc ! J'avais pourtant bien essayé de n'être pas dupe de moi-même ; de voir ma vie directement et non plus à travers mes lectures ; et de laisser quelque point inexpliqué plutôt que d'admettre une explication tirée de mes souvenirs littéraires. Souvent j'ai été bien près de barrer une phrase qui sonnait faux, une expression toute faite qui ne correspond pas à ma vraie pensée d'alors. Il m'a fallu du courage pour ne rien changer, et laisser intact le document, avec ses puérilités, ses confidences trop intimes, ses aveux de faiblesse. Ma seule consolation, même, est venue de lui : je commençais à renier mon journal ; j'y voyais clair ; je le critiquais : sentiments postiches, derniers vestiges de l'âge ingrat, je notais tout cela et mesurais ainsi le chemin parcouru. Je n'étais déjà plus le jeune homme qui avait écrit ces pages ; j'avais dépouillé cela : " plus triste et plus sage ".

Mais quel chemin avais-je encore à parcourir ?

Lundi.

Je promène dans les rues de Copenhague mon petit désespoir usuel et domestique. Néant de ma vie ; mon inutilité parfaite : le monde est sans reproche ; tout est pour le mieux dans l'univers ; moi seul suis mauvais, moi seul ai tort....

Je marche avec ça le long de l'Ostergade, et m'arrête devant les boutiques. J'aime les librairies danoises : elles semblent contenir tout ce que je voudrais savoir, et sous une forme nette et jolie. Les mots danois ont quelque chose de fin et de rare : de l'allemand plus aristocratique, de l'anglais moins familier ; une langue ornée de toute la dignité des idiomes littéraires, et dont l'orthographe semble avoir été fixée par de grands humanistes épris de grec et de simplicité. Désir de me mettre enfin sérieusement à l'étude des langues scandinaves. Et puis, à quoi bon ?

Je pense encore aux jeunes campagnards de Finja. Etre l'un d'entre eux. Qui sait ? cela pourrait suffire : être un enfant bien élevé. Nous sommes si peu de chose par nous-mêmes : un tel mélange d'instincts, d'atavismes, d'influences. Même la pensée que je viens d'écrire, je doute qu'elle me soit propre ; et ce doute lui-même m'a été enseigné. Oui : obéir. Aller prendre les ordres de Cartuyvels, me mettre sous la coupe d'une sorte de précepteur, comme Putouarey sous son abbé Vernet ; ou bien entrer comme employé subalterne dans une de mes banques (je n'ai même pas les connaissances techniques qu'on exige). M'en tenir à l'éducation qu'on m'a donnée ? Mais tant de faits m'en ont démontré l'insuffisance... Ah ! et tandis qu'ainsi je me débats, ma vie se poursuit, et continue comme un récit que j'écoute, et mon destin me détermine dans chaque instant (ces hauts et ces bas du moi étaient prévus de tout temps), et sans le savoir, je " fais " la

maladie dont je mourrai un jour. (Ce que je fais de plus sérieux, sans doute.)

Je vais souvent aux jardins de Tivoli, où j'aime à me remplir de la grande tristesse que contiennent les lieux du plaisir, et surtout ceux du Nord. Le grand palais (un casino de plage allemande) est occupé par une exposition coloniale d'une pauvreté touchante. J'écoute, assis sur les banquettes d'un théâtre en plein air, des " soubrettes parisiennes " allemandes et suédoises qui chantent des tyroliennes et des romances suisses. Parfois, d'une des restaurations, on emporte respectueusement vers une voiture un monsieur tombé ivre-mort sous sa table. Ce n'est rien : le soleil piquant du Nord, le kirsebaer et le caloric punch glacé.

Il me plaît aussi m'isoler, à une table du pavillon chinois, au bord du lac artificiel, au milieu duquel s'élève une île aux rochers en stuc peints de brun et de jaune. Un matelot en ceinture tricolore vous propose une promenade dans sa gondole : " Vuole, signore ? " Je ne réponds pas: les mots italiens, qui me venaient assez facilement à Florence, refusent ici de me servir. Parfois encore je vais au Panoptikum, où les personnages de l'affaire Dreyfus, empaillés dans leurs uniformes fanés, s'attardent auprès des têtes et des mains coupées des criminels les plus célèbres du Danemark... Au-delà des feuillages, la tour du Raadhus passe lentement de l'or jaune au brun rouge dans un ciel de couchant que la fraîcheur fige.

Je rentre pour dîner à mon hôtel du Kongens Nytorv,

une grande place triste et noire, trop grande pour la ville, pour le théâtre qu'elle entoure, et provinciale aussi: par exemple, deux lampes électriques, l'une verte, l'autre rouge, qui indiquent l'entrée d'un petit restaurant, seul essai de gaîté dans ce noir désert.

Retrouvé Maxime Claremoris ce matin dans l'Ostergade. Je ne l'avais pas reconnu d'abord. Sa grande figure fraîche, bien rasée, un peu enfantine, était comme alourdie de tristesse et d'amertume; ses bons yeux gris avaient perdu leur gaîté. J'ai dû courir après lui, et le rattraper.

— Pèlerin ! mon cher Pèlerin, quelle rencontre ! et d'où sors-tu ?

— De prison. Oui, pour avoir posé une enseigne où on lisait : Pissoir, sur une statue immonde de Bismarck. Mon cher, c'était à s'y tromper. Ils m'ont traité en fou. Mais je l'ai échappé belle : les Prussiens voulaient me fusiller sur-le-champ. Enfin j'ai passé deux mois dans les cachots des luthériens.

Je voulais l'emmener à Tivoli. Parbleu, il était bien sûr que je le mènerais dans un " lieu d'abjection ", et il m'a rappelé les soirées au Savonarole. Nous nous arrêtâmes devant une librairie étrangère dont l'étalage est rempli des dernières nouveautés allemandes, anglaises et françaises.

— Vois donc, Archie, les livres français : le nouvel Anatole France : " Sur la pierre blanche " ; et puis, à

côté, vingt machines qui s'appellent : "Ames de grues", "Luxures païennes", "Flirtons !" Voilà ce que les Danois lisent (de moins en moins, — as-tu remarqué comme le territoire français se rétrécit aux devantures des librairies internationales ?) Voilà ce que lit l'Europe comme littérature française, pendant que Laforgue et Rimbaud payent pour faire imprimer leurs ouvrages, qui sortent de chez l'éditeur pour tomber dans les boîtes des quais... La faute en est à Gambetta, qui, trouvant la France dans les circonstances les plus favorables au développement des beaux-arts — oh puis, zut ! c'est trop bête ; tu peux continuer à ma place ; tu connais la formule.

Je me tournai vers lui, offensé. Mais je vis que son rire nerveux s'était changé en grimace, et qu'il refoulait un sanglot. Quelques pas plus loin il me quitta brusquement.

Copenhague, 7 octobre.

Ce matin Max est entré de bonne heure dans ma chambre, et m'a dit :

— Je viens te demander à manger. J'attends un chèque de mon banquier, et jusqu'à ce que je l'aie reçu, tu seras obligé de me nourrir, et d'écouter ave patience les injures dont je t'accablerai pour te prouver mon ingratitude.

Il est resté assez absorbé toute la matinée, et dès après

midi, je l'ai emmené à Tivoli. Soudain, comme nous étions assis devant le pavillon chinois, au bord du lac, il s'est mis à parler.

— Je ne sais pas qui tu es. Un riche, moins férocement crétin que la plupart des représentants de l'espèce, parce que tu es jeune et pas encore assez sûr de toi pour t'apercevoir qu'au fond tu me méprises, et pour oser dire que tu préfères les officiels aux artistes que je défendais dans le "Pèlerin". Patience, ça viendra... Un riche supportable, en somme, qui m'a fait part des plaisirs grossiers qui sont à sa portée : dîners dans les grands restaurants, promenades en automobile et croisières en yacht... Et toi, que penses-tu de moi ? Un bouffon, un bohème, un fou qui a peut-être, après tout, "quelque valeur comme critique d'art", qui du moins a su "se faire un nom", ce qui est presque aussi respectable que de posséder beaucoup d'argent. Et au fond, je sens qu'il y a autre chose... Je pense que tu comprendras ce que j'ai besoin de te dire. Et si tu ne comprends pas, tant pis : en ce moment je parlerais à ce poteau.

J'ai assez de ce ricanement fixe, de mes paradoxes, et de la polémique du "Pèlerin Passionné". Trop facile, le genre Ereintement ; c'est à la portée de trop de gens ; c'est ce qui a remplacé le madrigal et la petite poésie de cour. Et c'est aussi parfaitement inutile. Voilà deux ans que j'ai compris cela, et que cela ne m'amuse plus. J'aurais dû me l'avouer plus tôt, voilà tout.

Oui, la petite flamme était morte. Le peu que

j'avais à dire était dit. Tu connaîtras cette grande sécheresse et cette lucidité suprême, le jour où, dans une rue d'une ville quelconque, soudain, au milieu des passants, on se dit avec sang-froid : je vois maintenant qu'il n'y a rien, et que la vie n'est qu'une misérable duperie indigne même de notre curiosité. Le renoncement brusque, complet, sans chagrin ; le dégoût du travail commencé ; le dédain de l'ouvrage fait, de la réputation acquise, de la vie vécue ; et devant soi deux ou trois dizaines d'années vides où il faudra accomplir les actions d'un vivant et faire en sorte de ne pas laisser voir aux autres vivants qu'on méprise leur effort, et qu'on est indifférent à leur défaite comme à leur succès. J'ai touché le fond.

J'étais bien parti, pourtant. Je le jure, il n'y avait pas en moi d'autre ambition que celle de faire connaître et de défendre contre les néophobes les œuvres d'art que j'aimais, que je sentais comme si moi-même je les eusse faites. Mes pauvres parents n'y ont jamais rien compris : pouvoir être un jour le plus gros entrepositaire de vins de tout le comté de Cork, et y renoncer de gaîté de cœur ! Je les ai fait souffrir, pauvres gens ! Quand je suis parti pour l'Italie, la première fois, sans les prévenir, ayant emprunté à une femme de théâtre, mon cher ! l'argent dont j'avais besoin...

J'ai connu des jours héroïques, où j'ai dîné d'un dessin de Constantin Guys ou d'un Piranèse ; et des nuits de travail où je me suis senti tout près des grands maîtres dont je me faisais l'interprète. Ce fut ma belle

époque, où je travaillais sans songer au succès, et où je ne connaissais pas le doute. Puis un jour, et je date de là le commencement de ma décadence morale, je m'aperçus que j'étais devenu notoire : on parlait de mes travaux, on citait les articles du "Pèlerin Passionné" dans d'autres revues jeunes ; et ensuite j'eus des pilleurs et des imitateurs. C'était le succès : j'étais écorché vif dans les revues à grand tirage, et mon nom, dans la presse, s'entourait déjà de ce ridicule qui précède ce que notre époque, qui n'est pas difficile, appelle la gloire. Il m'arrive encore de recevoir, de certains milieux attardés, ou de province, des articles où l'on recommence mon procès, où je suis traité de mystificateur et de fou, et où l'on cite comme preuve de ma sottise mes meilleures pages, tu sais, sur les médailleurs italiens. Enfin un moment est venu où j'ai compris que, sans y penser, je m'étais élevé au-dessus de la condition sociale de mes parents. Jusque-là j'avais pensé, comme eux, que j'avais mal tourné, et sincèrement, j'en avais des remords.

Un autre jour l'idée que j'avais, autrefois, voyagé en Irlande pour le compte de la maison Claremoris and Son me frappa comme une chose tout à fait comique et romanesque. Les gens qui m'entouraient à ce moment-là auraient bien ri s'ils avaient connu ce détail...

Vint l'article de ***, qui me fit connaître du grand public, quand j'étais déjà blasé sur les plaisirs que donne la notoriété. Le mois suivant, le même critique lançait de la même façon une pauvre nullité du genre ennuyeux.

Et chaque jour encore on me compare à des faiseurs, à des illettrés, à des pasticheurs, à des gens qui ne savent pas regarder un tableau, qui n'en ont jamais vu un seul !

Mais qu'importe ? Peu à peu je me détachais de toutes les choses que j'avais le plus aimées. Je persistai pourtant, et j'entrepris de nouveaux ouvrages. Dès longtemps j'avais su comprendre que l'art est encore la seule forme supportable de la vie ; la plus grande jouissance, et celle qui s'épuise le moins vite. Les satisfactions du cœur ne peuvent se trouver que dans la famille, et même là elles se rencontrent rarement. L'art du moins ne se refuse jamais à notre amour. D'autre part je tenais à ne pas abandonner mes travaux de recherches : ils me donnaient l'illusion d'être utile à quelque chose, de gagner ma vie, de contribuer à l'œuvre commune. Mais je les avais toujours considérés comme une activité inférieure.

De tout cela j'ai senti la vanité. L'œuvre faite cette année, et qui est vivante, qu'on discute, que l'heureux petit nombre approuve, que les jeunes gens aiment, dans cinquante ans seulement ne sera plus qu'une curiosité qui fera sourire. La recherche des sources, le recul du temps, la réduira à bien peu de chose. Elle sera disséquée, classée, étiquetée dans les fichiers des spécialistes. Vois donc les œuvres du passé, ces pauvres flacons vides où demeure à peine un souvenir du parfum qu'ils ont contenu. Les nôtres auront le même sort. Et enfin si elles ne périssent pas au cours des années, elles deviendront de simples monuments philologiques. Elles auront le sort des momies,

qu'on expose dans les musées, et qu'on ne considère même plus comme des morts. Moi, je vivrai peut-être un peu plus longtemps que le grand tas des critiques d'art contemporains, parce que j'ai été admis plus tard, parce que j'ai eu contre moi les officiels et les porte-parole de la classe moyenne. Et après ? Et je n'en suis même pas sûr. Et pourquoi mon œuvre vaudrait-elle quelque chose ? Parce que j'ai eu plaisir à la faire ?

Je suis bien avancé. Pourquoi n'ai-je pas résisté à l'instinct qui me poussait à écrire ? pourquoi n'ai-je pas gardé pour moi mes sensations, mes pensées et mes enthousiasmes ? Pour qu'un jour quelque riche amateur affolé par l'oisiveté ou quelque jeune critique résolu à faire une brillante carrière, me prenne pour sujet d'un gros livre, dépouille mon œuvre selon une méthode qui ignore l'essence même de l'art (toute méthode est grossière), fouille ma vie, sans sympathie, peut-être même sans intelligence, voyant par exemple dans des actions que je n'aurai faites qu'à contre-cœur les indices d'une sérieuse passion... Pour que, suprême ridicule, une plaque commémorative soit placée au mur de ma maison natale, à Cork, la seule ville que je ne pourrais pas habiter, et à laquelle je ne peux jamais penser sans malaise! Je suis bien avancé: j'ai été violent, désintéressé, sincère. J'ai donné prise. Dans la masse des œuvres du passé, ce sont encore celles qui n'ont pas de valeur qui font la meilleure figure : leur nullité les protège contre la critique. Ou encore celles qui ont été évidemment écrites en vue du succès. On

consulte alors la vie de leurs auteurs, et on les admire, s'ils ont su tirer des profits de leur gloire. Eux du moins n'ont pas été dupes. Le respect qu'on a pour eux s'étend à ce qu'ils ont laissé : enfin, des hommes raisonnables !

Eh bien, je voudrais faire comme eux. Je n'ai pas le choix : le suicide ou ça. Connais-tu une femme riche, veuve ou divorcée, qui serait contente d'épouser un homme " ayant un nom " ? Une femme riche, mais très riche ; pas une petite bourgeoise. J'ai déjà cherché : je suis allé dans le monde ; et je ne fréquente plus les musées que dans l'espoir d'une rencontre heureuse. Je veux enfin avoir mes aises. Jusqu'ici j'ai crevé de faim, avec mes quinze mille francs de rente (une grosse somme pour mes parents qui en étaient bien fiers). J'avais ma revue, mes voyages, ma galerie sans cesse recommencée. Toujours quelque dette ; toujours quelque désir non satisfait. J'en ai assez. Je veux m'étaler à mon tour, avoir un chez-moi confortable, mon automobile, des domestiques, et n'être plus obligé de me contenter, en tout et partout, de la seconde classe. C'est à cette condition seulement que j'accepte la vie. Sérieusement. Il y a des jours où je suis si las que, lorsque je traverse une rue et qu'un tramway en pleine vitesse glisse vers moi, j'ai envie de me laisser tomber entre les rails. Je l'aurais fait si je n'avais pas craint de n'être pas tué net : suppose que l'âme reste pincée, ne serait-ce qu'une seconde, dans la porte entr'ouverte... Je ne devrais pas te dire cela. Il pourrait m'arriver un accident, et tu croirais...

Tu croirais ce que tu voudrais, qu'importe ! Et l'argent même, est-ce que j'y tiens tant que ça ? J'ai essayé de tout. J'avais été un fervent chrétien au milieu des désordres de ma jeunesse, et ma famille avait été bouleversée par ma conversion. Je suis devenu indifférent. J'ai considéré la mort de près ; eh bien, non ; cela n'est pas pour moi. Ah ! ma vieille bonne volonté ! Non, il n'y a rien, il n'y a rien, il n'y a rien ! Et je n'ai pas même peur.

8 octobre.

Parlé à mon tour, ce matin, dans nos chambres. J'ai essayé, non pas de consoler ou d'encourager Max, mais de lui faire comprendre qu'il a ma sympathie ; et que j'ai connu des crises comme celle qu'il traverse. Je lui ai parlé, timidement, de mon amitié. " J'ai peu de chose à te donner, Max, mais le voici. "

— Merci, vieil Archie ; et j'ai confiance en toi. Je te fais crédit pour quelques enfantillages. Je sais que le fond est bon. Tu resteras un ami souple, indulgent et sans impatience. Tu ne t'encroûteras pas dans des formules ; tu ne mesureras pas ton estime à mon succès ; tu ne douteras pas de moi si tu m'entends critiquer ; tu ne te vanteras pas bêtement de me connaître si on me loue devant toi. Tu ne te moqueras pas de moi si je déchois, et si j'échoue dans la maladie, l'ivrognerie ou l'abrutissement. Tu sais qui je suis. Et toi tu es encore prêt pour

les aventures intellectuelles ; tu changeras encore d'opinions ; tu te transformeras encore. Mais que peux-tu pour moi ? Je te dis : j'ai touché le fond. Je continuerai à vivre, à voyager ; j'écrirai peut-être encore. Mais mon point de vue est désormais changé.

Je vais rentrer en Italie, un de ces jours. Il est impie d'assister à l'automne du Nord : tu ne vois pas qu'ici la nature a peur de mourir ? Les jardins blessés et saignants attendent le coup de grâce, et seule y vit dans les lauriers mouillés l'araignée fauve, l'affreux gymnaste aux six bras. Dans les villes les monuments grecs, brûlés par les années, cachent dans le brouillard leurs colonnades et leurs dômes noirs. Si tu restes encore un peu, tu verras ce que deviennent l'Amalieborg et le musée Thorwaldsen au bord de son canal stygien, l'épouvantable Acropole thuléenne. Là-bas je vais trouver les vignes rougissantes menant leurs rondes autour de la plaine lombarde ; et à Florence, nul autre signe de la saison qu'une couronne d'or au front blanc et noir de San Miniato. Oh, j'ai besoin de voir des cyprès sur des collines ! *Tutto il mondo è paese* ; mais la Toscane est le pays de mon amour. Comment fait-on pour vivre ailleurs ?

— Tu vois, tu te raccroches à quelque chose.

— C'est vrai. Mais ce n'est plus de la même chaleur qu'avant: c'est le regard en arrière, les mains qui se déprennent. Ou bien alors, comblé de désespoir comme je suis, qu'est-ce donc que la vie se mêle de me demander encore ?

Londres, 22 décembre.

Dans trois semaines je quitterai l'Europe pour aller vivre deux ou trois ans, peut-être me fixer définitivement, dans un pays de l'Amérique du Sud que je ne connais pas, et qui est pourtant mon pays. Des souvenirs d'enfance, mais transformés par des lectures, c'est tout ce qui me reste de ce pays. La vieille Lolita, des figures de servantes indiennes et africaines, des rappels si lointains, si intimes et si ténus qu'ils m'échappent au moment où j'allais les prendre dans le filet des mots. Ce matin encore, lorsque Concha m'a parlé des préparatifs qu'elle fait pour la *Noche-buena*, un ancien palais de ma mémoire, longtemps clos et oublié, s'est soudain rouvert, et pendant une seconde j'ai revu des salles illuminées, des trônes d'or, la crèche fulgurante et les Rois-Mages autour de la Très-Pure...

Je pars sans plaisir, simplement parce que j'ai assez d'ici, que je n'y peux plus vivre, et qu'il faut en finir. Mais je ne vois rien devant moi. J'ai renoncé à m'imaginer ce que sera ma vie là-bas : trop souvent j'ai été déçu. Je voudrais seulement noter ici, non pas même les raisons de mon départ (raisons trop profondes pour être exprimables), mais ce qui a précédé ma résolution et ce qui va précéder mon départ.

De Copenhague j'avais écrit aux demoiselles Yarza pour les prier de quitter Leamington et de venir m'at-

tendre à Londres. Averties de l'heure de mon arrivée, elles sont venues au-devant de moi, et je les ai trouvées au débarcadère de Hull. Au bout d'une semaine passée à l'hôtel Ritz, j'étais installé dans la maison simple et confortable que je désirais, et les demoiselles Yarza occupaient la maison voisine.

Londres a repris possession de moi, très vite ; si bien que je me suis surpris à dire, comme Maxime Claremoris parlant de l'Italie: "Comment fait-on pour vivre ailleurs ?" Le thé, le brouillard, les journées bien équilibrées sur leurs quatre repas, les perspectives familières, tout, d'abord, a contribué à panser mes blessures et à me calmer. Les dimanches m'ont nourri de silence ; et le square désert (dont j'ai la clé dans mon bureau américain) m'a prêté un peu de son ennui correct, respectable et réservé. Pendant dix jours j'ai eu l'illusion d'être enfin chez moi.

Je me suis bientôt trouvé dans un monde tout différent de celui que je fréquentais pendant mon premier séjour ici. J'avais demandé à Max quelques lettres de recommandation, et j'ai connu ainsi un certain nombre de ses amis. C'est à dire que je partageais mon temps, hors de chez moi, entre quelques cercles bourgeois du Centre-Ouest et les ateliers de Chelsea. Et la vieille histoire a recommencé. J'ai dû me garer d'une foule de naïfs et de grossiers qui marchaient sur moi sans me voir : provinciaux arrivés l'année dernière dans la capitale avec l'intention de la conquérir, et qui, me prenant pour un provincial arrivé de la veille, me donnaient des conseils.

Médiocres qui, me sachant riche et connu dans le monde industriel, me supposaient ignorant et stupide, se regardaient quand je parlais, et relevaient en a-partés ce qu'ils prenaient pour mes erreurs et mes bévues. Gros malins qui me conseillaient de fonder des théâtres, des revues, et d'acheter les tableaux et les livres de leurs amis, et qui me flattaient si sottement ou tellement à faux que j'en avais honte pour eux. Quelques-uns, sachant que j'écrivais, proposèrent de m'aider "à me faire connaître"; et un homme mûr qui n'avait jamais lu une ligne de moi, m'apporta un jour une plaquette de ses vers dédicacée "au délicat poète Archibald Olson Barnabooth..." Impossible de leur expliquer leur méprise : puisqu'ils ne la sentaient pas ; puisqu'ils ne me voyaient pas.

Je suis retourné, un jour, dans ce que j'appelais autrefois "mon monde". J'ai compris d'abord que je n'en étais plus. J'ai rougi d'y voir des vieillards me traiter avec déférence, et de grands seigneurs, qui ont des filles à marier, insister pour que j'aille passer huit jours dans leur résidence de campagne.

Je suis revenu aux amis de Max. Là du moins il y avait quatre ou cinq esprits apparentés au mien ; des gens qui avaient parcouru le même chemin que moi ; qui en étaient où j'en suis ou qui m'avaient dépassé. Nous nous intéressions aux mêmes problèmes. Nous échangions notre monnaie intellectuelle. Ce que j'apportais — et qu'ignorait "mon monde" — avait cours parmi eux. Plusieurs me prouvèrent qu'ils m'appréciaient. Quand mes vers

parurent (publiés à Paris par X.-M. Tournier de Zamble sous le titre de *Poèmes par un Riche Amateur*, et précédés d'une préface où Xavier-Maxence mêlait à une flatterie grossière une ironie qui ne peut plus me blesser), j'en offris quelques exemplaires à mes nouveaux amis. Plusieurs poèmes leur plurent et ils me le dirent sans marchander leurs encouragements.

Mais la foule des naïfs m'avait empoisonné. Sans cesse je me demandais si, derrière cet accueil et cette montre d'estime, il n'y avait pas de la moquerie bien dissimulée, ou de la flatterie bien dosée. J'étais toujours sur mes gardes ; j'épiais les visages ; je me retournais soudain ; je regardais dans les miroirs. Si un homme plus âgé que moi me cédait le pas, je cherchais longtemps pour quelle raison d'étiquette il l'avait fait. Une allusion flatteuse à mes *Borborygmes* me remplissait de méfiance ; le souvenir d'un compliment me torturait toute une nuit. Me traitait-on exactement comme on aurait traité le premier venu ? Par moment j'avais envie de me lever et de leur dire : “ Enfin, franchement, me considérez-vous comme un des vôtres ? ”

Mais ma véritable vie n'était pas là. Ni même chez moi. J'avais pris l'habitude d'aller, dès le commencement de l'après-midi, chez les demoiselles Yarza.

Le temps et les circonstances nous avaient séparés. Concha et Socorro n'étaient plus liées à moi que par leur loyauté, la loyauté de deux faibles créatures envers

l'homme qui les nourrit, et qui, même de loin, les protège contre les rigueurs de la vie. Nous avons refait connaissance. Je les ai vues telles qu'elles sont, et non plus à travers les fantaisies de ma vingtième année, lorsque je les entourais d'un poétique mystère et d'un exotisme inexact et de mauvais goût. Pour la tenue, les manières, le vêtement, ce sont deux jeunes dames d'Europe. Et il n'y a d'exotique, dans leur entourage, qu'un beau perroquet royal du Brésil, un " loro " rouge feu, à qui elles apprennent à parler.

Elles ont profité de leur long séjour en Angleterre : elles ont adopté la discipline tout extérieure qui règle ici la vie, l'espèce d'uniforme social sous lequel le caractère peut se développer à l'aise ; ce respect de quelques règles essentielles et de quelques convenances qui rend possible tant de sauvage liberté intime.

Les connaissant chaque jour davantage, j'ai vu peu à peu les richesses qu'elles contiennent ; ce que, du fonds de leur race, de leur éducation, de leur expérience, elles ont choisi et gardé pour elles. Eh quoi ? c'étaient là les deux enfants abêties de peur et de misère, les muettes petites sauvages que j'avais recueillies, une nuit, au temps où, avec Tassoula, je fouillais les bas-fonds de Londres, juste au moment où elles allaient être prises, à jamais souillées ; juste au moment où on allait les jeter au ruisseau ? Recueillies à cause d'un caprice de Tassoula, et parce qu'elles étaient mes compatriotes.

J'ai compris, en les fréquentant, ce que contient une

créature humaine : le principe qui la conserve, la continuité en elle d'une longue hérédité, le trésor de raison, de sentiments, de facultés qu'elle porte en elle. " Voilà sur quoi la civilisation est bâtie ", pensais-je ; et derrière les bonnes manières européennes de mes deux amies, je sentais nettement la présence de grands faits sociaux et historiques : la formation des démocraties américaines, la conquête, la découverte, et plus loin encore l'Espagne, et à l'origine, Rome. Tout cela aboutissait à ceci. Rien d'important ne s'était perdu au cours des âges. Ces longues successions d'Empereurs et de Papes n'avaient pas vécu en vain... J'ai bientôt cessé de sentir cela ; les détails de la vie quotidienne l'ont recouvert très vite. Aujourd'hui Concha et Socorro m'apparaissent comme des personnes distinctes, complètes par elles-mêmes, non plus seulement comme les représentants d'une nation ou d'une race.

Il y eut un temps d'hésitation. Je connaissais leur loyauté, et elles se montraient empressées à me rendre service, reconnaissantes, accueillantes. Et nous en serions encore là si je n'avais pas parlé à l'aînée, Conception, de l'intérêt tout particulier que je lui porte. J'ai vu un cœur venir au devant du mien, une intelligence et une tendresse qui m'accueillaient et m'adoptaient. J'ai reçu la soumission librement offerte d'une femme qui acceptait mon amour. Dès lors nos rapports ont été établis sur une base plus solide, et mieux définie. Socorro se résignait à son rôle de jeune sœur. J'étais maintenant le maître reconnu de la maison, le chef respecté de la famille. Et

leur vieille intendante, une métisse qu'elles ont fait venir de *là-bas*, quand je lui ai demandé son nom m'a répondu :

— Maria, pour servir Dieu et vous, seigneur.

Et par les bras de la bien-aimée, mon ancien pays me reprend peu à peu, doucement.

Mais j'ai eu aussi des heures d'inquiétude. Me croyant toujours flagorné ailleurs, je me demandais si même là, dans ce dernier refuge, je ne l'étais pas aussi. Sous les marques de tendresse que me donnait Concha, je cherchais une arrière-pensée. J'ai parfois souhaité de surprendre, chez elle ou chez Socorro, quelque trace d'ennui, de mépris, ou de contrainte en ma présence ; alors j'aurais su à quoi m'en tenir. Parfois encore je voulais juger la situation comme si j'y eusse été étranger : parbleu, des filles que me devaient tout !... C'était leur intérêt bien entendu que de m'attirer chez elles, de me retenir, de m'être soumises, de ne me contrarier en rien. C'était le moins qu'elles pouvaient faire. Sans doute, dès que je n'étais plus là, elles prenaient leur revanche, me critiquaient librement, sans pitié, et donnaient carrière à leurs vrais penchants. J'essayais de ne voir qu'une basse servilité dans leur soumission, et qu'un profond calcul dans le respect que l'aînée mêlait aux témoignages de son affection. Mais non, leur conduite à mon égard n'avait rien de servile. Le respect de Concha était celui d'une loyale vassale et non d'une maîtresse entretenue ; un respect qui me dépassait, allait à l'homme en moi, au grand camarade plus fort, et non pas au maître, non pas à l'em-

ployeur. A l'occasion elle me raillait, me reprenait doucement, était familière ; et tout de suite elle fixa les limites de sa dépendance.

Je connaissais enfin une nouvelle espèce d'amitié, qui n'est point basée sur des goûts communs, et une espèce de passion de laquelle le désir n'est qu'un des éléments. Un sentiment non explicable en mots humains, et que je m'apprêtais en vain à traduire en un poème. Je commençais :

Tais-toi. N'explique rien : Tais-toi...

J'ai suivi le conseil... J'ai connu l'irrésistible puissance de la douceur... Et j'ai appris à manger les oranges d'une certaine façon...

Mardi.

Ce matin vers onze heures, dans Bond Street, comme je m'attardais près des devantures, me demandant ce que j'allais rapporter à mes amies et hésitant entre les émaux de Lacloche et les trousses de voyage de Finnigan, — qui devais-je rencontrer sinon Gaëtan de Putouarey ?

— Hello, old chap ! Un peu plus et je passais sans vous voir. Dommage que je sois obligé de repartir ce soir pour Paris. Mais vous venez déjeuner avec moi et je ne vous quitte plus jusqu'à l'heure de mon train. J'en ai à vous dire !

Il prit mon bras et m'entraîna, gesticulant, la tête haute, la barbe en avant.

— Eh, Bond Street ? vous l'aimez ? C'est étroit, ça sent le tabac d'Orient, le cuir de Russie et le crottin frais ; on n'y peut pas marcher vite ; ça tourne un peu ; juste assez ; ça vous prend par la taille, et les boutiques vous tirent à elles. Et le petit omnibus à chevaux qui va d'un bout à l'autre aussi lentement que possible ; et les douces grandes blondes en serge bleue !...

— Ah, cette fois c'est bien vous, marquis !

— Mon cher ! l'Angleterre est le pays des baisers. Ils y sont ce que les bonbons sont en Espagne. Les petites servantes des hôtels ; les petites vendeuses des magasins, oh dear ! vous les embrassez sur la joue, et elles se fâchent : “ How dare you ? ” et elles vous tendent les lèvres. Et les Galloises ? Etes-vous allé au Snowdon ?

— Non, et probablement je n'irai jamais. Dans quinze jours je pars pour l'Amérique.

— Ouais ! Nous lâcher comme ça, sans même venir dire adieu au Continent, sans prendre congé de Paris... Je suppose que vous avez vos raisons et je n'insiste pas. Je pensais bien que ça finirait ainsi, que vous auriez assez de cette vie sans but, et que vous seriez appelé ailleurs. Votre vocation, à vous aussi. Je vois que vous y répondez de bonne grâce. Pas comme certains de vos compatriotes : les Marchena par exemple. Figurez-vous que ces deux gamins ont sontenu un siège de quatre jours sur les toits de leur collège de Paris, quand on a voulu les ramener en Amérique. Pour les prendre on a dû attendre qu'ils fussent presque morts de faim. On les a trouvés évanouis

à côté de leurs revolvers. Vous c'est autre chose : vous connaissez tous les plaisirs de l'Europe, vous avez vu ce que vous vouliez voir, et enfin votre principal établissement et tout ce qui dépend de vous est là-bas. Vous avez trouvé votre voie. Fini, le dilettantisme. Moi aussi j'ai trouvé ma voie. Je vous dirai, tout à l'heure, sur la terrasse de mon hôtel, en fumant. Vous rappelez-vous nos pour-la-noblesse sur le Pianello, à Saint-Marin ?

... Eh bien, voici ce qui s'est passé. Je n'ai pas pu rester plus de huit jours à Cettigne. Je suis allé, sans arrêts, trouver un de mes professeurs, en Allemagne. Je lui ai parlé de ce qui me préoccupait, depuis un an ; ma principale manie ; une série d'expériences faites dans mon laboratoire. Il a été très content. Impossible de vous expliquer sans termes techniques.... Enfin il m'avait indiqué une ligne générale de recherches, et j'y avais mis tant d'ardeur que j'avais réellement trouvé quelque chose, qui confirme partiellement une de ses hypothèses. Dans son prochain livre, l'exposé de mes expériences occupera le tiers d'un chapitre. Vous pensez bien qu'après ça j'ai tout lâché pour mon laboratoire. Ce que je pressentais est arrivé : une de mes manies l'emporte sur les autres. A quinze ans j'avais obtenu de ma grand'mère qu'elle me fît installer un petit laboratoire dans un pavillon du parc, à Putouarey, et j'en tirais de grandes consolations. Cela devait m'absorber un jour ou l'autre. Je ne m'étais même pas rendu compte de l'importance que cette manie avait pour moi ; je la mettais sur le même rang que mes

collections. Peu à peu, j'ai entrevu la possibilité de certaines expériences. Je ne m'arrêterai pas là ; je vois loin devant moi. J'ai commencé à publier quelques travaux de moindre importance dans une revue extra-universitaire. Je sens que j'aurai une forte opposition à vaincre. Pour les gens qui vivent de cette science, qui font métier de la cultiver ou de l'enseigner, je serai longtemps un simple amateur, un chimiste homme du monde, et mes recherches ne recevront pas l'attention dont je les crois dignes. Déjà une ou deux petites notes aigres-douces m'ont renvoyé aux bals du faubourg Saint-Germain. Mais le grand homme de Munich et un des grands hommes de Paris m'ont dit de continuer mes travaux, et je sais ce que je fais. Amateur tant qu'ils voudront ! C'est l'avantage que j'ai sur eux : j'aime mon métier ; je l'aime au point de renoncer pour lui à la vie facile qu'on m'avait préparée. Pourraient-ils en dire autant ? Deux ou trois, oui. Pour les autres, c'est une carrière, presque une affaire. Pour eux, ce fut un mariage de raison. Pour moi, c'est un mariage d'amour.

— Gaëtan, vous m'émerveillez ! Un jour vous serez membre de l'Institut et les gens de Putouarey et les Chabot seront bien étonnés.

— Rabot, vous voulez dire. Et ne vous moquez donc pas de moi. La science n'est pas une affaire de vanité, comme la littérature. Oh, je vous demande pardon, j'oubliais que vous venez de publier un livre de vers. Je veux dire..., vous m'entendez. Mes travaux sont très

modestes, subordonnés à d'autres ; c'est une espèce de collaboration. Il s'agit de trouver quelque chose, et non pas de se faire valoir en jonglant avec des idées et des mots. Putouarey ? c'est fini. Vous êtes tous les mêmes, étrangers et provinciaux, pour vous Paris n'est qu'une ville de noce ; c'est sans doute pour ça que nous autres Parisiens nous venons nous amuser ici.

— A propos : votre dernière aventure ? Si toutefois votre laboratoire vous laisse assez de loisir ?

— J'allais vous en parler. Mon cher, je suis très épris. Voyons, vous ne devinez pas de qui ? Mais de ma femme, soyez damné ! de ma femme, mon cher garçon ! Ça devait arriver. A mon retour d'Allemagne, comme je préparais le transport de mes instruments et de mes livres à Paris, j'avais passé une partie de la nuit à vérifier quelques calculs pour mes expériences. J'étais content de moi. J'allais dormir, quand je sentis soudain que cela ne pouvait pas se passer ainsi. Il me fallait ma récompense. Je vais vous scandaliser : il me fallait ma ration d'amour. Et à Putouarey, c'était impossible. Ma foi, j'ai rassemblé tout mon courage, et j'ai ouvert, en tremblant, certaine porte... Mon cher, je me suis tout fait pardonner. Et voilà ma plus belle conquête.

Les intrigues plébéïennes, c'est charmant, mais j'en suis las. Il me faut un certain degré d'éducation, comme il me faut un certain degré de propreté. Les premiers temps elles se surveillent ; mais dès qu'elles sont habituées, le naturel prend le dessus. Elles ont, dans tous les pays,

une sorte d' " a " étranglé, canaille au possible. Dès qu'on leur donne de quoi vivre sans rien faire, elles se relâchent, laissent tout en désordre autour d'elles : il leur faudrait trois domestiques. Et elles finissent par rire, à table, très haut, très longtemps, avec des lèvres luisantes de graisse. Autrefois, ma sympathie humaine était assez développée pour supporter cela, pour aller même au-delà de ce rire. Mais c'est fini ; j'ai reculé de ce côté-là ; oh ! pas de doute : c'est une reculade, c'est une diminution. J'ai mes amours, et sans doute, elles me demandent toute cette part de moi-même. Tenez, en venant ici pour les fêtes de Noël, je suis tombé, à Southampton, au milieu d'une bande d'émigrants italiens qui attendaient leur transbordement sur un paquebot pour l'Amérique. Il y avait là une charmante petite Arétine, une veuve avec ses deux petites filles, qui allait rejoindre sa belle-mère dans l'Illinois. Une figure ! La petite vierge de Bugiardini, vous savez ? Elle m'a conté ses malheurs, d'une voix douce, avec des : " Ma chè ? Ma chè ? "

— Comme vous dans vos jours italiens.

— Non, avec résignation. Autrefois, j'aurais tout pris à ma charge, la femme et ses deux filles, et les poupées ! Jamais la langue italienne ne m'avait semblé si douce et si touchante. Mais j'ai pensé à la femme que j'aime. Mon cher, c'est étonnant, cette chose que nous cherchons avec tant de peine, et dans l'angoisse et les délices. Quand nous l'avons trouvée, nous nous apercevons à peine de notre bonheur, au bout d'un mois. C'est qu'elle remplit

si bien la place que nous avions en nous pour elle. Elle nous complète, et nous sommes tranquillisés. Repu, parlerai-je de manger ?

— Vous avez votre travail, votre foyer. En somme, vous êtes rangé.

— Ne soyez pas injuste, Archibaldo. Moi aussi, j'ai pensé que je m'étais rangé, c'est-à-dire que je m'étais diminué moi-même, et mon amour-propre en souffrait. Mais non, je ne suis pas rangé : avant, je n'étais qu'au bord de la vie, la regardant couler, y trempant parfois le bout des doigts, parfois la main. Mais j'ai fait le plongeon, et m'y voici, en plein courant. J'ai choisi : je possède des choses vraies. Avant je n'avais que des vérités de louage. Avant j'étais dispersé et sans lien. Maintenant je m'appartiens et je ne suis plus seul.

— Putouarey, vous fortifiez en moi certaine résolution. Vous saurez, plus tard. Mais dans tout cela, qu'est devenu... le Mythe ?

— Ah, diable ! vous vous rappelez ça ? Vous savez, je n'y pense plus guère. Je suis spécialisé. C'est une affaire d'éducation : que ma grand'mère et l'abbé Vernet en portent le blâme ou en reçoivent la récompense. Je ne discute pas ça : je ne suis qu'un laïc. C'était aussi une question de conscience. Et ma conscience est à peu près tranquille maintenant : j'obéis à ma vocation et je couche avec ma femme.

— Enfin, êtes-vous plus heureux qu'avant ?

— Oh ! ça, oui. Et savez-vous à quoi je m'en rends

compte. A ce qu'à présent j'ose m'avouer combien mon enfance et ma jeunesse ont été malheureuses. On m'a volé six ans de ma vie. On a failli m'estropier. On plaint les hommes qui ont souffert de la faim ou de la maladie dans leur jeunesse. Pensez aussi quelquefois à ceux qui ont gémi prisonniers dans des châteaux, en province, dans un confortable milieu bourgeois, amoureusement torturés par leurs éducateurs, et comptant les années, les mois et les jours qui les séparaient de leur majorité légale... Mais sans doute il a fallu que je passe aussi par là. Je ne me plains pas. Pauvre vieille grand'maman, je voudrais l'avoir encore ! Et mon petit Jean, il doit avoir moins honte de moi, maintenant, au ciel où il est... Ah, oui : l'heure présente est assez belle pour moi... A propos, quelle heure est-il ? By Jove ! il faut que je sois dans quatorze minutes à Charing-Cross : ma femme doit m'attendre à la gare du Nord. Vous m'écrirez de là-bas ? Peu probable que j'aille vous voir. Good gracious ! il faut que je remonte à mon étage : je partais sans embrasser Nancy.

Londres, 8 janvier.

Je me rends compte que j'ai tort de condamner en bloc mon passé. Même dans mes années les plus mal employées, je trouve quelques actions que je me félicite encore d'avoir accomplies. Par exemple : lorsque, ayant recueilli les demoiselles Yarza, je veillai à ce qu'elles fussent instruites et élevées avec soin. Même alors, je

pensais qu'un jour l'une des deux pourrait être pour moi une compagne agréable.

J'avais même envisagé la possibilité de mon mariage avec Concha. Mais tantôt je le considérais comme une défaite, tantôt comme un parti extrême. J'étais l'homme qui se résigne à épouser sa maîtresse. Le monde n'irait pas examiner si Conception Yarza était ou non ma maîtresse. " Il a épousé une des deux petites qu'il entretenait " : j'entendais n'importe qui de ma connaissance dire ces mots, avec un de ces accents forcés de cercleux. C'était précisément une des choses qui ne devaient pas m'arriver. Mon mariage, au contraire, devait être un coup de maître, à dépasser tout ce que l'envie des gens de mon monde pouvait prévoir. Il m'établissait définitivement dans la grande aristocratie européenne. Je songeais à la couronne de Lady Barnabooth de Briarlea.

D'autres fois, mon mariage avec Conception Yarza prenait une valeur symbolique. La vieille idée puérile, le besoin de *réparation sociale* s'y mêlait. Et quel défi jeté à mon monde, et comment mieux expliquer à toutes les jeunes filles de l'aristocratie de naissance et d'argent le cas que je faisais d'elles ?

Comme j'étais timide, et préoccupé de l'opinion, jusque dans ma révolte contre elle ! Le grand signe auquel je connais que j'ai dépouillé l'ancienne sottise : je songe — enfin ! — à plaire d'abord à moi. Et je prévois que je vais être heureux ; et faut-il avouer que j'hésite à être heureux ?...

26 janvier.

Me voici marié, et triplement marié : selon l'église d'Angleterre, selon l'église de Rome, et selon le consulat du ***. Nous partons demain pour Liverpool, où nous nous embarquerons jeudi pour Colon.

J'écris au milieu des bagages : il y a des malles du plancher jusqu'au plafond, dans toutes les chambres. Ma femme emporte la rue de la Paix, et j'emporte Bond Street.

Nous venons de passer quatre jours à Paris, d'où j'ai annoncé mon mariage et mon départ à deux personnes seulement : Stéphane et Cartuyvels. Et à Cartuyvels j'ai écrit que je partais le jour même, du Havre. Il me croit en route. Je voulais éviter son intervention, et la fatigue inutile de la repousser. Il a dû croire à un coup de tête, et dire de mon départ : Encore un caprice ! Et il s'attend à me voir revenir, divorcé et repentant. Qu'il m'attende !

J'ai dit adieu à l'Europe. Je sais bien que rien ne m'empêche de recommencer cette promenade de ville en ville, de boutique en boutique, d'hôtel en hôtel. Ma foi, c'était encore ce qu'il y avait de mieux ; le reste : études, ambitions, doctrines, c'était l'ennui, le Devoir, le thème grec. Mais j'en ai assez. Je veux être enfin un mauvais élève ; je renonce à passer mes examens. Je ne me contente même plus de jouer dans la cour de récréation. A moi les rues, la banlieue, la mer ! J'ai fait mon profit de mes heures de classes. Je suis le mendiant qui remercie.

J'emporte votre poignée de sous ; je remets ma casquette, et adios !

Je lâche tout ce que j'avais et je ne sais pas ce qui m'attend. Je n'ai même pas, aux yeux de Cartuyvels et des autres gens raisonnables, l'excuse d'avoir quelque chose à faire là-bas. Depuis quatre mois mon pays est calme. Les rebelles ont pactisé avec le gouvernement ; un nouveau Président semble réaliser enfin la dictature intelligente et ferme dont la nation avait besoin. Je recevais, il y a six mois à peine, des lettres et des émissaires du gouvernement provisoire. En échange de mon aide pécuniaire, on me proposait cette dictature. Et, quelquefois, je m'étais imaginé rentrant là-bas à la tête d'une flotte de guerre, feu à babord et à tribord ! et débarquant en souverain, aux sons des Te Deum et des salves d'artillerie. Vraiment, était-ce possible ?

Qu'importe ? Je vais arriver là-bas comme un simple particulier. Je donnerai mon coupon de cabine à un employé du Norddeutscher Lloyd, au débarcadère ; je descendrai, pour les premiers jours, comme n'importe quel touriste européen, dans le meilleur hôtel de la capitale. Des souvenirs confus parlent bas : la vieille douceur espagnole et coloniale...

Puis je m'acheminerai vers mes terres de l'intérieur. J'avais essayé d'imaginer cette existence, aussi : les courses à cheval, le ranch, des amitiés avec des hommes rudes, le contact quotidien avec de grandes âmes plébéiennes. " O camerado close !... " Eh oui, c'était de la

poésie de Walt Whitman ; quelque chose de très beau ; mais la vie ne se conforme pas souvent aux œuvres des grands classiques. Non, je ne sais rien de ce qui m'attend, et je n'ai rien à quoi je tienne au monde, que ces deux enfants qui n'ont rien au monde que moi. Tout seul, et paré des chaînes de mon amour, je fais face à l'inconnu. Cette fois je me suis donné, et pour ne plus me reprendre. Cela du moins est réel, et tant mieux si j'y perds ce triste amour de moi dont j'ai tant souffert. O Stéphane, mon prince, Stéphane-le-Meilleur ! je suis bien plus près de toi que tu ne penses...

Je ne tiendrai plus de journal. Et celui-ci sera demain soir à Paris, où on le publiera, peu m'importe comment et quand, avec une nouvelle édition de mes *Borborygmes*. C'est le dernier caprice que je me paye. Mes amis de Chelsea m'avaient demandé de leur laisser, en souvenir de moi, ce qu'ils veulent bien appeler sans rire mes Œuvres Complètes. Eh bien, ils les auront ; de France, on leur enverra le volume. Mais ce qu'ils en penseront... voilà ce qui m'est égal. En publiant ce livre, je m'en débarrasse. Le jour où il paraîtra sera le jour où je cesserai d'être auteur. Et je le renie tout entier : il s'achève, et je commence. Ne m'y cherchez pas ; je suis ailleurs ; je suis à Campamento (Amérique du Sud).

Je viens de soulever le store et de regarder dans la nuit. J'ai vu le square dormant entre ses grilles, sans mouvement et sans couleur, dans la brume. Voici les maisons respectables qui n'abandonnent jamais leur dignité,

même dans le sommeil. Et derrière ceci, la fausse hiérarchie du vieux monde, ses petits plaisirs sans variété et sans périls, les pièges misérables qu'il m'a tendus, les brillantes carrières qu'il a proposées à mon activité : affaires, politique, littérature... Je m'imagine continuant à écrire des poésies en vers-libres français, publiant de temps en temps un recueil de pastiches dans le genre de l'*Ode à Tournier de Zamble* ; ou délayant mes impressions d'Italie, — Dieu merci ! je ne suis pas infirme et rien ne m'oblige à garder la chambre. Les *Déjections* ne paraîtront jamais.

Petite foire aux vanités, douceurs d'Europe, vous prendriez bien tout de moi, tout excepté ce que j'offrais avec tant d'amour : la sagesse que j'ai si péniblement acquise, et mon esprit d'application et d'obéissance. Quel beau calme dans les façades pâles, aux stores intérieurs baissés. Mais tout à l'heure elles s'éveilleront à leur laide existence : valetaille et patrons ! et leur respectabilité considérera, d'un air de haute désapprobation, le désordre de mon départ. Ah, je comprends ce reproche : vieux monde, nous nous quittons brouillés. Et je me sens même si bien dépris de tout ce qu'on fait ici que je pourrais y rester, s'il ne me fallait pas, pour mes jeux à moi, des andes et des pampas. Vieux monde, oublie-moi comme je t'oublie déjà. Voici que je me déshabitue de penser en français. Ma langue natale, peu à peu, à la parler tous les jours dans ma famille, redevient mon langage intérieur. Un à un se réacclimatent dans mon esprit ces mots castil-

lans qui rappellent tant de souvenirs, les plus obscurs et les plus chers, de tous les confins de ma vie... Oublie-moi, traîne mon nom et mon souvenir dans ta boue. Voilà tes sous, ramasse-les ; veux-tu ma défroque, veux-tu mon honneur ? Je me dépouille comme pour mourir, je m'en vais, content et nu...

Quatre heures. J'attendrai le jour. J'ai allumé toutes les lampes de la maison ; et le perroquet, que la clarté a réveillé et qui s'agite dans sa cage au sommet d'une pile de valises, ne se retient plus de parler :

— Loro... lorito ?... lorito réal !

ÉPILOGUE

Avec le vernis blanc des corridors étroits,
Les plafonds bas, l'or des salons, et le plancher
Qui s'émeut, comme d'un soupir, secrètement,
Et l'oscillation de l'eau dans les carafes,
Ici déjà commence
Avant le départ et le flot, la vie nouvelle.

Je me rappellerai la ville européenne :
Le passé souriant accoudé sur les toits,
Les cloches, le pré communal, les calmes voix,
La brume et les tramways, les beaux jardins et les
Eaux lisses et bleues du Sud.

Je me rappellerai les étés et l'orage,
Le ciel mauve aux puits de soleil, et le vent tiède,
Escorté de mouches, et qui va, violant
La tendre nudité des feuilles, et, coulant
A travers toutes les haies et tous les bois,
Chante et siffle, et dans les parcs royaux consternés
Tonne,
Tandis qu'au-dessus des bosquets l'arbre-vampire,
Le cèdre, soulevant ses ailes noires, aboie.

Et je me souviendrai de ce lieu où l'hiver
Demeure au cœur des mois d'été :
Ce lieu de glace, et de rocs noirs, et de cieux noirs,
Où, dans le pur silence,
Au-dessus de toute l'Europe se rencontrent
La Germanie et Rome.

Et je sais que bientôt
Je reverrai cet autre lieu, d'eaux neuves,
Où la Mersey, enfin lavée des villes,
Immense, lentement, rang sur rang, flot par flot,
Se vide dans le ciel, et où
Première et dernière voix d'Europe, au seuil des mers,
Sur son berceau de bois, dans sa cage de fer,
Une cloche depuis quarante ans parle seule.

Ainsi ma vie, ainsi le grave amour scellé,
Et la prière patiente, jusqu'au jour
Où transférant enfin la Secrète *au grand siècle,*
La Mort, avec sa main d'os, écrira

FINIS.

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, 12, QUAI SAINT-PIERRE, BRUGES.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du catalogue)

JEAN-RICHARD BLOCH : SUR UN CARGO (*Collection* Les Documents Bleus)

WALDEMAR BONSELS : VOYAGE DANS L'INDE, *traduit de l'allemand par* HÉLÈNE LEGROS (*Collection* Les Documents Bleus)

JOSEPH CONRAD (*Œuvres traduites de l'anglais sous la direction d'*ANDRÉ GIDE et G. JEAN-AUBRY) :

- TYPHON (*traduit par* ANDRÉ GIDE)
- LA FOLIE ALMAYER (*traduit par* GENEVIÈVE-SELIGMANN-LUI)
- SOUS LES YEUX D'OCCIDENT (*traduit par* PHILIPPE NEEL)
- EN MARGE DES MARÉES (*traduit par* G. JEAN-AUBRY)
- LORD JIM (*traduit par* PHILIPPE NEEL)
- UNE VICTOIRE (*traduit par* ISABELLE RIVIÈRE et PHILIPPE NEEL)
- LE NÈGRE DU NARCISSE (*traduit par* ROBERT d'HUMIÈRES)
- DES SOUVENIRS (*traduit par* G. JEAN-AUBRY)
- JEUNESSE *suivi du* CŒUR DES TÉNÈBRES (*traduit par* G. JEAN-AUBRY et ANDRÉ RUYTERS)
- NOSTROMO (*traduit par* PHILIPPE NEEL)
- GASPAR RUIZ (A set of six) (*traduit par* PHILIPPE NEEL)
- LE FRÈRE-DE-LA-COTE (*traduit par* G. JEAN-AUBRY)

LUC DURTAIN : QUARANTIÈME ÉTAGE

LUC DURTAIN : HOLLYWOOD DÉPASSÉ

LUC DURTAIN : L'AUTRE EUROPE (Moscou et sa foi)

ANDRÉ GIDE : AMYNTAS

ANDRÉ GIDE : VOYAGE AU CONGO (Carnets de route)

ANDRÉ GIDE : RETOUR DU TCHAD (Voyage au Cameroun)

PIERRE HUMBOURG : ESCALE

JACQUES DE LACRETELLE : LETTRES ESPAGNOLES

CHARMIAN K. LONDON : LES AVENTURES DE JACK LONDON, *adapté par* ALICE BOSSUET (*Collection* Les Documents Bleus)

HERMAN MELVILLE : UN EDEN CANNIBALE (Typee), récit des Iles Marquises, *traduit de l'anglais par* THÉO VARLET (*Collection* Les Documents Bleus)

THOMAS RAUCAT : L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE

CÉLINE ROTT : MOANA, ou Voyage sentimental chez les Maoris et les Peaux-Rouges des Iles (*Collection* Les Documents Bleus)

ROBERT-LOUIS STEVENSON : DANS LES MERS DU SUD (*traduit de l'anglais par* H. DES GARETS)

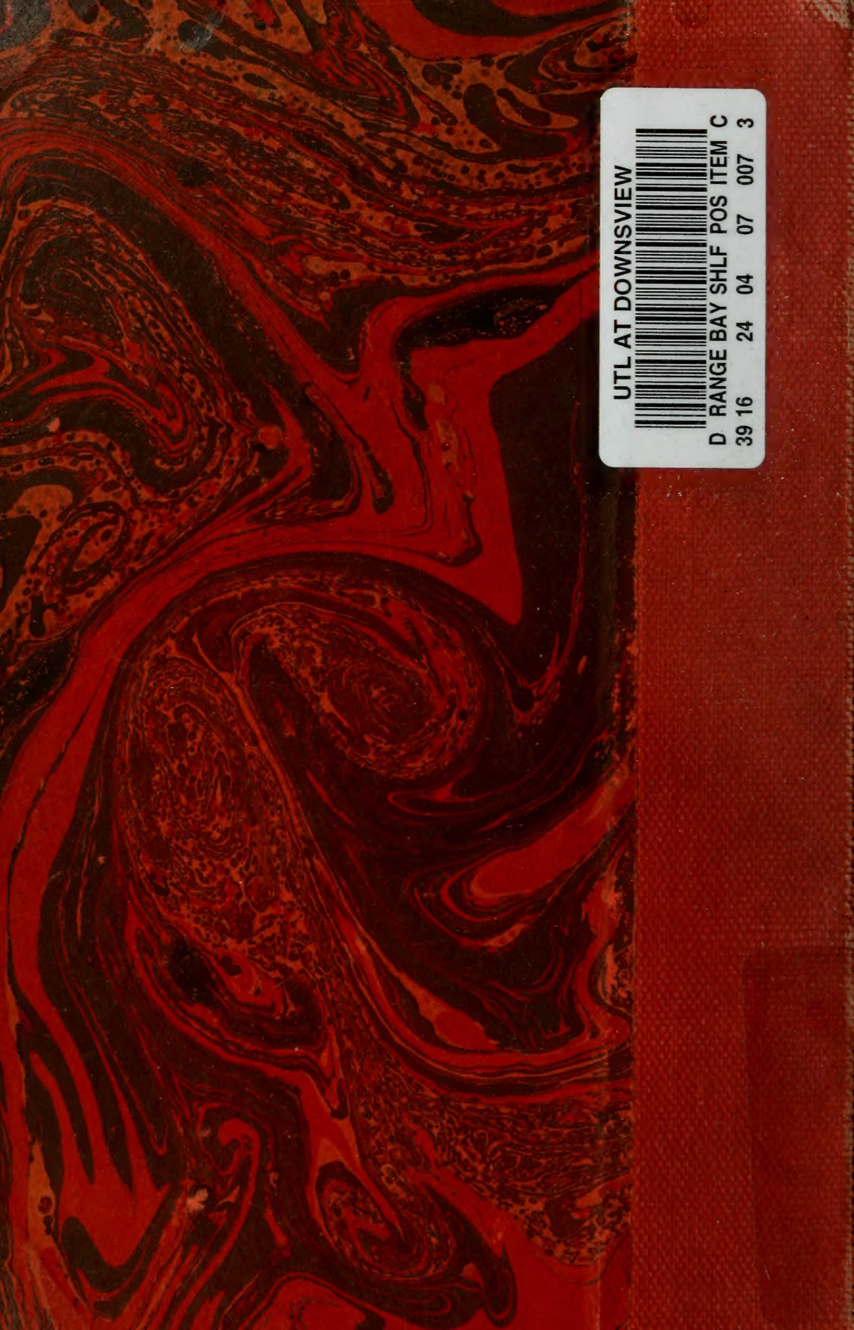
ANDRÉE VIOLLIS : SEULE EN RUSSIE (De la Baltique à la Caspienne) (*Collection* Les Documents Bleus)



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2623
A65A66
1922
c.1
ROBA


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 24 04 07 007 3